

## AVANT-PROPOS

*Arrivé sans trop d'embarras à un âge assez avancé, j'ose enfin me dire, avec sans doute quelque retard sur la moyenne nationale, qu'il est grand temps de laisser une trace, même quelconque, même ténue, de mon passage sur cette « terre brève ». De « raconter ma vie », en somme.*

*« Ma vie », n'a rien eu d'exceptionnel (au moins jusqu'à présent) mais, par la force des choses, elle s'est déroulée en même temps que certains évènements majeurs et souvent regrettables du vingtième siècle – d'ailleurs « à l'insu de mon plein gré » - dont j'ai été le témoin plus ou moins conscient.*

*Des jeunes gens bien sous tous les rapports, devant qui j'évoque en passant : « les Allemands à Quimper » (pas les touristes, les soldats de la Wehrmacht), m'avouent qu'ils ont du mal à réaliser aujourd'hui, une telle incongruité. Cette réaction spontanée et pleine de fraîcheur, me conforte dans l'idée que mon modeste témoignage pourra contribuer à une certaine « prise de conscience » de notre belle jeunesse, par le rétablissement au quotidien de « la vérité historique », trop souvent malmenée.*

*Je crois devoir de prime abord prévenir charitablement d'éventuels lecteurs et lectrices, qu'à un âge encore tendre je suis tombé dans un chaudron trotskyste tout bouillonnant de potion magique. Je ne m'en suis (heureusement) jamais complètement remis, même si je n'ai pas milité en continu pendant cinquante ans et plus. Il ne faudra donc pas trop s'étonner si ma version de certains événements n'est pas toujours conforme à celles communément admises, voire carrément camouflées. (Que l'on songe un instant à la formidable machine stalinienne de falsification historique, par exemple – et à celles qui perdurent encore aujourd'hui dans « le monde libre » - désormais).*

*Ken Loach a dit: "Personne ne vit dans le vide, il y a toujours un contexte politique et social qui donne aux personnages leur propre conscience ». C'est là une vérité première qui me guidera tout au long de ce que j'entreprends.*

*De plus, j'ai la chance d'avoir à ma disposition l'exemple à suivre de mon ami André Calvès, dit Ned (1920-1996). Dans son autobiographie « Sans bottes ni médailles », il passe allègrement de son quotidien militant (ou non), à des événements majeurs auxquels il participa (ou non aussi). Sa « technique » d'aller-retour entre le narrateur et des épisodes historiques, reste à mon avis parfaitement incontournable et permet de dissoudre dans « le creuset de l'Histoire », tout nombrilisme intempestif. (La plume du polémiste d'une main, le pistolet du F.T.P. de l'autre, il est pour toujours parmi nous).*

*Je vais donc moi aussi relater à ma façon des événements qui me tiennent à cœur, au hasard de ma petite histoire personnelle et de celles de mes personnages.*

*Je suis à peu près conscient que, faute de moyens de toutes sortes, je me verrai sans doute contraint d'emprunter quelques raccourcis simplificateurs – que d'aucuns pourront juger simplistes. Mais ce sera aussi pour moi, l'occasion de vérifier mes vieilles connaissances – et même peut-être de les rajeunir - de souligner certains faits significatifs souvent considérés comme secondaires (des « détails » !) mais qui reflétaient des enjeux soigneusement masqués, et enfin de donner envie à quelques-uns d'en savoir plus – et mieux.*

*Une sorte de manie, apparemment incorrigible que je dois avouer et dont vous vous apercevrez très vite, si ce n'est déjà fait : mon amour immodéré des guillemets et des italiques. J'adore les citations, les allusions transparentes – ou opaques ? – les références reprenant des titres de bouquins, de films ou de chansons qui évoquent souvent (et de la belle façon) toute une époque, un moment fort, un personnage...etc...C'est là aussi sans doute une solution de facilité, mais puisque beaucoup d'autres avant moi ont déjà (presque) tout dit, pourquoi ne pas leur redonner la parole ? Il faudra vous y retrouver, ou passer outre, le plus important étant le sens général d'une histoire, petite ou grande.*

*J'aborderai obligatoirement et assez brièvement, celle de mes ancêtres – roture oblige – et précise que ce ne sera pas dans le vain désir, très mode paraît-il, de « retrouver mes racines » ou autres fariboles généalogiques, au fond sans grande importance. Pour cela, je passerai en revue de vénérables clichés, dont j'essaierai d'animer les personnages.*

*Surtout, j'espère prendre plaisir à me raconter, à retrouver celui que j'étais autrefois et à faire resurgir ceux et celles qui m'ont accompagné pendant un bout de chemin.*

*Pour reprendre le beau titre d'un livre de Maurice Nadeau : « Grâces leur soient rendues ».*

*Jean Le Roux*

## LES MORTS RESTAIENT JEUNES

Raconter ma vie, c'est commencer par ma famille, celle que j'ai connue ou dont j'ai entendu parler. C'est aussi évoquer une autre époque, avec son quotidien, ses valeurs, ses préjugés, son « climat », totalement différents de ceux d'aujourd'hui - bref, un autre monde. *(Un autre monde aussi, un monde déjà en partie gommé par le temps et que je raconterai plus loin : celui où j'ai vécu, avec ses décors chamboulés et ses acteurs évanouis).*

Ma famille, c'était celle de ma mère, exclusivement. Celle de mon père (mort lui-même quand j'avais trois ans) avait été décimée avant ma naissance. Il n'en reste que quelques fantômes, figés pour l'éternité sur des photos sépia qui me regardent gravement, énigmatiques et lointains.

J'ai eu nécessairement un grand-père paternel. D'après le très vieux livret de famille, il s'appelait Jean Marie (Le Roux). A part ça il n'en reste rien. Pas une photo, pas la moindre anecdote. Pas le plus petit indice sur ce qu'il faisait, sur son métier s'il en avait un, ses dates d'existence, rien ! C'est un peu triste quand même. Tout ce que je sais, c'est que ma famille paternelle était originaire de Kerlouan dans le Nord Finistère ; une « paroisse » avec deux églises, une réputation de chouans et de pilleurs d'épaves. Comme ils devaient être très pauvres, ils ont émigré vers la grande ville, à Brest. Plus précisément à Lambézellec, une commune voisine, déjà la banlieue, où mon père Jean (Louis Marie) est né en 1897.

Sa mère Renée (née Aminot) dite Rénéa, que je n'ai pas connue, avait été paraît-il très belle. Son visage aux traits fins, est calme et serein sur l'ancienne photo de famille endimanchée, où figure aussi, avec mon père adolescent au faux col en celluloïd, la sœur aînée disparue avant ma naissance et dont je ne sais même pas le prénom.

En ce temps là et jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, des familles entières, sauf quelques immunisés, disparaissaient, fauchées par la tuberculose. C'était surtout le cas dans les milieux populaires. Les riches et les petits bourgeois allaient au sanatorium qui n'était d'ailleurs que l'antichambre de la mort. Ils mourraient dans un certain confort hôtelier, c'était toujours ça de pris.

Les ravages de la maladie étaient encore plus cruels parmi les premières générations venues de la campagne à la ville, alors très insalubre, pleine de taudis où ces pauvre gens s'entassaient pour un prix modique en rapport avec leurs « salaires de misère », expression alors très courante. Du Zola à l'état pur.

L'adoption familiale des orphelins et orphelines se pratiquait couramment, presque traditionnellement, lorsque c'était possible. Ils étaient recueillis et « élevés » par leurs plus proches parents selon divers critères, économiques le plus souvent, mais aussi parfois, suivant le choix de l'enfant entre deux familles disponibles. Ça donnait : « on va voir vers qui il va aller » et le petit se dirigeait vers la famille où il se sentait le plus à l'aise, le plus aimé.

Voilà donc rapidement réglé, le sort de la famille de mon père.

## REPERES

Le lecteur attentif a déjà pu constater que le taux de mortalité de mes premiers personnages atteint carrément les 100% . Je ne puis que le déplorer, mais c'est ainsi : on naît, on vit (plus ou moins longtemps) et on meurt. Du milieu du dix-neuvième siècle à la fin du vingtième, très longue période plus ou moins malmenée dans les pages qui vont suivre, les générations vont se succéder, happées par les soubresauts de l'Histoire – et leur dernier soubresaut – dans le néant inexorable. Mettons donc en pratique une fois pour toutes, la célèbre maxime de Spinoza (1632-1677) : « Ni rire, ni pleurer, comprendre » (c'est tout ce que je connais de lui) et essayons de retrouver aussi sereinement que possible, la trace de mes « chers disparus ».

Tentons d'abord d'en dresser la liste, afin d'être sûrs de n'oublier personne et de mieux nous y retrouver :

- le grand-père Guérenneur Jean Louis (1856-1937)
- la grand-mère, née Stéphan Marie Françoise, décédée en 1939
- l'oncle Joseph, leur fils aîné (1883-fin des années soixante) et ma tante Blanche, sa femme
- l'oncle Louis, leur deuxième fils (1890 environ à 1942 environ)
- mon père Jean Le Roux (1897-1930) marié en 1922 avec ma mère Louise Guérenneur (1900-1990). [ Je ne raconterai ma mère qu'après tout le monde, ainsi je pourrai commencer à me raconter moi-même, compte tenu de notre vie commune dans les débuts].

Gravitaient autour de ce groupe principal, des adoptés, « élevés » par mes grands parents : l'oncle René, la future « notairesse », et Jean Fichou, cousin de ma mère.

J'ai aussi entendu parler d'un Henri Guérenneur qui était peut-être un frère de mon grand-père. Etait-ce l'anarchiste que les flics recherchaient pour le coffrer préventivement, par crainte d'un attentat, lors d'une visite d'un Président de la République à Brest et qui se serait tiré vite fait et en fiacre à Kerhuon ? Cet épisode rocambolesque a été soigneusement conservé par la tradition orale dans la famille Guérenneur.

Il faut aussi que je remonte brièvement jusqu'au père de mon grand-père qui, originaire de Saint-Renan, un gros bourg au Nord-Ouest de Brest, en plein Léon – *la terre des prêtres* - travaillait déjà à l'arsenal de Brest. Il avait, avec sa femme, une vache et un « penty » et, en allant au boulot le matin, (à l'autre bout de « la cité tentaculaire, ça faisait une sacré trotte), il portait son pot de lait qu'il livrait à une épicerie en passant et qu'il récupérait le soir en rentrant. Il a dû naître à la fin du premier Empire – c'était bien pire – et mourir très vieux, puisque mes oncles l'ont connu.

Je vais maintenant consacrer à chacun de ces personnages une plus ou moins courte biographie, évidemment incomplète, car je suis loin de tout savoir sur eux.

**« GRAND PERE (bis) VOUS N'AVEZ RIEN D'UN AMIRAL »**

Commençons par le premier de la liste, sinon de la classe, l'ancêtre fondateur, repérable par des témoignages directs ou indirects, un album de papiers collés et des photos qui vont du sépia au noir et blanc : Jean Louis Guérenneur, mon grand-père.

On disait de lui, enviant sa chance : « trop jeune pour la guerre de 70, trop vieux pour celle de 14 ». C'est dire en même temps à quel point l'idée de guerre était ancrée dans les têtes comme un mal périodique, inéluctable – parfois glorieux pour ceux qui en revenaient avec quelques hochets et, parfois, une petite pension à la clé. Tous ces braves gens attachaient à ces décorations beaucoup d'importance et se jalousaient les uns les autres, l'œil rivé à la boutonnière du voisin. C'était aussi l'époque, il faut le dire, de l'Alsace-Lorraine enchaînée et asservie sous les serres dégoulinantes de sang de l'aigle allemand. (Le comble du patriotisme était bien alors, comme disait Prévert, de « haïr un ciel bleu de Prusse »). En compensation, la conquête de « l'empire colonial » battait son plein d'ignominies et les martiales retraites aux flambeaux ou autres revues, martelaient le pavé à la moindre occasion.

Le grand-père n'y a sans doute pas échappé, au moins dans sa jeunesse, car son album d'images commence, sur toute une page, par un magnifique portrait en couleurs de Jules Grévy lui-même, « élu Président de la République le 30 Janvier 1879 ».

Qui se souvient encore de Jules Grévy ? Et pourtant, c'était l'un des pères fondateurs de la 3<sup>ème</sup> République, « la République des Jules », en compagnie de : Jules Favre, Jules Simon et Jules Ferry. Grévy, c'était sans doute aux yeux des gens, l'assurance que la République enfin, était établie, après le règne du sinistre Mac-Mahon, l'assassin en chef de la Commune de Paris. Etre républicain, ça voulait encore dire quelque chose pour le petit peuple – pour les bourgeois aussi, bien sûr. Bref, ce Jules là fut contraint de démissionner en 1887 « à la suite du scandale des décorations ». Qu'est-ce que je vous disais ?

Sur les photos, le grand-père a toujours l'air sérieux, un peu farouche, avec d'honorables moustaches et un visage de plus en plus émacié, à mesure qu'il vieillit. Il a même l'air de copieusement s'emmerder sur les derniers clichés. Il porte souvent une casquette de marin et, pendant l'été sans doute, un canotier. Dans les grandes occasions, on peut même l'admirer en chapeau melon, tout ce qu'il y a de plus bourgeois.

Pour en revenir à son album-témoignage, c'est vraiment un drôle de mélange, qui doit refléter les préoccupations, les angoisses, la libido, « l'esprit » (sic) de cette « belle époque ». A part Jules Grévy solennel et outrageusement décoré, on y relève quelques « portraits » de dames bien en chair, au teint de lys et de rose, aux yeux langoureux, ornées de perles et de frou-frous – sur lesquels la main sacrilège d'un petit plaisantin a grossièrement surajouté barbes et moustaches. (C'est là une bienfaisante activité qui ne s'est pas perdue dans la famille, car je la pratique encore malgré mon grand âge).

Cet album recèle aussi quelques chansons d'époque, illustrées et très soigneusement calligraphiées, aux titres évocateurs : *Le temps des cerises*, bien sûr, *Le baiser des adieux*, *Mon verre*, *Mignon*, et l'inévitable *Je t'ai donné mon cœur*.

Quant aux idées du grand-père par rapport à son temps, je n'ai que quelques repères. Je ne sais rien par exemple sur ses opinions, lors de la Commune ou de l'affaire Dreyfus. On peut seulement déduire qu'il devait être dreyfusard, compte-tenu des éléments suivants :

- laïque et bouffeur de curés (mais ma mère a fait sa première communion, sans doute sous la pression de ma grand-mère, mais lui, consciencieusement, n'a pas dû « mettre le pied à l'église »).
- socialiste (il a même été adjoint au maire de Lambézellec)
- détestait les « fayots » (petits gradés de la marine de guerre)
- avait rencontré par hasard Anatole France dans une rue de Paris et aurait levé bien haut son chapeau (melon ?), en criant très fort au passage du grand homme : « Vive Anatole » ! Ça ne s'invente pas.
- « social patriote », sans doute, comme les autres, en 1914. (Pendant cette guerre, alors qu'il avait déjà pris sa retraite de l'arsenal, il avait accepté avec d'autres spécialistes du bois, de partir aux Etats-Unis pour sélectionner des planches et autres madriers nécessaires à la construction navale. Il avait paraît-il eu très peur des sous-marins allemands – et il y avait de quoi. Les marchands de bois américains avaient tenté de le soudoyer, afin qu'il accepte de fermer les yeux sur certains défauts de la cargaison. Le bonhomme indigné, les avait vertement rembarrés. Du genre : « Vous ne savez pas à qui vous parlez, Monsieur...etc... » Ses collègues partis avec lui, se sont tous fait construire des maisons, peu de temps après leur retour d'Amérique).

Il avait donc des principes, une morale, laïque et républicaine, en remplacement de la morale chrétienne. La sienne en fin de compte, était moins accommodante, plus rigoureuse, mais souvent aussi rétrograde et prude que l'autre, par exemple :

- on posait toujours le pain à plat sur la table, pour bien signifier « qu'il n'avait pas été gagné sur le dos » !
- si sa fille (ma propre mère !) avait un jour un « polichinelle dans le tiroir », elle savait ce qu'il lui restait à faire : se jeter du haut du Grand Pont, dans la Penfeld, mode de suicide toujours très apprécié des Brestois.

Je n'ai jamais su ce qu'il avait pensé de la Révolution russe, à ses débuts et plus tard. Mais je me souviens très bien, qu'à la fin de sa vie, en 36-37, alors qu'il logeait chez son fils aîné, à dix heures du soir pile-poil, il appelait : « Joseph, Moscou » ! Joseph descendait régler le poste de T.S.F. et « l'Internationale » jaillissait. Le vieux, assis sur sa chaise, ôtait sa casquette, grave, recueilli, et ensuite allait se coucher. C'était sa prière du soir.

Adieu, grand-père.

## PREPAREZ VOS MOUCHOIRS (priseurs)

J'ai là, devant moi, la tabatière en argent de ma grand-mère. C'était sans doute un cadeau, ses initiales y sont gravées. Elle a dû beaucoup servir, comme la grand-mère elle-même, dans tous les sens du terme, jusqu'à complète usure.

Mes souvenirs sur elle sont peu nombreux et pas du tout reliés à de grands événements marquants. C'était le sort commun de l'écrasante majorité des femmes – et très significatif de leur effacement, de leur rôle « secondaire », confiné aux tâches ménagères, bien plus contraignantes qu'aujourd'hui. C'est bien connu, elles allaient au « doué » (lavoir) où elles se rencontraient, se racontaient, et même s'expliquaient... (*Gervaise* en Bretagne). Il devait y avoir chez elles un grand besoin de compensations, d'où : alcoolisme plus ou moins discret, passions dévorantes (on attendait sa « rivale » au coin d'une rue et on lui balançait un bol de vitriol à la figure, ce qui lui causait d'horribles souffrances et la défigurait à tout jamais)...etc...Seules les « femmes de mauvaise vie » fumaient et « pétaient dans la soie ». Ma grand-mère elle, plus modestement prisait avec ferveur, (pièce à conviction : la tabatière). En conséquence, elle utilisait ce que l'on appelait alors, des « mouchoirs priseurs », grands carrés de coton aux rayures brunâtres, qu'il fallait laver à la main, comme tout le reste. (L'invention du « kleenex » est une grande invention).

Lors des disputes avec mon grand-père, ils utilisaient le vouvoiement et des « Monsieur » et des « Madame », décochés en pleine figure. Terrible ! Bien loin heureusement, de ce que quelqu'un avait écrit sur cette période : « Si le prolétaire ne pouvait battre sa femme, sa vie serait totalement insupportable ».

La grand-mère portait la coiffe de Lambézellec, sorte de bonnet en dentelle posé en arrière de la tête et prolongé par deux rubans, encadrant le visage. J'ai gardé d'elle le souvenir d'une personne bienveillante, affectueuse et patiente. Elle me faisait lire des albums de *Bécassine* (les Bretons se moquent des Bretons !) et prétendait que je savais lire dès deux ans. Je devais plutôt mémoriser ce que je lui avais entendu raconter des dizaines de fois et le restituer aux bons endroits de la B.D. – toujours maudite par les autonomistes armoricains.

Quand je les ai vraiment connus, mes grands parents habitaient un rez-de-chaussée dans « les grandes maisons » de Kérigonan, (les premières H.L.M.), à Saint Martin, entre Brest et Lambézellec, en haut de « l'Allée verte » avec, bien placé, un bistrot qui s'appelait : « Au repos de la côte ». Par rapport aux logis délabrés réservés à la « basse classe » c'était le luxe : eau courante, W.C., deux grandes pièces et une non moins grande cuisine où il y avait un buffet peint en gris, avec des portes (hélas) grinçantes, dans lequel je chipais des pommes pour mes premiers copains de la cité.

Mon oncle Joseph et ma tante Blanche qui n'habitaient pas loin, au 12 de la rue Condorcet, venaient régulièrement le soir à la veillée, jouer au loto où l'on gagnait...des haricots. La grand-mère est morte peu avant la guerre, un an ou deux après le grand-père et, comme lui, chez mon oncle et ma tante, où ils ont vécu leurs dernières années.

## LE PARRAIN

Mon oncle Joseph, né en 1883, était aussi mon parrain – et celui de ma mère, née dix-sept ans après lui.

Air résolu et moustaches avantageuses, il pose et s'impose sur la première photo de mon album comme un jeune homme sérieux et élégant. Plus tard, il donnera de plus en plus l'impression, à mesure qu'il vieillira, de quelqu'un de fragile, sur tous les plans, mais brave type, chaleureux, accueillant, appréciant les échanges et les discussions – surtout les discussions. D'après ma mère, tout jeune, il avait été « très très intelligent », doué, brillant même, avant... « une sorte de méningite », dont il s'est sorti, mais qui l'aurait relativement diminué...

Tout à fait au point pour la guerre de 14, il a exercé ses talents dans la marine, à bord d'un contre-torpilleur, où il était « fourrier », sorte d'écrivain plus ou moins galonné. Il se trouvait souvent au large des côtes d'Afrique et ne buvait que du thé froid pour mieux résister à la chaleur. Ça devait détonner dans le poste d'équipage.

Rentré de guerre, il a obtenu un poste administratif à l'arsenal d'Indret, près de Nantes et a ensuite ramené à Brest, une veuve (Blanche) et un orphelin (Charles). Ils se sont installés dans une maison neuve, payée « à tempérament » grâce à la « loi Loucheur », devenant ainsi les premiers propriétaires de la famille.

Dans les milieux ouvriers de l'époque, devenir un jour propriétaire était quelque chose d'impensable et les « proprios » loueurs jouissaient, si l'on peut dire, d'une bien triste réputation qui avait inspiré des chansons vengeresses, reprises par tout un peuple.

Mais mon cher parrain n'avait bien sûr rien à voir avec ces gens-là et le 12 de la rue Condorcet, a été pour moi un repère important pendant toute mon enfance - et même après.

C'était une maison sans rez-de-chaussée. A l'entrée : deux escaliers, l'un montait vers un salon et deux chambres et l'autre descendait dans une sorte d'entresol, comportant une grande pièce où l'on mangeait en famille et une autre qui était à la fois l'atelier du parrain (il était le seul à ne pas être un crétin manuel avéré), un coin cuisine et les W.C. Quelques marches permettaient de remonter à la lumière du jour et par la même occasion dans le jardin, avec son allée centrale bien cimentée et ses intéressants groseilliers. On y prenait les photos de groupe et j'y figure à mon avantage, car j'étais alors très beau - un peu frêle, mais beau. C'est comme ça.

Pour rester dans la bio. du parrain, le plus triste d'abord : l'orphelin ramené d'Indret, le fils de Blanche, mon cousin Charles que je n'ai presque pas connu, est mort très jeune d'une méningite. J'ai de lui le souvenir d'un grand adolescent pâle, calme et attentif au petit garçon que j'étais. Il aimait son chien « Pompon » et était très studieux au lycée.

Mon parrain était un grand pêcheur (de poissons). Il allait traquer la truite, soit en car, soit sur sa pétrolette, quand elle le voulait bien. Il m'a emmené au moins une fois avec lui, à Plouvien je m'en souviens, chez un de ses vieux copains qui habitait en solitaire une sorte de baraque en planches et en pleine nature. Il avait l'air heureux.

Les agapes familiales se tenaient toujours à l'entresol. Il y avait là, en plus du parrain et de ma tante Blanche (qui servait divers glucides dans d'énormes bassines émaillées), mon oncle René, sa femme Marguerite qu'il aimait tendrement et leurs deux filles : Suzanne et Simone. L'oncle René avait toujours pour tâche de découper le poulet exceptionnel. La cousine de Plougerneau (la « notairesse »), d'une laideur à toute épreuve, et son mari, le notaire Jean Hirvoas, bonhomme sanguin et cravaté, fournissaient les huîtres de « Prat-ar-Coum ». Ma mère était là (un peu dégoûtée des bassines émaillées), mon père n'était plus là, mes grands-parents étaient encore là et mon oncle Louis écumait le vaste monde. C'était le bon vieux temps, c'était la joie, c'était le bonheur d'être ensemble. Les plaisanteries, « simples et de bon goût », fusaient et les chanteurs et chanteuses, chantaient à la fin des repas leurs chansons favorites, toujours les mêmes. Et des chœurs entraînants venaient parfois à la rescousse de l'ambiance quand elle menaçait de s'effriter :

« Y a Troyes en Champagne  
Y a deux testaments  
L'ancien et le nouveau  
Oh oh, oh oh, oh oh, oh oh,  
Ya qu'un ch'veu sur la tête à Mathieu  
Ya qu'une dent dans la mâchoire à Jean »...

Je n'aurai garde d'oublier ma cousine Louissette, fille de mon parrain et de ma tante Blanche qui devait avoir une douzaine d'années de plus que moi. J'avais huit ou neuf ans et un soir, j'ai dormi avec elle. C'était déjà une jeune fille, ronde comme il sied, agréable et fraîche dans sa chemise de nuit légèrement évasée, avec juste ce qu'il fallait de dentelles. Elle m'a sans doute embrassé pour me souhaiter la bonne nuit, et c'est tout. Mais pour moi, même si j'ai cru l'oublier, ce fut une révélation, celle de la féminité, tendre, accueillante, douce et pulpeuse. Merci Louissette, pour cet inconscient et formidable cadeau.

**Quelques années plus tard**, la guerre nous tombait dessus. Au début elle fut drôle, puis moins drôle et ce fut la défaite, totale, irréfutable et l'occupation que l'on sait. Tout le petit monde évoqué plus haut, compte-tenu aussi d'autres circonstances, se dispersa. Brest, devenue base (allemande) de sous-marins, fut plus ou moins méthodiquement bombardée par les Anglais et les Américains. Une partie importante de la population se réfugia à la campagne.

Ce fut le cas de mon parrain et de ma tante qui se retrouvèrent à Edern, à une vingtaine de km de Quimper, où je vivais alors (ou plutôt survivais) avec ma mère. J'allais les voir le jeudi (alors jour de congé scolaire, pour permettre aux curés d'enseigner leur catéchisme) par le car de Briec et après : « mon pied la route » jusqu'à Edern. Ils vivaient dans une sorte de très grande remise, attendant à la boulangerie du village et donnant sur l'arrière de l'église. Ma tante avait arrangé l'endroit avec les moyens du bord et le parrain, assez heureux en somme, les joues et la langue roses, la mine épanouie par le bon air de la campagne, s'adonnait à une pêche intense, quasi miraculeuse, qu'il échangeait avec les paysans, contre du beurre et du lard. Je mangeais avec eux à midi et c'était là mon seul repas convenable de la semaine.

Le parrain, toujours très cordial, entretenait de bonnes relations avec les gens du coin. Particulièrement avec un jeune paysan qu'il appréciait beaucoup pour son caractère et son ouverture d'esprit. Engagé dans le « maquis », il fut tué en Août 1944, lors des combats pour la libération de Quimper.

**A la fin de Septembre** de cette année mémorable, après la reddition aux Américains des troupes allemandes de la garnison de Brest – dont une partie s'était mutinée, entraînant dans la bagarre l'explosion meurtrière de munitions entreposées dans l'abri « Sadi Carnot » - le parrain rentra à Brest où il retrouva sa maison intacte.

(On ne sait pas grand-chose, et pour cause, de la révolte des soldats Allemands qui voulaient se rendre, mais on peut en passant, avancer l'hypothèse qu'elle fut peut-être un effet à retardement de la propagande internationaliste, menée parmi les soldats, par les trotskystes brestois en 1943. J'y reviendrai).

Le quartier de Saint Martin n'avait pas trop souffert, ni des bombardements ni du siège. Par contre, le centre de la ville et Recouvrance, n'étaient plus qu'un champ de ruines et les Brestois allaient vivre pendant des années dans des baraquements provisoires et qui durèrent longtemps.

**Pour en revenir au parrain** et à sa famille, la vie reprit son cours avec d'autres personnages. Louissette s'était mariée dès avant la guerre avec Jean Nicolas, de Saint Coultz, un second maître de « la Royale ». Après Bizerte où ils avaient vécu la guerre, ils sont rentrés à Brest avec leurs enfants – dont Michèle l'aînée, de dix ans environ, à qui j'essayais d'apprendre le chant révolutionnaire « Zimmerwald », qu'elle confondait avec Roberval (1602-1675) le célèbre inventeur de la balance qui porte son nom. Après tout, ça rimait.

Mon parrain était resté laïque et socialiste comme son père, mais pas plus. Lors des discussions, il passionnait très vite les débats, se référant à des impressions choquantes pour lui et très mal vécues qu'il généralisait ensuite. Exemple : il ne pouvait pas « blairer » les communistes parce que, dans un meeting à Brest on avait chanté « l'Internationale » et qu'un individu à casquette, du genre « brute épaisse et avinée » - le prototype même du « communiste » tel qu'il était perçu à l'époque par les petits bourgeois apeurés - avait volontairement heurté son chapeau, pour bien lui faire comprendre qu'il fallait se découvrir. Commentaire du parrain : « J'avais chanté l'Inter. bien avant lui et je n'avais pas de leçon à recevoir d'un abruti »...

Ma tante Blanche, dans les années cinquante est allée un jour, comme très souvent, voir sa fille Louissette qui habitait un quatrième étage, près des halles Saint Martin. Légèrement essoufflée, elle s'est assise sur une chaise en disant : « C'est haut chez toi. »...et elle est morte. Et la famille Nicolas est venue vivre rue Condorcet, avec le parrain.

L'été il retrouvait ma mère au carrefour de Tal-ar-Groas où se rejoignaient les cars venant de Brest et de Quimper et ils passaient deux mois ensemble à Camaret, en location. Il pêchait, il blaguait, toujours de bonne humeur, profitant bien de ses dernières années.

## MON ONCLE

Voici maintenant l'histoire de mon oncle Louis, le personnage le plus prestigieux de ma prime jeunesse. L'original, le gentleman, l'aventurier qui avait parcouru le monde, vécu dangereusement et amoureuxment. Celui qui était gai, disert, bienveillant, généreux, gentiment ironique. Celui qui se suicidait lentement et sûrement, agréablement et dignement à l'absinthe ou ses dérivés, par chagrin d'amour.

Né vers 1890, il reçut comme son frère Joseph, ce que l'on appelait alors « une bonne instruction ». Il avait, paraît-il, une mémoire remarquable ce qui lui avait permis d'être reçu à un examen d'entrée, sans doute peu après la guerre de quatorze, aux « Contributions directes », parce que, par hasard, il avait lu un article dans un journal spécialisé quelques jours auparavant. Il avait su restituer et utiliser juste ce qu'il en fallait...pour recevoir les félicitations du jury. Cet emploi dans les contributions allait lui permettre d'opter, selon certaines conditions, pour un poste d' « officier payeur aux armées », là où il y avait de nos glorieuses troupes françaises de par le vaste monde.

Il avait fait la « grande guerre » aux Invalides, à Paris, dans un bureau. Peut-être était-il de constitution fragile et avait-il su émouvoir l'âme sensible de nos braves médecins militaires, zélés pourvoyeurs habituels de « chair à canon ». Sur une photo encore sépia, il se campe résolument devant un canon allemand de 77 « pris aux combats de Champagne », en pleine cour des Invalides. Quelle audace ! C'est alors un « loup maigre », brun de poil, la moustache en bataille et fine comme une lame de baïonnette. Quelques années plus tard, il aura un aspect plus moderne : cheveux bien fournis coiffés en arrière et sera plus étoffé, presque tel que je l'ai connu – mais il sera devenu tout blanc.

A Paris donc, pendant la guerre, il rencontre une parisienne, chose très courante à l'époque (et même depuis) et ils se marient : lui en militaire bleu horizon, elle en robe signée Persil, ornée de dentelles et de fleurs d'oranger, jolie, avec son air penché de victime consentante. Assez vite sans doute, il en a eu assez de cette femme, de ses pompes et de ses œuvres et il est parti en Allemagne où les troupes françaises occupaient la Ruhr, troupes qu'il fallait absolument rémunérer. (Ils avaient quand même pris le temps d'avoir une fille, Jacqueline, qui plus tard sera docteur en médecine).

Là bas, outre Ruhr, mon oncle trentenaire tombe amoureux fou d'une jeunesse et qui le lui rend bien. C'est la passion, la grande, la dévorante, l'inextinguible, contre laquelle on ne peut rien. Malgré tous les obstacles, les interdits, les préjugés, la loi même, car la jeune fille n'est pas majeure ; malgré son père, un collègue et copain qui n'a pas le sens de l'amour. Et puis ça se sait et c'est le drame, le scandale, le jugement et la condamnation irrévocable « des gens de bien et des dévots ». C'est la séparation déchirante, infligée et ...définitive.

Il ne s'en est jamais remis, a divorcé et commencé à se détruire, à l'absinthe, comme Verlaine.

Bien plus tard, mon oncle avait confié à ma mère, des lettres (leurs lettres) afin qu'elle les détruise à sa mort. Quand ma mère les a brûlées dans la salamandre de notre appartement à Quimper, elle les a lues. Elle n'en a parlé à personne je crois, mais j'ai été très choqué et déçu par cette intrusion dans une aussi belle et tragique histoire d'amour. J'avais quinze ans, mais soixante ans après, je ne l'ai toujours pas digéré – la preuve.

\*

**Pendant que mon oncle vivait sa passion**, le gouvernement allemand présidé par le très honorable « socialiste » Hébert (celui qui avait déclaré : « Je hais la révolution, comme je hais le péché »), appelait à la « résistance passive » contre l'occupation française (1923-1925). Celle-ci était destinée selon Poincaré, à « saisir un gage productif » pour garantir et accélérer les « réparations » des dommages subis par la France pendant la guerre.

Mais la résistance passive se transforme très vite en résistance active, nationaliste et révolutionnaire, le chômage et la misère dans les quartiers ouvriers des grandes villes provoquant des manifestations de rue. Les occupants français répriment : treize morts et quarante-deux blessés à Essen. Des ponts sautent à la dynamite, des rails sont arrachés, des hommes fusillés. Une milice ouvrière s'est constituée à Mülheim où les autorités françaises, autorisent la police allemande à pénétrer dans la zone d'occupation « pour rétablir l'ordre » : dix morts et soixante-dix blessés. Les occupants français et les capitalistes allemands sont débordés. « Les militaires allemands demanderont la permission d'envoyer des troupes et, pour appuyer cette demande, ils rappelleront que Bismarck rendit à Thiers, cent mille soldats de métier faits prisonniers à Sedan, afin d'écraser la Commune de Paris ». (André Calvès)

Voilà des gens qui n'avaient pas oublié de tirer, de leur point de vue, les leçons de la Commune et étaient restés des internationalistes conséquents.

Je ne sais pas comment mon oncle a traversé tout ça. « L'amour rend aveugle » - et sourd. Donc pas de jugement sommaire sur mon tonton. Il est complètement désemparé, il déraille, il s'en va.

\*

**Il s'en va** là où il y a des troupes à payer, tant que la France éternelle a un « empire colonial » et des « protectorats ». Pourquoi pas en Syrie ? Va pour la Syrie.

Album de photos : toute une page lui est consacrée. Nous sommes au début des années trente, il n'a plus de moustache et ses cheveux sont gris - pardon, argentés. L'uniforme (d'officier) –« mars plis » - prononcer marplich – lui va très bien, malgré le képi le plus ridicule de toutes les armées connues dans le monde.

On le voit avec des collègues, dont l'un visiblement blessé à la main, avec son « ordonnance » (noire) mais c'est un homme, avec deux impressionnants tirailleurs qui arborent farouchement : burnous, couvertures roulées à la russe et longs poignards en travers de la ceinture. Les Druzes n'ont qu'à bien se tenir.

On le voit aussi, le cher homme, assis sur des marches, avec deux petits lapins blancs sur les genoux et encore, tout près de lui, un toutou que l'on devine frétilant de bonheur et une gazelle apprivoisée.

Il résidait à Damas (villa, jardin) et partait périodiquement sillonner le pays, sa précieuse voiture encadrée de deux automitrailleuses, payer les militaires stationnés dans des postes isolés, en plein *désert des Tartares*. L'expédition rentrait parfois avec de glorieuses traces de balles sur les carrosseries.

On peut imaginer qu'il était particulièrement bien reçu partout où il distribuait la manne tant attendue, issue des contribuables français et des colonisés syriens. La fête, le risque, la nostalgie « qui était encore ce qu'elle était », devaient l'aider à oublier... - « A oublier quoi ? -J'ai oublié », selon la bonne vieille plaisanterie bien de chez nous.

\*

**Mais les balles étaient bien réelles** et les automitrailleuses encore nécessaires, à l'époque où il exerçait ses talents de joyeux comptable galonné dans le Djebel Druze. Citons sans plus tarder Pierre Broué, relatant dans son *Histoire de l'Internationale Communiste* les événements survenus quelques années auparavant :

« Le 3 Août 1923, une colonne française de 3000 hommes commandée par le général Michaud, chargée de reprendre la situation en main est taillée en pièces par les Druzes : 700 soldats restent sur le terrain, un officier se suicide et le général lui-même semble avoir quitté sa colonne précipitamment en laissant un important matériel – armes et munitions – aux mains des Druzes. Le chef druze Sultan-al-Atrach entre dans la légende en tuant, à cheval et à la pointe de l'épée, les occupants d'un char d'assaut qui avaient laissé leur tourelle ouverte ».

La jeune Internationale Communiste (Komintern) réagit à la montée révolutionnaire au Moyen Orient. Elle envoie des militants, promet des armes (qui n'arriveront pas) et aide à la naissance du Parti Communiste syrien. Les Français arrêtent des militants, mais n'osent pas les fusiller car la tension est trop forte .

En 25-26, « la guerre s'élargit en Syrie ». Le brav' général Gamelin (1872-1958), « mort dans son lit de sa belle mort », futur Commandant en Chef des armées françaises et britanniques pendant la « drôle de guerre », fait soigneusement l'apprentissage de la défaite, face aux Druzes. Il subit une sévère gamelle, ce qui encourage la population de Damas à se soulever. Concluons, toujours avec Pierre Broué :

« Damas est alors écrasée sous les bombes : le premier bombardement de cette capitale par l'aviation française, sur une décision personnelle du général Sarrail haut commissaire en Syrie, le 20 Octobre 1925, provoque une vive réaction internationale. On relèvera seulement que, alors que Damas brûle par la grâce des canons des chars et des bombardements aériens, le général Gamelin assure que la plus grande partie des dégâts est imputable aux incendies provoqués par les émeutiers et les pillards ». Déjà les « casseurs » !

Ce Gamelin était décidément « un triste sire ».

\*

**Mais revenons à mon tonton.** Pour l'enfant d'environ dix ans que j'étais : « Quel homme » ! Faute de père, mais grâce à lui et au parrain, j'ai sans doute pu « m'identifier à un modèle valable ». Surtout qu'il a fait, juste avant la guerre, un séjour en France, fort civilement cette fois.

D'abord à Vincennes, où il contrôlait les redevances d'une firme cinématographique. Comme il était foncièrement incapable d'emmerder qui que ce soit, ça devait bien se passer. Deux « emplois réservés » pour cause de guerre quatorze, travaillaient sous sa bienveillante autorité. Il passait dans la matinée signer quelques papiers, leur donnait rendez-vous pour l'apéritif et sa journée était terminée.

Il m'a invité à Vincennes pendant une semaine. Je me souviens d'être monté en haut de la Tour Eiffel et aussi du Zoo avec le chimpanzé « Popaul », où il régalaient les gazelles de papier journal, au grand dam des autres visiteurs. Je me souviens aussi de la cérémonie de l'absinthe à la terrasse des cafés : il versait religieusement l'eau fraîche au dessus d'une cuillère ajourée contenant une pierre de sucre. Et l'eau se mélangeait doucement au fond du verre, en un doux nuage, avec le poison sacré.

Ensuite Quimper, où j'étais avec ma mère qui avait obtenu un « emploi réservé » elle aussi, à la Préfecture du Finistère en sa « qualité » de veuve de guerre. Il y avait des veuves partout en ce temps là, dame : près d'un million et demi de morts ou disparus, pendant la grande boucherie. Des orphelins aussi, classés automatiquement « pupilles de la Nation ». Ça nous faisait une belle jambe !

Bref, mon oncle est à Quimper et la vie est belle. Il réside à « l'Hôtel Moderne », en face de la gare, où il mange, boit et dort – et même baise une gentille « soubrette », originaire de Beuzec. (On devrait toujours faire attention à ce que l'on dit devant les enfants). Dans sa chambre il y a de magnifiques tapis arabes et des poignards recourbés et évidemment damasquinés, du meilleur effet, fixés aux murs. Il a une salle d'eau avec baignoire, dans laquelle je prends mon bain hebdomadaire le Dimanche matin, avant de passer dans la grande salle du restaurant, où règne un silence feutré et de bon aloi. Mon oncle, très détendu, est superbe dans son beau costume noir et sa chemise éclatante de blancheur.

Il avait des copains à Quimper, dont un manchot. (Il y avait beaucoup d'amputés et même des « gueules cassées » que l'on croisait dans les rues et que l'on aidait en émettant à leur bénéfice, des billets de la « Loterie Nationale »).

Il allait parfois au bordel, comme tout un chacun, en bas de la rue Pen-ar Stang, histoire de « rigoler un peu », dans « la maison rose », haut lieu du péché tarifé de la bonne ville – de garnison et épiscopale – de Quimper. L'évêque toutefois, ne percevait pas « le prix du stupre », à l'inverse de son éminent confrère du Mans qui fut longtemps l'heureux propriétaire, par droit de succession, des « maisons » spécialisées de sa bonne ville. (Georges de la Fouchardière)

Je me souviens aussi qu'il était parti faire un stage, à Reims je crois. Il en était revenu enchanté – c'était vraiment le cas de le dire. Il s'était bien amusé avec ses collègues. Pour ces grands gamins c'était une escapade, une occasion de se « tricoter des souvenirs ».

Ils chantaient joyeusement des airs à la mode, de « Ray Ventura et ses collégiens ». Du genre :

« Nous ne sommes pas des imbéciles  
 Nous avons de l'instruction  
 Au lycée Papa, au lycée Papa,  
 Au lycée Papillon »

Ou encore

« Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine  
 Ça vaut mieux que d'avalier la mort aux rats  
 Ça vaut mieux que des punaises dans la vaseline  
 Ça vaut mieux que d'faire le zouave au pont d'l'Alma »

Voilà qui sentait bon, encore une fois, l'avant-guerre.

Mon oncle venait presque tous les soirs nous voir à la maison ma mère et moi, et j'avais alors une famille complète. Comme à l'école j'étais paraît-il en avance pour mon âge, il a dit une fois qu'il fallait me mettre au lycée (alors réservé à une minorité de privilégiés). Mais ma mère n'a pas donné suite, je ne sais pas pourquoi. Elle n'a peut-être pas osé.

\*

**Et puis un jour**, j'ai appris qu'il allait partir...en Chine ! Pour moi ce fut un déchirement. J'ai imaginé, proposé toutes sortes de choses : qu'il me prenne avec lui un peu plus tard comme « secrétaire », que j'irai le rejoindre par le « transsibérien »...etc...Il m'a botté amicalement le derrière, sans doute pour cacher son émotion et je ne l'ai plus revu.

Après...c'est devenu effectivement un après. Il est parti pour la Chine en paquebot. Un long voyage tout confort qu'il devait apprécier. En Chine, il y avait encore dans certaines villes, des « concessions françaises », avec quelques troupes qu'il fallait bien payer. Il a vécu à T'ien-Tsin d'abord, puis à Shanghai, à cause de la « pression » japonaise.

Notons en passant que l'oncle Louis avait le don de se fourrer dans de sacrés guêpiers, lui qui avait passé une si paisible guerre de quatorze.

La fin est triste, évidemment. Vous connaissez déjà l'épisode des lettres lues et brûlées ...En 1941 ou 42, en pleine occupation, on a reçu une sorte d'avis officiel annonçant le décès à Saïgon, du « soldat » Guérenneur (alors qu'il était au moins Capitaine) – sans doute pour d'obscures et ridicules raisons de « secret militaire ».

Il avait demandé à sa fille Jacqueline de me faire parvenir une superbe et très coûteuse montre carrée, en souvenir. Des souvenirs, j'en avais déjà beaucoup d'autres – impérissables.

Plus tard, en 46-47 on a su par Jean Nicolas, le mari marin de ma cousine Louise qui avait été à Saïgon, que mon oncle, rapatrié de Chine, avait été débarqué très malade dans cette ville, où il est mort. Il avait paraît-il « le foie pas plus gros qu'un haricot ».

Jean Nicolas a ramené une photo de sa tombe...

## SUR LA CHINE

Le « guêpier » dans lequel s'était fourré mon oncle en Chine, était en fait le début exotique de la seconde guerre mondiale.

Les armées de Tchang Kai-shek, ne faisaient pas le poids face à des Japonais supérieurement équipés, organisés, et fanatisés. De Mandchourie, ils avancèrent en Chine du Nord, prirent Pékin (et T'ien-Tsin), bombardèrent Shanghai, terrorisant la population dans le plus pur style nazi. Après la prise de Nankin, la nouvelle et éphémère capitale de Tchang, ils massacrèrent deux cent mille civils, hommes, femmes et enfants, certains enterrés vivants, et violèrent environ vingt-mille femmes.

Tout cela n'était possible que dans un pays sortant à peine du féodalisme du *dernier empereur* et livré au pillage des « grandes puissances » coloniales (Anglais, Français...etc...)

La minuscule bourgeoisie chinoise, corrompue, servait seulement d'intermédiaire entre les différents impérialismes et les paysans et ouvriers, producteurs de matières premières et subsistant dans une effroyable misère.

Le Parti Communiste Chinois fondé en 1921 par une poignée de militants, dont Chen Duxiu qui en sera le secrétaire général jusqu'en 1928, s'était vite développé dans les grandes villes et, sur ordre du Komintern (3<sup>ème</sup> Internationale), s'était fondu dans le Kuomintang, parti de la nouvelle bourgeoisie nationaliste, dirigé à partir de 1925 par Tchang., formé à l'académie militaire de Moscou. Tchang, qui avait toute la confiance de Staline, était à la fois l'homme des banquiers de Shanghai...et membre d'honneur de l'Internationale communiste !

Avec l'aide des « conseillers » de l'Internationale et des troupes communistes, Tchang bat les « seigneurs de la guerre », puis se retourne contre ses alliés et massacre les ouvriers de Shanghai en 1927 (*La condition humaine* de Malraux), avec l'appui non négligeable des gangsters de la ville. La classe ouvrière chinoise est décapitée, au propre comme au figuré. Notons que le dénommé Chou en Lai (le spécialiste déjà, de toutes les compromissions) avait demandé aux militants de Shanghai, de rendre leurs armes...pour éviter tout malentendu et bien prouver à Tchang qu'ils ne nourrissaient pas la moindre velléité de prendre le pouvoir.

Les communistes survivants rejoignent alors des régions où les paysans s'étaient constitués en zones autonomes, avec leurs milices – et où un certain Mao Tsé Toung commençait à se poser des questions. Surtout celle du rôle de la paysannerie, qui constituait l'écrasante majorité de la population, dans la révolution chinoise.

Ne pouvant plus continuer à subsister et à résister dans leurs territoires, mais réussissant à rompre l'encerclement des armées de Tchang, les milices paysannes, avec toute la population valide, entreprirent en 1934-35 ce qui allait devenir : la « Longue marche ».

Dix mille km. à travers des épreuves incroyables (fleuves et déserts à traverser, montagnes à escalader, combats contre un ennemi bien supérieur), les amenèrent dans une province perdue du Nord-Ouest de la Chine, à Yénan.

Sur cent mille au départ, il n'en restait plus que la moitié, malgré tous les combattants volontaires recrutés en passant dans les villes où la 8<sup>ème</sup> Armée de route ouvrait les prisons, formait des tribunaux populaires, soignait les malades et les blessés.

Ce n'était décidément pas une armée comme les autres : pas de viols, pas de pillage, pas d'atrocités.

Les soldats rouges, dès que c'était possible entre les combats, apprenaient à lire tout en marchant. Chacun déchiffrait chaque jour, sur le dos du camarade qui le précédait, un caractère de l'alphabet. (On peut supposer que l'homme de tête savait lire – ou qu'un tour de rôle était soigneusement établi).

Pour mieux connaître la période suivante, il faut lire (et trouver) : *La Chine ébranle le monde* de l'Américain Jack Belden qui vécut la révolution paysanne dans les provinces libérées, le partage des terres, la lutte contre les féodaux, la formation politique, démocratique et militaire des paysans-partisans, la guérilla (efficace) contre les Japonais. (Et l'incroyable dissolution volontaire et programmée de la 8<sup>ème</sup> Armée de route elle-même, qui passe par petits groupes derrière les lignes japonaises, et où chaque soldat, va constituer une unité de partisans). Ceux-ci s'arment en tuant et dévalisant les soldats nippons et, comme il n'y a ni forêts, ni montagnes dans le « loess » chinois, creusent des souterrains dans la terre jaune. Ils en sortent la nuit pour tendre des embuscades, se ravitailler, tenir des réunions avec les paysans... Les femmes s'émancipent, se mobilisent, se révoltent et combattent. Quel formidable potentiel de « ressources humaines » soudain libéré !

Puis en 1945, c'est Hiroshima (aussi pour faire comprendre aux Russes qui avançaient irrésistiblement en Mandchourie, qu'il faut se calmer – ce qu'ils font immédiatement), et la tentative de « stabiliser » la Chine sous la férule de Tchang, armé jusqu'aux dents par les Américains – et avec la bénédiction du camarade Staline.

Chou en Lai, toujours aussi zélé, signe tous les accords que l'on voudra, avec sa loyauté habituelle envers « l'ennemi de classe ».

Tchang, sûr de lui et de son armée moderne et suréquipée, attaque les rouges en 46 et les refoule aux confins de la Chine. Il prend même Yénan, leur « capitale » et croit triompher définitivement.

Mais voilà, le paysan chinois a su apprécier le partage des terres, il a appris à s'organiser et à lutter, il ne peut plus supporter l'oppression et la misère, il ne veut plus revenir en arrière. Alors, il va de l'avant. Il reprend les armes, oblige les « dirigeants » (qui deviendront historiques) à diriger, remporte des batailles dans le Nord et récupère des armes lourdes à l'ennemi – qui s'effondre aussi sous les coups des haut-parleurs de « l'Agit. Prop. » et des effets de sa propre corruption chronique.

Beaucoup de soldats nationalistes passent avec armes et bagages dans les rangs de l'Armée Populaire, et participent à la victoire finale.

La République Populaire de Chine est proclamée par Mao, à Pékin, le 1<sup>er</sup> Octobre 1949.

Oui, je sais. Après bien des avatars, totalement incompris de nos véhéments ex-« maoïstes » : « le grand blond en avant », « les cent fleurs », « la révolution culturelle » avec ses « gardes rouges » et « la bande des quatre »...recouvrant en des termes plus ou moins poétiques des erreurs et des horreurs bureaucratiques effroyables, la Chine est devenue, cinquante ans après, un pays (immense) où règne une sorte de « capitalisme d'état », à l'ombre du drapeau rouge ! sous la tutelle du Parti « Communiste » et de l'armée « Populaire ».

Pour résumer, on peut avancer que la bureaucratie a joué le rôle historique que la trop faible bourgeoisie chinoise des années vingt était incapable d'assumer.

Elle a fini par s'intégrer dans la mondialisation capitaliste, par deux facteurs paradoxaux : le coût extrêmement bas de la main d'œuvre, attirant les fameuses « délocalisation » et la maîtrise de technologies de pointe. Cela sans se préoccuper du coût humain de l'accession du pays à la « modernité » et en supprimant ce qui pouvait exister de libertés politiques ou syndicales. Des millions de paysans sont contraints à l'exode (il y a 800 millions de « ruraux ») et des millions d'ouvriers sans emploi survivent dans une très grande pauvreté.

D'où une répression systématique, pour « sauver la face » : des camps, des hôpitaux psychiatriques très « spécialisés », la torture, des exécutions.

Mais cela prouve aussi qu'une opposition existe – et qu'elle ne peut être de droite, compte-tenu du contexte.

Il reste qu'en Chine il n'y a plus de famine endémique et que le joug de la féodalité a été brisé. Même très déformées, des pratiques – sinon démocratiques, du moins civiques – sont entrées dans les mœurs.

A travers sans doute bien des épreuves, le peuple chinois retrouvera sa voie vers une société plus juste et, s'appuyant sur son histoire débarrassée des scories bureaucratiques et bourgeoises, reprendra avec un nouvel élan, sa « Longue marche ».

## « ADIEU LA VIE, ADIEU L'AMOUR » (la chanson de Craonne)

Il nous faut maintenant faire un « grand bond en arrière », pour retrouver mon père, à l'aube grise de ce vingtième siècle, lourd d'espoirs et de menaces.

Difficile d'écrire sur un père que l'on n'a pas connu, dont on a seulement entendu parler (très peu) et qui n'a laissé comme traces, que de vieilles photos et un livret militaire. Je crois qu'il me faut commencer par le commencement, en prenant du recul pour mieux le situer.

Né le 9 Novembre 1897, à Lambézellec, orphelin de père, (je descends d'une longue lignée d'orphelins) vivant avec sa mère et sa sœur aînée. Il devait avoir le niveau du Certificat d'Etudes Primaires, suffisant pour devenir employé ou ouvrier. Le « Certif. », on le passait à douze ans et puis on allait en apprentissage, ou travailler dès que possible, « pour ramener des sous à la maison ». Mon père est donc entré vers 1910 comme employé de magasin, chez « Marfil », à Brest. C'était une mercerie en gros où il y avait des paquets à confectionner et à expédier un peu partout dans le département. Ça ne devait pas être très passionnant : le trajet, l'entrepôt, pour le petit dernier, le « mousse », comme on disait.

« Heureusement », il y a eu assez vite de l'animation : la guerre ! « la revanche », « à Berlin » !... Dans l'exaltation patriotique des débuts, il devait toujours y avoir un « père la victoire » quelconque pour lui asséner des conneries, du genre : « Alors jeune homme, pas encore parti ? Vous devez avoir hâte d'en découdre »...etc...

Ce qui est sûr et certain (sources :le livret militaire) c'est que ce brave jeune homme : « yeux gris, cheveux châtons, taille : 1m70 », est parti pour la guerre, (comme volontaire !) le 13 Juillet 1915 – il n'avait pas dix-huit ans – dans l'infanterie, « la reine des batailles ». Il n'a été démobilisé que le 19 Septembre 1919, plus de quatre ans plus tard. Entre temps, après une « formation accélérée » de deux mois (les classes) et jusqu'au 11 Novembre 1918, il avait passé dans les « unités combattantes », en déduisant deux permissions : trois ans et un mois. Il a été nommé Caporal, puis Sergent, a reçu des croix et des médailles, des citations et des félicitations.

A son retour à Brest, de « mousse » qu'il était, il est devenu « voyageur de commerce », toujours chez « Marfil » qui avait dû subir à la guerre des pertes sensibles parmi son petit personnel – et qui, comme fournisseur aux armées, avait connu un essor important. (Une autre version de *La guerre des boutons*).

\*

Mais mon père avait été « gazé », comme on disait couramment, sans étonnement excessif, mais avec une certaine commisération. Curieusement, pudiquement, ça n'est pas noté sur son livret militaire, où l'on ne relève que des dates de « Commissions de réforme » et leurs verdicts, de plus en plus définitifs.

Sur ce sujet –« les gaz de combat »- je viens de voir un excellent documentaire sur « Arte » et d'apprendre ce qui suit que je m'empresse de livrer à votre méditation : « l'inventeur du premier gaz de combat puis de l'ypérite, fut celui qui mit au point dans les années vingt, le zyklon B permettant aux nazis d'exterminer par millions les Juifs dans les camps de la mort. Ce chimiste zélé et entêté était un juif allemand, Fritz Haber et en 1918 il reçut le prix Nobel de chimie pour ses travaux sur les nitrates ». Mais ce n'est pas tout : sa femme, Clara Haber, chimiste elle aussi, estimant que c'était une perversion de détourner une invention scientifique à des fins militaires, une nuit, avec l'arme de service de son mari, se suicida. Et lui, au petit matin, regagna aussitôt le front pour y poursuivre ses « expériences » sans se soucier des funérailles. Il est mort paisiblement dans son lit en 1926.

Tous les documents filmés de l'époque ne sont que des reconstitutions, des extraits de films, ou des vues de l'arrière . On ne pouvait pas filmer en enfer. Par contre on a beaucoup écrit et témoigné sur ce qui reste un désastre pour l'espèce humaine. Je ne citerai que deux ouvrages : celui de Sébastien Japrisot qui en 1991 publia *Un long dimanche de fiançailles* et celui de l'inattendu Gabriel Chevallier (l'auteur de *Clochemerle* et de *Sainte Colline*) qui, engagé volontaire en 14, témoigna avec *La Peur*.

Pendant cette guerre de positions « quantité d'hommes ont pu voir ce qu'aucun film ne montrera jamais : le spectacle de tranchées qui est, en pire, l'étal d'un boucher maladroit. Des milliers de soldats ont vu leurs camarades éclatés en vingt morceaux. Un écrivain allemand a dépeint cette situation en citant une chanson de soldats qui frisait l'antimilitarisme :

Sur le bord du chemin, des têtes et des membres  
D'une vieille capote, un bras pourri dépasse  
Qui tient une lettre : « Bébé t'envoie ses bons bécots »  
Au refrain : « Belle est la mort du héros »

Dans le camp d'en face, « la chanson de Craonne » naît de la misère et de la peur. Peine de mort pour qui la chante ». (André Calvès)

En 1917, parmi les troupes françaises lasses des « attaques suicides », des mutineries éclatent spontanément. Il y aura les « fusillés pour l'exemple » de Pétain et consorts, une amélioration des « rotations » aux points « sensibles » du front et ça se calmera.

\*

Sur le front germano-russe des « fraternisations » ont lieu, la Révolution d'Octobre, puis la Paix de Brest-Litovsk achèvent de démoraliser les soldats allemands qui sont transférés à l'Ouest pour une grande offensive de la dernière chance. Mais ils ramènent avec eux le virus du défaitisme révolutionnaire. L'armée allemande bat en retraite et s'effondre, minée de l'intérieur. Des Conseils de soldats, de marins et d'ouvriers, (l'équivalent des « Soviets » en Russie), se constituent dans toute l'Allemagne. Mais la Révolution allemande n'aura pas lieu, faute avant tout d'un puissant parti révolutionnaire. Elle sera vite neutralisée et réprimée par les Sociaux-Démocrates au pouvoir, responsables directs de l'assassinat de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, en Janvier 1919. Ceux-ci avaient lutté opiniâtement contre la guerre, avaient fondé le groupe « Spartakus » - deux mille ans après la grande révolte des esclaves dirigée par Spartacus, les prolétaires révolutionnaires lui rendaient ainsi

hommage - qui deviendra le Parti Communiste Allemand. Ils auraient été de taille à mener une révolution qui, triomphante, aurait pu changer le cours de l'Histoire. (La bourgeoisie allemande, par Sociaux-Démocrates et « corps francs » interposés, ne s'était pas trompée de cibles). Il y aura désormais, entre Socialistes et Communistes allemands, le sang de Karl et de Rosa.

Pour rester sur la fin de la guerre et ses conséquences immédiates, force est de reconnaître qu'il n'y aura eu que les ouvriers et les paysans de Russie à avoir réussi à transformer leur révolte en révolution. Cela malgré l'état globalement arriéré du pays, mais avec un parti révolutionnaire authentique – le Parti Bolchevique – forgé par des années de lutte clandestine et de débats intenses et des dirigeants qui avaient nom : Lénine et Trotsky. Pour ceux-ci, la révolution russe ne pouvait être que le prélude à la révolution européenne...

\*

Mais revenons d'un rapide trait de plume de Brest-Litovsk à « Brest-même », d'où mon père devenu « ancien combattant » et « voyageur de commerce », sillonne la campagne bretonne à bord d'une « Renault » d'après-guerre, pour placer ses aiguilles et son fil. Je ne crois pas qu'il ait appris grand chose de ses épreuves ni de son époque. D'après ce que j'ai compris, il était devenu plutôt blasé, sceptique, voire cynique. Se sachant condamné à plus ou moins brève échéance (les gaz plus la tuberculose), il devait penser surtout à jouir du temps qu'il lui restait à vivre. Il a rencontré ma mère, est « sorti » avec elle, s'est marié en grande tenue et m'a fabriqué. Comme il était paraît-il, « beau garçon » et que les femmes esseulées couraient les rues et battaient la campagne, il en a largement profité, du genre « une femme dans chaque ville » de sa tournée hebdomadaire.

A la fin des années vingt nous habitons « les grandes maisons de Kérigonan ». La situation s'est dégradée avec ma mère. Ils se sont séparés et ma mère et moi sommes allés vivre chez mes grands-parents, à deux pas. Lui s'est mis en ménage avec « la Ludec » (femme haïssable entre toutes) et sa santé s'est détériorée de plus en plus. « La Ludec » s'en est allée et ma mère venait paraît-il s'occuper de lui à leur ancien domicile, jusqu'à sa fin, le 26 Septembre 1930. Il n'était pas mort à la guerre, mais la guerre avait détruit sa vie.

## TONTON RENE

Nous avons déjà entrevu l'oncle René occupé à découper le poulet, lors des repas de famille, entre les deux guerres.

Au fond, je ne sais pas grand chose de lui. Elevé par mes grands-parents, comme il s'appelait Guérenneur, j'en déduis qu'il devait être le fils d'un frère de mon grand-père.

Il était de complexion délicate et avait été reconnu inapte au service militaire, avant la guerre. Vous devinez la suite. En 1914, la France ayant besoin de tous ses fils, l'envoya la défendre en première ligne, pendant quatre ans. De fines plaisanteries circulaient sur son compte, du genre : « Rien de tel que le pinard, le tabac et le grand air, (pas les gaz tout de même) pour faire un homme ». Bref, il était revenu de « là-bas », pétant de santé. Sur une photo on le voit avec mon oncle Louis, bien soigné, redingoté, un melon sur la tête, pacifique comme c'est pas possible. L'oncle Louis par contre, arbore fièrement un habit militaire de fantaisie garni d'épaulettes et croise les bras d'un air résolu et carrément martial, devant l'objectif. Cherchez le héros. Le « héros malgré lui », figure sur un autre cliché avec quatre autres soldats, les godasses dans la boue, bandes molletières, grosses capotes et décor ravagé. De vrais « poilus ».

Décidément on a du mal à sortir de cette guerre, avant, pendant et après. Après qui devient l'avant de la suivante... Il était grand temps pour les capitalistes de tous les pays de s'unir et de régler autrement que par des guerres destructrices, et aux conséquences désastreuses et imprévisibles, les problèmes toujours délicats des *salaires, prix et profits*. En lieu et place des prolétaires qui, pour des raisons aussi diverses que tragiques, n'ont pu réaliser les Etats Unis Socialistes d'Europe, ce qui était pourtant leur rôle historique. Mais l'Histoire n'est pas encore terminée...

L'oncle René a toujours été bien loin de ces spéculations « aussi sottes que...grenues » (Ned) tendant à réaliser le paradis sur terre. Je subodore même qu'il a été l'élève des curés, « les frères à quatre bras », et d'en avoir gardé une certaine onctuosité.

Quand même, rien de tel qu'une bonne éducation. Elle lui a permis de « réussir » dans les P.T.T. où il a terminé une brillante carrière comme Receveur au Pouliguen, près de Saint-Nazaire, après la guerre - de 39-45.

## VIVE L'ANARCHISTE

L'histoire de Jean Fichou, « cousin de ma mère », lui aussi élevé par mes grands parents et qui avait été spontanément vers eux lors de son « adoption », est la seule qui participe consciemment de la grande Histoire.

Né en 1893, dès avant la guerre il était « anar ». Ma mère se souvenait d'avoir fait *une partie de campagne* avec lui, des jeunes gens et des jeunes filles, qui buvaient du lait et chantaient des chansons pleines d'optimisme sur le monde futur qu'ils appelaient de leurs vœux, fraternel et pur.

Jean a vingt ans quand la guerre éclate. Il est mobilisé dans « la Royale » pour faire la guerre sur mer...Au début de 1919 il navigue sur le cuirassé *France*, en mer Noire où la révolte gronde car, comme chacun sait, la guerre est terminée depuis le 11 Novembre 1918.

Mais il y a eu la Révolution russe de 1917 et même si la Pologne, les Pays Baltes et la Finlande ne font plus partie de l'ex- empire des Tsars, même si les « blancs » contrôlent des territoires, le drapeau rouge des ouvriers et des paysans flotte sur une importante partie du pays, dont Moscou et Pétrograd.

Il y a pire, il y a le très mauvais exemple que cela représente pour les peuples d'Europe, las de la guerre.

La bourgeoisie internationale, toujours rapace et se sentant menacée, va démontrer dans les faits : blocus, guerre directe et guerre civile qu'elle fomenté et finance, qu'elle n'est pas un mythe, ou l'idée fixe d'une poignée de délirants. Dès que possible elle envoie des troupes pour contenir et écraser la première révolution prolétarienne de l'Histoire, se déroulant à l'échelle d'un pays, d'un pays démesuré. Elle essaie de constituer un front (encore !), un « cordon sanitaire », de la mer Blanche à la mer Noire et même aux confins de la lointaine Sibérie, avec des troupes franco-japonaises. Tous se précipitent : Anglais à Arkhangelsk, Français à Mourmansk et en mer Noire, Allemands des « corps francs » dans les Pays Baltes, Polonais et armées blanches en Ukraine...

Mais pour transporter les troupes, il faut des bateaux et sur les bateaux, il y a des marins. Des marins entassés par centaines sur les « gros culs », où ça fermente parmi les mobilisés qui sont souvent des ouvriers qualifiés, capables de réfléchir, de s'organiser et d'agir. Et c'est ce qu'ils font. A Sébastopol, les 19,20, et 21 Avril 1919, alors qu'on se prépare à les faire tirer au canon sur l'Armée Rouge qui avance, les marins du *France*, avec à leur tête Virgile Vuillemin, se mutinent.

Leurs délégués sont reçus par le Commandant qui entend leurs revendications :

- 1) Cessation de la guerre contre la Russie des soviets
- 2) Retour immédiat en France

Les équipages des autres navires se joignent à eux : le *Jean Bart*, le *Justice*...Ils sont autorisés à descendre à terre où ils fraternisent avec une foule enthousiaste qui les acclame et sont chaleureusement reçus par le Comité Révolutionnaire de la ville. C'est la fête au lieu du bain de sang, malgré une provocation franco-grecque qui ne sera

qu'un pétard mouillé, dans le grand feu d'artifice de ce bel épisode de la lutte émancipatrice des travailleurs.

Un tel résultat (le commencement de la fin de l'intervention française en Russie), avait été rendu possible grâce à l'intense propagande des bolcheviques, aidés de quelques véritables socialistes français se trouvant dans leurs rangs – dont Jeanne Labourbe qui fut arrêtée et fusillée avec d'autres militants, pour avoir rédigé des tracts et des journaux, à l'intention des soldats et des marins. « Cette héroïne du prolétariat, a sa statue à Odessa ». (André Calvès)

\*

Je vais maintenant citer quelques extraits du livre de René Lochu, paru en 1983 : *Libertaires, mes compagnons de Brest et d'ailleurs*, où nous retrouvons Jean Fichou : « Sur le cuirassé *France*, d'où partit la mutinerie, existait un groupe de vingt à trente membres de tendance anarchisante. Une bibliothèque clandestine permettait la diffusion à bord de brochures et de journaux, dont *La Vague* qui avait une influence certaine sur cet équipage de 1.200 hommes.

Quelques années plus tard, à la Maison du Peuple de Brest, je ferai la connaissance d'un ancien de l'escadre de la mer Noire, Jean Fichou, alors embarqué sur le cuirassé *France*.

Lorsque je décidai d'écrire ces souvenirs, c'est à ce camarade que je m'adressai pour avoir de plus amples renseignements sur les événements de Sébastopol.

« Mon cher cadet, me répondit-il, - il avait alors 85 ans et moi 79 – mon cher cadet, je viens de faire quatre-vingt-cinq fois le tour du soleil et tu viens, soixante ans après cette affaire, m'en demander des détails qui ont maintenant fui ma mémoire.

Tout d'abord, je tiens à préciser que je n'y ai pas participé ayant débarqué avant l'affaire pour embarquer à Salonique, à bord du *Charlemagne*, puis à Brest, sur les torpilleurs.

J'appartenais alors au groupe des marins de *La Vague*. Je combattais donc sur un autre front. Rappelle-toi, je te l'ai dit, nous fûmes arrêtés au cours d'une réunion du groupe et traduits devant le conseil de guerre de Nantes, où maître Henri Torrès assura notre défense. De Janvier à Juin 1920, nous fîmes un petit séjour en « maison hospitalière et bien close » (en prison).

Malgré ses 85 berges, comme il se plaisait à le rappeler, mon aîné n'avait rien perdu de sa verve juvénile ni de son humour. Ami de Virgile Vuillemin à bord du *France*, ces deux vétérans de la mer Noire ne se sont jamais perdus de vue depuis cette lointaine époque »...

## PRESQUE TOUT SUR MA MERE

Née le 23 Janvier 1900, de parents déjà âgés (ma grand mère avait atteint la quarantaine) ma mère, la petite dernière, donne dans le sépia à douze ans, l'année de sa première communion, toute blanche, toute lisse, avec missel et prie-Dieu (!) sans doute fournis par le photographe. A y regarder de plus près, elle a une légère « coquetterie » à l'œil. Non , elle ne louchait pas, elle avait seulement un petit quelque chose qui ajoutait à son « charme discret ».

Elle a sûrement décroché son « Certif. » et, au début de la guerre de 14, pour des raisons de santé et de ravitaillement, elle s'est retrouvée à l'école à la campagne, quelque part dans le Léon. A l'école publique évidemment, où il n'y avait que deux élèves : elle, et la fille du facteur (Paulette ?) que les gens du pays appelaient affectueusement « la fille du diable ». Normal, elle fréquentait l'école dudit. Ça donne quand même une petite idée de la bonne ambiance qui régnait dans notre cher vieux pays breton.

Après la seconde guerre mondiale, ça n'avait pas notablement changé. « On » lançait encore des cailloux la nuit, contre les vitres de « l'école du diable » et dès qu'une « bonne » sœur se pointait dans un car, il y avait au moins dix personnes qui se faisaient un devoir, un honneur et même un plaisir, de lui céder leur place.

La Bretagne sauvage, pauvre et excentrée avait quelques siècles de retard sur les autres régions, traversées par toutes sortes d'évènements, fondateurs de culture et de civilisation. Elle n'intéressait pas grand monde et ce n'est que sur le tard qu'elle a été vraiment « christianisée »...D'où ses très belles églises et chapelles, presque toutes gothiques, donc relativement récentes et admirablement conservées, car taillées dans le dur granit. De vrais bijoux que j'apprécie beaucoup, reflétant la naïve ferveur d'un peuple qui découvre la promesse du paradis et la menace de l'enfer – et qui y croit dur comme fer. Aussi dur que la vie qu'il mène et qu'on lui fait accroire pleine de ses péchés, qu'il lui faut absolument expier. Quel tour de force !

Et gare à celui (ou celle) par qui le scandale arrive. Qui sème le doute récoltera la tempête et les pierres lapideront les diablasses laïques. C'est bien connu, les derniers convertis sont toujours les derniers fanatiques.

Mais revenons bien vite à la civilisation, dans « la grande cité du Ponant », chamboulée par la guerre et fourmillant de marins en bordée ou non et bientôt de soldats américains.

L'un d'eux s'éprend de Lisette (c'est le petit nom de ma future mère), un immense gaillard gentil comme tout. Il fait sa cour à distance respectueuse, vient à la maison où il apporte conserves et chocolat. Tout ce qu'il y a de plus classique. Mais un jour, il doit rentrer aux Etats Unis; alors il demande à Lisette de se marier avec lui et de le suivre dans son pays. Mais Lisette n'est pas décidée. Le soldat vient faire ses adieux et peut-être une dernière tentative pour la convaincre. Ça tombe mal, elle est encore au lit avec des bigoudis plein la tête et ne veut pas se montrer ainsi. Alors elle se cache sous les draps et ne sort que sa main qu'elle tend au soldat pour l'adieu. Le gars désolé, se penche sur cette main aimée, l'embrasse, avec en son jargon de tendres paroles de regret et s'en va, triste et meurtri, vers son destin d'outre Atlantique. Et voilà comment on ne découvre pas l'Amérique

Ma mère suit alors les cours d'une école professionnelle où elle apprend le métier de sténo-dactylo. sous la férule de dames très 1900, très guindées et toutes de noir vêtues, avec 119 autres jeunes personnes en blouses claires, bien alignées sur plusieurs rangs. Elle pose aussi plus tard, sur une autre photo devant le kiosque à musique de la place Wilson, avec une vingtaine de jeunes femmes à ombrelles, robes longues et grands chapeaux. Peut-être la « promo » de fin d'études.

A son époque, une femme avec un travail régulier et pas trop aliénant lui permettant de vivre et plus tard de me faire vivre aussi, sans le secours de personne, n'était pas si courant.

Il est vrai que, pour l'aider, elle a bénéficié assez vite d'une pension de veuve de guerre...

Quand même, pendant une bonne quarantaine d'années, elle a toujours trouvé sur le marché, acquéreur pour sa « force de travail ». Ce qui lui a permis de sortir du cocon familial, lui a fait rencontrer bien des gens et lui a assuré son indépendance matérielle.

Son premier emploi a été « la Marine », sans plus de précisions et son second : « l'Economie bretonne », sorte de chaîne de magasins d'épicerie, tous deux situés à Brest.

C'est en 1935 qu'elle a obtenu son poste à la Préfecture du Finistère, à Quimper. Devenue fonctionnaire tout en bas de l'échelle, son avenir matériel (et le mien) quoique très modeste est dès lors assuré. Comme disait paraît-il mon grand-père : « Quand on travaille pour l'Etat, on a gagné sa journée avant même d'avoir ouvert l'œil le matin ».

Nous allons donc pouvoir nous consacrer d'un cœur léger et délivrés de soucis matériels majeurs, à sa vie sociale, familiale et affective – et progressivement à la mienne.

Je ne sais pas dans quelles circonstances elle a rencontré mon (futur) père. Ils étaient du même quartier de Lambézellec : Kérinou, et comme tout le monde se connaissait, il n'y a pas à chercher plus loin : *bal, petit bal...* balades avec des copains et copines, puis sans, et puis l'amour. Le seul d'après ma mère qu'elle ait jamais ressenti, au plein sens – vous avez dit « sens » ? – du terme. Au point que pour son mariage, comme « elle avait vu le loup », elle ne s'est pas mariée en blanc, la « couleur » virginale de rigueur. Ça peut paraître un peu excessif comme attitude, à une époque où l'hypocrisie allait de soi. Sentiment de culpabilité ? Provocation ? Volonté

délibérée d'afficher les « doux liens » qui l'unissaient déjà à mon père ? Sans doute un peu de tout cela, dans des proportions inexplorables. En tout cas, sur la photo de mariage, ils sont beaux et modernes tous les deux. Et ma mère avec sa robe de soirée sort de l'ordinaire. Elle est adulte et ça se voit..

C'était le 15 Juillet 1922. Les problèmes seront pour plus tard, déjà relatés dans le texte sur mon père. Mes parents auront quand même quelques années de « bonheur conjugal » pendant lesquelles ma mère ne travaillera pas, se consacrant à son « intérieur », mon père « gagnant bien sa vie ».

On les retrouve tous deux sur des photos qui commencent à virer du sépia au noir et blanc, avec ou sans la famille Guérenneur et où l'on me distingue pour la première fois gigotant, sans doute rageusement, sur les genoux de ma mère.

Nous habitons encore Kérinou où je suis (enfin) né, le 15 Juin 1927.

## « CHER PAYS DE MON ENFANCE »

Mon premier souvenir, le tout premier, est un souvenir de dispute entre ma mère et mon père. Ça se passe sur un palier, en haut d'escaliers, devant une porte. C'est celle de mon père, qui habite seul ou avec « la Ludec » dans notre ex-appartement. Il se tient devant cette porte comme pour en barrer l'entrée. Je suis dans les bras de ma mère et je dois avoir aux alentours de deux ans et demi, mais je me souviens des éclats de voix, du ton dramatique et désespéré des remontrances de ma mère qui reprenait la vieille tradition des Guérenneur, en appelant mon père « Monsieur » et en le vouvoyant.

Je suppose que je me trouvais là en tant qu'argument attendrissant, mais ça n'a eu aucun effet. Voilà un premier souvenir qui aurait pu intéresser d'honnêtes psychanalystes ...mais j'ai vécu avec.

Après ce discordant premier souvenir, nous sommes rentrés ma mère et moi chez mes grands-parents où nous vivions alors, ma mère travaillant et moi galvaudant de plus en plus, au fur et à mesure que je grandissais, avec les « filles et garçons de mon âge » qui fourmillaient dans cette grande cité de Kérigonan, encore entourée de champs et de bois, de jardins ouvriers et de chantiers de construction.

Livrés à nous-mêmes, nous faisons *les quatre-cents coups* et vers nos six-sept ans étions déjà organisés en bandes, avec des chefs, des lieu-tenants, des missions à remplir, des ennemis déclarés, des persécuteurs persécutés, des repères et des repaires, des champs de batailles, bref, tout ce qu'il fallait pour être heureux et emmerder le monde.

Le chef incontesté et incontestable, naturel en somme, de notre redoutable bande de galopins galopant était tit **Loul Bernicot**, costaud volontaire et décidé. Ses deux fidèles lieu-tenants, bien que parfois rivaux : tit **Jean Le Rest** et moi.

Tit Loul avait un frère, **René**, légèrement notre aîné, garçon sérieux et posé qui est peut-être le René Bernicot dont le nom est inscrit sur une stèle, érigée à la mémoire des combattants tombés en 1944 au maquis du Vercors... Il ne participait pas à nos escapades, dont certaines sont encore présentes dans mes souvenirs :

On appuyait simultanément sur les sonnettes des maisons des rues avoisinantes et on cavalcadait ferme lorsque les « bonnes femmes » dérangées de leurs occupations ménagères ou autres, se pointaient effarées et rageuses sur le pas de leurs portes. Elles nous accablaient d'injures diverses, nous menaçant des pires châtiments et nous, jubilant de malice, leur répliquions par toutes sortes de pantomimes, aussi grossières que suggestives. C'est ce que nous appelions entre nous : « aller rigoler ».

On allait chiper des carottes et des fraises dans les jardins ouvriers et « Ma queue », une sorte de gardien-concierge qui n'aimait pas les enfants et devait nourrir de coupables pensées sodomites, nous poursuivait de son courroux et de ses grossières

injures dans lesquelles sa queue jouait toujours un rôle prépondérant – d'où son surnom.

Nous nous retrouvions à « la flaque d'eau », une ancienne carrière désaffectée, pour affronter une bande rivale surgie de nulle part, aux « tits wagonnets », un chantier de petites maisons en construction. Pas de corps à corps, mais des duels à coups de cailloux qui résonnaient spectaculairement sur les tôles des dits wagonnets qui nous servaient de barricades.

Nous tentions parfois des expéditions loin de nos bases, au pont sur la Penfeld ou au bois de Boulogne, où des soldats de la pire espèce et de l'infanterie coloniale, suant et s'époumonant, s'exerçaient à sonner du clairon loin des oreilles délicates de leurs officiers.

Tout près du bois de Boulogne, se dressait « la Maison du Peuple », conçue, gérée et réalisée par les « anars » brestois et dont Jean Fichou était un fidèle soutien. Elle était conventionnée sans condition par la municipalité P.S. qui avait fourni deux baraquements sur un terrain de 1500 m<sup>2</sup>. Je n'y suis jamais entré, mais je sais qu'il y avait une salle Sacco-Vanzetti (les deux « anars » innocents exécutés par la « justice » américaine en 1927), une salle Fernand Pelloutier (le fondateur des Bourses du Travail) une bibliothèque, une salle de cinéma et de théâtre, les sièges des partis et syndicats ouvriers. Je me souviens d'une grande construction noire, en planches, avec une sorte de fronton devant lequel s'étendait un espace favorable à la pratique du football. Je n'y brillais pas, malgré (ou à cause, car les « copains » ne me faisaient du coup pas de cadeaux) un trop magnifique maillot de l'A.S. Brestoïse bleu ciel à bande blanche, offert par mon cher parrain, fervent supporter de cette équipe laïque et qui m'amenait parfois aux matchs, le Dimanche à « Ménez-Paul ».

Les spectacles de rue étaient alors nombreux et gratuits, en particulier grâce au personnage du « bonhomme saoul », toujours très apprécié des connaisseurs, zigzaguant entre les trottoirs et signalé de très loin avec une intense excitation. Nous le suivions pas à pas dans toutes ses excentricités, ravis de ses invectives, de ses grossières injures et de ses obscures plaisanteries laborieusement bredouillées. C'était encore une occasion de « bien rigoler » devant le côté cocasse et imprévisible de ses réactions. Mais aussi, nous sentions la détresse que de tels spectacles signifiaient et nous en étions parfois mal à l'aise.

J'ai vu plus tard, place Guérin, une scène de violence entre deux types à casquette, difficilement soutenable. C'était très pénible, parce que l'un des deux protagonistes, à terre, ne résistait plus. Il avait renoncé à se battre, comme s'il avait renoncé à tout. Il était pâle comme la mort, les traits tirés, les yeux obstinément fermés et son adversaire lui cognait la tête sur le sol avec acharnement, sans qu'il réagisse. Comme s'il acceptait une sorte de châtement mérité. Il y avait un attroupement autour d'eux, mais personne n'est intervenu – seulement quelques commentaires dont je n'ai pas compris le sens.

Heureusement, d'autres événements, d'autres sensations survenaient, nettement plus agréables : ça n'a duré que très peu de temps, mais je me souviens qu'un jour, un « grand » d'au moins treize ans, m'a juché sur le cadre de son vélo pour faire un petit tour dans la cour de la cité. J'étais « fier comme Artaban », reconnaissant d'avoir été reconnu, heureux comme c'est pas possible. Pendant cinq minutes, j'avais su ce que c'était d'avoir un grand frère idéal.

Et un jour, une petite fille : **Lucienne**, une charmante enfant – j'étais toujours moi-même un petit garçon - qui habitait dans la même cage d'escaliers que moi. Je nous revois sur ces marches d'escaliers, lisant côte à côte un grand livre d'images posé sur nos genoux. Nos genoux qui se touchaient, puis nos cuisses, puis nos joues. C'était tendre, c'était tiède, c'était bien. Rien n'existait plus que ce contact doux et chaud de l'autre, ni les autres enfants qui chahutaient autour de nous, ni même le livre d'images qui ne nous servait plus que de paravent contre le monde extérieur. Nous ne disions rien et à un moment donné, j'ai osé une petite exploration de ma main entre ses cuisses. C'était chaud et légèrement humide, cette fente imprévue – et somme toute normale. Comme quoi la lecture mène à tout.

De l'école « maternelle », je n'ai conservé qu'un seul et vague souvenir, désagréable, d'une grande cour de récré toute grouillante d'enfants agités et bruyants, courant dans tous les sens, déchaînés et assez effrayants.

Et voilà clos le chapitre sur le « cher pays de mon enfance » : ma mère est « nommée » à Quimper et j'ai huit ans. Je suis comme imprégné par tout un mode de vie, par tout un monde que je n'oublierai jamais. Je pars en exil à Quimper, ville bourgeoise, à l'opposé de *Brest la rouge*, MA ville, et ce sentiment perdurera longtemps en moi.

Mais il n'y aura pas de coupure brutale et irrémédiable. Je reviendrai souvent, car outre sa famille, ma mère a une grande amie à Brest : Madame Le Corre, que nous allons tout de suite retrouver. Ma « période brestoïse » n'est donc pas complètement terminée. Elle sera différente et intermittente, mais toujours aussi importante pour moi. Et je vais la raconter en laissant délibérément de côté Quimper, la ville maudite.

## PLACE GUERIN

C'était (c'est toujours) une grande place du quartier de Saint Martin, avec des arbres et des bancs, bordée de maisons très convenables sur trois côtés, le quatrième étant occupé par une grande école. On dit maintenant : « groupe scolaire ».

C'est là que nous arrivions, ma mère et moi de Quimper, pour un week-end ou une période de vacances. Nos voyages se déroulaient soit par le train qui traversait de beaux et mystérieux paysages : Quéménéven, la forêt du Cranou, soit en car où toujours, ma mère s'extasiait en arrivant à Ty Jopic, de la vue imprenable sur la rade de Brest. C'était pour nous, chaque fois, « l'échappée belle ». Nous allions « nous ressourcer », selon l'expression maintenant consacrée.

Pourtant, je ne reverrai plus jamais mes copains de Kérigonan, prospérant à très peu de distance de la place Guérin. Sans doute à cause de mes retours irréguliers autant qu'imprévisibles, mais surtout parce que mes grands-parents devenus trop âgés, vivaient désormais au 12 rue Condorcet ; nous étions dorénavant sur deux planètes différentes qui ne pouvaient apparemment pas se rencontrer.

A un angle de la place Guérin, il y avait (il n'y a plus) le kiosque à journaux de **Mme Le Corre**, la grande amie de ma mère. J'ignore comment elles se sont connues, mais je sais « de source sûre », qu'il y avait entre elles une très grande amitié. Mme Le Corre était une petite brune, veuve au franc parler et aimant la plaisanterie, la rigolade, légèrement marquées parfois de ...scatologie éducative. Exemple, ce joyeux adage qu'elle m'avait appris : « Qu'est-ce que le pet ? – Le pet est un coup de canon annonçant l'arrivée du général Etron »...et de rire ! Elle élevait seule son fils **Jojo**, plus âgé que moi, le type même du « tit Zef » (jeune brestois déluré et bagarreur), « grâce » à un travail pénible : sa tournée de livraison de journaux, dans toutes les boîtes aux lettres du quartier, dans les « petits matins blêmes », par tous les temps. Après sa tournée elle se confinait dans son kiosque en planches pour gagner quatre sous de plus. Moyennant quoi elle louait un assez grand appartement, au dernier étage d'une maison de la place, qui abritait au rez-de-chaussée, un salon de coiffure tenu par **Mr Bothorel**. C'est ce Mr Bothorel qui, à la demande de ma mère, le jour de mes six ans, devait couper sans vergogne, les superbes rouleaux dorés du *petit prince* que j'étais alors. C'était l'adieu à la petite enfance et aussi une nécessité, à cause des poux qui pullulaient dans les écoles et partout, malgré une abondante utilisation de « la Marie-Rose, la mort parfumée des poux », selon la réclame.

Le hasard et peut-être un certain sens pratique, avaient pourvu Mme Le Corre, d'un amant plus jeune qu'elle, sur le même palier. Il s'appelait **Jean Quéméneur** (je change ou modifie les noms propres de certains de ces braves gens à tout hasard), faisait du vélo le Dimanche - il devait me traîner plus tard, sous l'occupation vers des côtes infâmes, du côté de Guipronvel, un vrai calvaire - se montrait toujours très amène, d'humeur égale, bref : « l'homme qu'il faut, à la place qu'il faut » - la bonne place.

La mère de Jean était impressionnante d'ivrognerie péniblement camouflée. Maquillée au gros rouge, raide comme la justice, c'était une grande veuve grisonnante et tout de noir vêtue (encore une), aux grands pieds munis de charentaises sans prétention, qu'elle traînait avec application, de crainte de basculer, soit en avant, soit en arrière, à moins que ça ne soit d'un côté ou de l'autre. A part ça, toujours aimable, discrète et pas contrariante pour un sou.

Autre personnage de l'époque et dans le même décor : **Mauricette**, la nièce de Mme Le Corre, jolie brunette de mon âge et ma « fiancée » officielle – attendrissant, non ? J'ai assez longtemps pensé à elle, alors qu'elle vivait aux antipodes, à Besançon je crois.

L'été nous allions à la plage de Saint Marc, une plage de galets pour le populo : maillots de bain noirs à bretelles, cornets de frites et chansons insouciantes, dont l'inoubliable *Avoir un bon copain*.

Nos fringues les plus remarquables sur les photos prises place Guérin : renards argentés pour ces dames, bonnet écossais pour Mauricette et pour moi le costume, avec les inévitables « pantalons banane » - encore appelés « de golf » et qui n'arrêtaient pas de glisser sur les chevilles. Un vrai supplice !

C'est à cette époque que j'ai un peu connu **tante Marianne** qui était, je crois, « du côté » de ma grand mère Stéphan. Elle tenait un bistrot rue de la Vierge. Veuve elle aussi, elle gérait seule sa « petite entreprise » qui allait, il me semble, devenir sous l'occupation, un lieu de rencontres de petits trafiquants du « marché noir ». Tante Marianne avait tout de la vieille sorcière : nez crochu, yeux bordés de rouge, chignon gris-jaune en bataille. Elle était même un peu bossue, et pourtant, et pourtant, c'était la bonté même. Accueillante, gentille, souriante, à l'écoute des autres, cette femme était « un trésor de bienfaits »

Elle avait un fils, dont j'ai oublié le prénom. Un jeune homme costaud, calme et gentil, avec un bon métier à l'arsenal et qui est mort avant la guerre d'une pleurésie ou quelque chose comme ça, contractée lors d'une soirée arrosée de pluie, d'alcool et de coups.

Pour sacrifier au folklore brestois (et lutter contre leur mal-être) presque tous les jeunes gars passaient leurs W.E. à se foutre sur la gueule et à saouler ladite, avec une application, un enthousiasme et un stoïcisme, dignes d'un meilleur dessein. Ils allaient au bal dans un autre quartier que le leur, sapés, gominés, superbes et, à cause des filles, ou de n'importe quoi, c'était la bagarre, vite générale, avec des exploits ou des idées de revanche qu'ils rumaient toute la semaine derrière leurs établis. J'ai vu Jo Le Corre rentrant au petit matin d'une nuit héroïque, se faire soigner la tronche par sa mère, blasée et fière au fond de son fils devenu « un homme ». Elle posait délicatement sur ses glorieuses coupures et autres cicatrices, des feuilles de papier à cigarettes en guise d'hémostatique.

Avec « la montée des périls » tous ces braves jeunes gens allaient avoir des occasions de se défouler utilement, mais ce ne fût le cas que d'une minorité – somme toute assez restreinte.

Je vais me répéter, mais comment faire autrement alors que c'était la dure et impitoyable réalité, rencontrée à chaque épisode de mes souvenirs : Mme Le Corre était malade, de tuberculose, et sans doute depuis assez longtemps. Son difficile métier, sous la pluie, dans le froid (les vêtements de l'époque ne protégeaient pas comme ceux d'aujourd'hui), ne l'avait sûrement pas arrangée. La sous-alimentation sous

l'occupation, non plus. Mais dès avant la guerre, j'avais compris sa maladie, malgré la discrétion ambiante de rigueur en pareil cas. Je voyais bien qu'elle toussait beaucoup, qu'elle était fébrile avec des pommettes d'un rouge pas ordinaire, et j'avais peur. Peur d'elle que j'aimais bien, peur de la mort qu'elle portait. Elle a dû mourir quelques années après la fin de la guerre, alors que je me trouvais « sous les drapeaux », car je n'étais pas à son enterrement. Ma mère ne l'a jamais oubliée, répétant jusqu'à sa propre fin qu'elle n'avait jamais eu qu'une véritable amie ...

Pendant l'occupation nous allions ma mère et moi, moins souvent à Brest, à cause des bombardements. Mme Le Corre, comme beaucoup de brestois, vivait très patriotiquement ces aléas, persuadée – au moins dans les débuts – que les avions alliés ne pouvaient pas atteindre la population civile, compte-tenu de leurs bonnes intentions. Cette naïve certitude se traduisait même en chansons, sur l'air d'*Auprès de ma blonde*, du genre :

« Ah ! quel plaisir on a  
D'entendre la D.C.A.  
Quand les avions anglais  
Survolent nos remblais  
Nos cœurs en les voyant  
Redeviennent confiants »

et au refrain :

« Vole à tire d'ailes  
Reviens vers nous chaque soir  
Vole et sous tes ailes  
Porte nous l'espoir ».

Que sont devenus les autres personnages de la place Guérin ?  
Jojo s'est marié et il est mort jeune.  
Jean Quéménéur s'est marié lui aussi et c'est tout ce que je sais.  
Tante Marianne est peut-être « morte dans son bistrot ». Je ne l'ai pas revue après la guerre.

La page de Brest est tournée. Il va falloir « se faire » à Quimper.

## A QUIMPER (1936 – 1939)

La ville de Quimper était désignée, sinon montrée du doigt, comme « bourgeoise » par tout le département. Dame, c'était le siège du Préfet, représentant le pouvoir central dans une ville réputée calme et celui plus occulte, mais bien réel, de l'Evêque qui gérait la droite rurale et réactionnaire. C'était aussi, pour compléter le tableau des pouvoirs, la base du naturellement glorieux 137<sup>eme</sup> régiment d'infanterie qui donnait parfois d'imposantes revues : uniformes kaki agrémentés des tristement célèbres bandes molletières, chevaux traînant des canons de 75, fusils « Lebel » bien astiqués. Tout était fin prêt pour une nouvelle guerre de 14.

A part ça, belle ville, belle cathédrale, avec de beaux restes d'un moyen âge agité et même d'un lointain passé gallo-romain, aux temps où elle s'appelait « Civita Aquilonia » : la ville du vent ou des vents. Ceux qui fréquentent encore par gros temps, la place Saint Corentin, savent que c'était là une authentique appellation contrôlée. Pas si fous, ces Romains.

Il n'y avait pas que de beaux quartiers dans cette ville d'à peine 20.000 habitants. Celui des ouvriers, artisans et autres voyous à casquettes, se dressait sur la rive gauche de « la rivière » (l'Odet), rue Jean Jaurès, encore appelée rue Neuve, où se trouvait le gymnase municipal, siège des syndicats et des L.O.Q. (Loisirs Ouvriers Quimpérois), initiales combien amusantes pour tout un chacun.

Peu d'industries dans l'agglomération. Seulement deux faïenceries : « Henriot » et « H.B. » et des fabriques de crêpes dentelle, ce qui ne représentait au total que 500 ouvrières et ouvriers, selon Jean-Paul Sénéchal. (*Images du Front Populaire*).

Les fameux « bourgeois de Quimper » étaient surtout des commerçants (pas homogènes), des fonctionnaires (d'autorité), des médecins, avocats, notaires et notables à la Simenon, qui se retrouvaient au café de « l'Epée », en face de la Préfecture – soigneusement interdit au vulgaire.

Le Mercredi et surtout le Samedi étaient « jours de marché » et même de foire. C'étaient les jours fastes des paysans des alentours qui envahissaient quasiment la ville, déferlant du Champ de foire, affaires conclues, vers leurs bistrotts favoris. On percevait chez eux une hostilité certaine à l'égard des gens de la « ville-ville », nourrie en sous-main ou ouvertement, par les curés de choc et les « chemises vertes » du pro-fasciste Dorgères. Ils arboraient fièrement leurs « chupens », blouses et chapeaux, différents selon leurs origines – géographiques, mais aussi sociales. Leurs femmes, assises sur des bancs au milieu des halles, proposaient leurs « beurres, œufs, volailles » aux bourgeoises dédaigneuses qui marchandait, goûtant d'un doigt soupçonneux le beurre incroyablement jaune. J'étais gêné par ces scènes, y décelant une atteinte à la dignité des paysannes qui psalmodiaient leurs « net kéker, c'est pas cher ». Les familles paysannes venaient en ville à bord de leur char à bancs, attelé de leur plus beau cheval - « le moteur à crottin » - le tout astiqué et rutilant, comme aujourd'hui nos polluantes et de plus en plus insupportables automobiles.

**A notre arrivée à Quimper**, ma mère avait trouvé un logement, classique pour notre niveau de revenus, de deux pièces (chambre et cuisine), rue Sainte Thérèse, juste derrière la Préfecture. Je ne me souviens que vaguement de ce logement assez sombre, dont une fenêtre donnait sur le plateau de la Déesse (la Déesse Raison, chère au cœur de Robespierre et où pendant la « Grande Révolution », les farouches républicains de Quimper, donnaient des fêtes et coupaient des têtes). Mais de mon temps, il ne s'y passait rien de bien intéressant.

Nos voisins du dessous s'appelaient les **Tignou** : le père à casquette de marin, indolent, rêveur et bourru était chauffeur de taxi, métier propice à la méditation et à la lecture du journal local jusqu'à la dernière petite annonce ; la mère, bigoudène sans coiffe, « en cheveux » donc, très brune, s'occupait du ménage et avait un beau ventre mat et plat, entraperçu un jour alors que je sortais d'une pièce où elle restait avec ma mère. Une mystérieuse *affaire de femmes*, sans doute. Ils avaient une jeune fille assez jolie : **Jeannette**, qui devait après la guerre se marier avec un pâtissier renommé de la ville, ce qui en peu de temps la fit doubler de volume. Une façon sans doute de compenser les privations bien réelles de son enfance. (Depuis, le pâtissier a fait faillite). Ils avaient aussi un garçon de mon âge : **Jean**, petit être chlorotique et craintif, sans grande consistance.

**En débarquant dans cette ville** où elle ne connaissait personne, ma mère avait demandé (à qui ?) de lui indiquer une bonne école pour son fils, avec demi-pension. « On » lui avait recommandé le Likès où elle m'avait donc inscrit puis, au bout d'un certain temps, elle s'était aperçue que c'était « une école de curés » ! L'intérieur du crâne en tempête, sans doute blâmée et moquée par sa famille de laïques à tous crins, elle ne devait me retirer des pattes crochues des « frères » qu'aux vacances de Pâques 1936, le temps de me trouver une autre demi pension. J'ai donc passé six mois « chez les curés », mais je ne le regrette pas. Ce fut très instructif.

La première journée, celle de l'accueil, était déjà tout un programme. Pour moi du commun, accueil rondement mené, presque distrait des frères et affectation un peu au hasard, dans une classe quelconque. Mais pour le jeune **Cavenel**, rejeton rondouillard du Directeur des Ponts et Chaussées, quel empressement, quelles attentions – et quelle servilité ! Ce Cavenel, qui habitait une sorte de villa-château fort, rue Elie Fréron (le Fréron de Voltaire) faisait parfois « la route » avec moi. Il possédait un véritable don, beaucoup de talent et d'emprise, pour me raconter chemin faisant, des histoires de fantômes absolument terrifiantes qui me faisaient me réveiller la nuit avec des angoisses pas possibles.

Je ne me souviens que d'un volet des méthodes pédagogiques des frères : nous faire apprendre en chantant en chœur les tables de multiplication. N'empêche que ça marchait – et qu'il m'en reste encore quelque chose.

Quand nous sortions du Likès, il y avait toujours une longue file de pauvres et de « nécessiteux » qui attendaient leur pitance munis d'humbles récipients, au pied d'un mur sans fin. Ils étaient gris, silencieux et mornes – résignés. Ça me mettait très mal à l'aise de passer devant eux, devant elles. J'avais honte de cette situation que je sentais inconvenante, anormale, indigne. Je me trouvais parmi les « nantis », malgré notre modeste condition, mais grâce à laquelle au moins, je ne connaissais pas la faim. Je pouvais même me permettre assez souvent de ne pas avoir d'appétit. Un jour, un gars

assez jeune, portant des vêtements élimés, m'a demandé si la nourriture qu'on leur distribuait ne provenait pas des restes de nos assiettes. J'ai essayé de le rassurer, mais au fond je n'en savais rien. Voilà le genre de questions que ces pauvres gens étaient réduits à se poser.

Mais bientôt, tout allait changer !

\*

**Juin 36 arrivait, Juin 36 était là.** Je n'avais que neuf ans, mais j'ai gardé pour toujours quelques souvenirs d'une ambiance chaleureuse, fraternelle et profondément, massivement populaire.

Le plus beau, le plus net pour moi de ces souvenirs, c'est le car bondé des L.O.Q. devant le gymnase, rue Jean Jaurès. Hommes, femmes (certaines en coiffes), enfants, au départ comme au retour des excursions, nous chantions tous ensemble, poings levés, *l'Internationale*. Comme un défi et pour bien montrer notre joie, notre espoir et notre détermination.

Ça se passait sans doute après les grandes grèves, dont c'était l'une des « conquêtes ». On se parlait, on se connaissait, on se reconnaissait. Nous étions du même bord.

Pas mal de gens, surtout des femmes, n'avaient jamais été au bord de la mer, malgré sa proximité. Le car nous amenait sur une plage : on découvrait, on jouait, on cassait la croûte, on se reposait à l'ombre d'un rocher. C'était déjà « un p'tit coin de paradis » sur terre.

Nous chantions beaucoup, surtout dans le car : *Au devant de la vie*, une chanson « soviétique » importée qui faisait un tabac et commençait par :

« Ma blonde entends-tu dans la ville  
Siffler les fabriques et les trains  
Allons au devant de la vie  
Allons au devant du matin »

et au refrain :

« Debout ma blonde  
Chantons au vent  
Debout amis  
Il va vers le soleil levant  
Notre pays »

Je vous épargne la suite qui évoquait « la construction du socialisme dans un seul pays », « le stakhanovisme »...etc...

Mais pas les « procès de Moscou » qui battaient leur plein de « vieux bolcheviques », les fusillades d'oppositionalistes, réels ou supposés, les déportations en masse...

Il ne fallait pas « désespérer Billancourt » ... ni Teruel.

L'U.R.S.S. était encore , pour une écrasante majorité de militants et de braves gens, « un exemple, un espoir et une menace ». (Louis Fischer)

Le délégué syndical qui discutait revendications avec son patron, pouvait se dire – ou lui dire - : « Cause toujours, bientôt on se passera de toi, comme là-bas ».

**Pendant cette période** et jusqu'à la déclaration de guerre, nous allions tous les ans et à la belle saison, à la « Fête des Gueux », organisée par la C.G.T. et le P.C. qui se déroulait dans les bois, sur les bords de l'Odet, à « la baie » de Kérogan. C'était notre fête à nous, les gueux – et fiers de l'être !

Tout le petit peuple de Quimper sortait de la ville ce Dimanche là, à pied, poussant des voitures d'enfants (certaines superbement décorées de fleurs) avec leurs provisions, vers Kérogan, passant sous des banderoles proclamant : « Vivent les Gueux » ! A l'arrivée des buvettes nous attendaient, des jeux de boules et autres, des bals musettes où la jeunesse s'enlaçait « au bord de l'eau, dans le bleu, dans le vert » - comme chantait Gabin dans *La belle équipe*.

C'était une affirmation de notre humaine condition. Une manifestation populaire « de classe et de masse », mais joyeuse et « bon enfant », loin des calculs, des peurs et de l'hypocrisie des « camarades dirigeants » - que personne, apparemment, ne soupçonnait.

## SUR LE « FRONT POPULAIRE » ET JUIN 36

Juin 36 a découlé d'un premier événement : l'émeute fasciste à la française du 6 Février 1934 place de la Concorde, sur fond de crise économique, de paupérisation des classes moyennes et de chômage – avec à l'arrière plan la victoire du nazisme en Allemagne. Notons en passant l'attitude sectaire des gribouilles staliniens qui appellent à manifester comme l'extrême droite : « Tous à 20 heures Rond-Point des Champs-Élysées...à la fois contre les bandes fascistes, contre le gouvernement (Daladier N.D.L.R.) et contre la social-démocratie »...Il y aura dix-sept morts et des centaines de blessés, et un certain Gaston Doumergue, ancien Président de la République, constituera un gouvernement « d'Union Nationale », avec Pétain comme Ministre de la Guerre, à la grande satisfaction des émeutiers.

Mais la riposte ouvrière ne se fera pas attendre, balayant le sectarisme des staliniens et l'opportunisme des socialo. Le 12 Février 34, grèves et manifestations déferlent à Paris et dans les grandes villes, imposant à terme l'unité d'action aux directions du P.C., de la S.F.I.O. et des syndicats. Celle du P.C., « influencée » par le pacte Staline-Laval de 1935, poussera à diluer le Front Unique des partis ouvriers dans un Front Populaire avec « nos amis Radicaux », Daladier en tête, pour ne pas « effrayer les classes moyennes ».

Mais la dynamique de la contre-offensive des masses populaires est lancée. Elle imposera l'unité syndicale organique aux deux Confédérations, C.G.T. (réformiste) et C.G.T.U. (à direction stalinienne) en Mars 1936. Et les élections législatives des 26 Avril et 6 Mai traduiront le grand élan populaire vers l'espoir d'une vie meilleure, avec plus de trois millions et demi de voix pour les candidats des listes de « Front Populaire ». A la chambre, la gauche dispose d'une confortable majorité de cent députés. Un gouvernement P.S.-Radicaux, soutenu par le P.C. est possible et Léon Blum « prêt à remplir son rôle », comme le veut la tradition parlementaire. Le gouvernement Sarraut encore en place, prend tout son temps et traîne pour faire ses valises...

Et les premières grèves éclatent, spontanées, SANS mot d'ordre de la C.G.T., mais AVEC occupation des usines par les ouvriers. Du jamais vu en France. (En Italie, en 1919 et 1920, des grèves insurrectionnelles de métallos avec occupation d'usines avaient eu lieu, protégées par des milices ouvrières armées...Puis Musso est arrivé avec ses assassins en chemises noires et tout est rentré dans l'ordre, la misère et le délire)...En 36, les premières grèves avec occupation débutent le 11 Mai au Havre (Bréguet) et le 13 Mai à Toulouse (Latécoère), pour la réintégration de militants licenciés pour leur participation au 1<sup>er</sup> Mai ! La même vilaine façon de procéder a lieu à Courbevoie (Bloch), mais cette fois pour les revendications des ouvriers qui décident de passer la nuit dans les ateliers. Les patrons cèdent de suite. Pour eux c'est déjà une remise en question de la sacro-sainte propriété privée des moyens de production. Pour

les ouvriers, ce n'est (encore ?) qu'une forme de lutte efficace. On connaît la suite : l'extension du mouvement dans toute la France, dans toutes les corporations.

Mais on ne connaît pas celui qui, lors de l'Assemblée Générale des ouvriers en lutte au Havre, à Toulouse ou à Courbevoie, a lancé le premier la proposition de rester dans la boîte, pour contrôler la situation, pour s'accrocher, pour montrer sa détermination, pour empêcher les flics et les « jaunes » de pénétrer dans l'usine. On ne le connaîtra jamais. Il était de « ces obscurs qui font l'Histoire ». (Daniel Guérin) Parions qu'il avait l'accent italien.

Les premières occupations d'usines passent d'abord inaperçues, jusqu'au 24 Mai où « L'Humanité » rapproche ces événements, sans plus. Le 24 Mai aussi, a lieu la traditionnelle manifestation de la population parisienne, au mur des Fédérés, à la mémoire des morts de la Commune. A l'appel du P.C. et du P.S. – mais sans les Radicaux, « rouges dehors et blancs dedans ». Il y aura 600.000 manifestants qui défileront jusqu'à la nuit devant Thorez et Blum éberlués, car il n'y a jamais eu une telle affluence. « La foule ouvrière prend conscience de son nombre et de sa force . » (Danos et Gibelin : *Juin 36*).

Et puis, le 26 Mai, le mouvement démarre à fond avec l'occupation de l'usine Nieuport à Issy les Moulineaux, où la revendication des 40 heures est formulée pour la première fois. La population et la municipalité apportent aux grévistes leurs repas et ça va être, en quelques jours, le même scénario dans tout le pays. La marée montante enfle et déferle, puissante, irrésistible, jusqu'au moindre atelier où des prolétaires sont exploités.

Blum pour tenter d'endiguer le mouvement, forme précipitamment son gouvernement de « Front Populaire » sous les sarcasmes de la droite, le 4 Juin, mais les grèves continuent de s'étendre, culminant vers le 12 Juin. Son pâle programme de compromis, péniblement élaboré, est pris de vitesse par les revendications des grévistes.

Affolés, gouvernement, syndicats, partis et patrons, négocient sans barguigner les « accords Matignon », refusés une première fois par les délégués ouvriers qui obtiennent :

les conventions collectives, la reconnaissance du droit syndical, l'élection de délégués du personnel, l'augmentation des salaires (les employés des grands magasins obtiendront jusqu'à plus 100%), les contrats collectifs, aucune sanction pour faits de grève, la semaine de 40 heures, les congés payés (15 jours).

Moyennant quoi, il faut cesser au plus vite ces redoutables occupations d'usines, d'ailleurs absolument illégales et qui embarrassent considérablement le gouvernement du camarade Blum.

Mais les grèves persisteront jusqu'à la fin Juin, surtout dans les boîtes où les patrons s'étaient depuis toujours opposés à la constitution de syndicats. Ils le regretteront amèrement et ouvertement, lors des négociations. Dame, il n'y avait personne pour répercuter le célèbre « il faut savoir terminer une grève » de Thorez, obligé de se démasquer - Blum et Jouhaux (le secrétaire de la puissante C.G.T.) ne faisant plus le poids - devant les militants les plus avancés, qui cherchent une autre issue à ce mouvement sans précédent et potentiellement révolutionnaire

André Calvès, analyse en quelques phrases le fond des choses, dans sa brochure *Le Front Populaire, mythe et réalités* :

« Nous savons que les masses se soulèvent contre une situation qu'elles jugent intolérable. Quant à savoir si cette situation peut-être liquidée sans changer le système économique ou si, au contraire, il faut le renverser, la grande masse ne peut le décider spontanément. Elle se réfère aux partis de classe qu'elle s'est donnée à travers des dizaines d'années. Ces partis sont la conscience du mouvement ouvrier. Si cette conscience est défaillante, le mouvement retombe jusqu'au jour où un nouveau parti est créé ».

Il manquait en effet un parti révolutionnaire en France, seul capable de coordonner les luttes (avec les paysans travailleurs qui, en grève eux aussi, occupaient de grandes exploitations agricoles dans certaines régions – et même en Algérie), de fixer des objectifs clairs maintenant la mobilisation des masses et accélérant leur prise de conscience. Leur prise de conscience que le moment était venu de prendre le pouvoir et de le garder, en s'appuyant sur tout un réseau de Comités Populaires, à la fois représentatifs et exécutifs, gérant la société française pour le plus grand bien du peuple.

« Hélas, hélas ! cher Monsieur Babylas » ...le cartel politico-syndical de magouilleurs de sommet, de connivence avec les patrons et le Sénat ultra-réactionnaire, n'avait qu'une idée (fixe) : faire cesser les occupations d'usines.

La « pause » obtenue après de savantes manœuvres, la bourgeoisie revenue très officiellement au pouvoir en 37, avec un appareil d'état resté intact (car « qu'importe que les ministères soient plus ou moins teintés de rouge ») réussit, par le recours à l'inflation, à réduire comme peau de chagrin, les avantages acquis de haute lutte.

En Novembre 38, le gouvernement Daladier – « coucou le revoilà » - pond une série de « décrets-lois » qui achèvent de liquider les dernières conquêtes de Juin 36, malgré la grève générale défensive du 30 Novembre, mal préparée et sévèrement réprimée. La classe ouvrière affaiblie est désorientée. Août 39 et Juin 40 sont proches.

Mais les luttes de Juin 36 où « le prolétariat français a donné toute la mesure de sa combativité, de ses ressources immenses d'imagination, d'audace et d'organisation » (Danos et Gibelin), resteront inscrites dans la mémoire et la conscience de tout un peuple – jusqu'à Mai 68 et longtemps après.

## MAL A L'ESPAGNE

Beaucoup de convergences évidemment, entre le Front Populaire en France et le « Frente Popular » d'Espagne. La droite, jamais en retard d'une dégueulasserie éructait, fière de sa trouvaille : « Frente Crapular ».

Beaucoup de divergences aussi, compte-tenu de nombreux facteurs liés à l'histoire des deux pays, à leur degré de développement, à leurs traditions de lutte, à leur composition sociale...etc...Je ne peux pas m'étendre là-dessus.

Sans rien enlever à la lutte des ouvriers français,(ni à leur solidarité envers le peuple espagnol), je crois pouvoir reprendre les termes de « comédie » et de « tragédie » pour situer les deux mouvements.

En France : grève générale imposante, conquêtes sociales, congés payés, reflux, et tout rentre dans l'ordre bourgeois.

En Espagne, c'est d'emblée plus radical, crucial. La poudre parle et la dynamite lui répond. Les morts jalonnent l'évolution du rapport de forces, entre fascistes et « républicains » (mais aussi entre « républicains » légalistes et révolutionnaires qui veulent aller jusqu'au bout).

En Espagne donc, le F.P. venait de gagner électoralement le 16 Février 36, grâce à la puissante F.A.I. (Fédération Anarchiste Ibérique) qui, par exception, avait appelé à participer au vote, pour permettre la libération des mineurs des Asturies emprisonnés. (Révoltés en 1934, ils avaient été écrasés par les canons d'un certain Général Franco : 1500 morts).

Un gouvernement de la gauche modérée s'installe, dans un climat de bagarres et de provocations de l'extrême droite phalangiste et, le 18 Juillet 1936, Franco, rapatrié clandestinement des Canaries au Maroc, débarque au Sud de l'Espagne avec légionnaires et « Maures », pour le « pronunciamiento » prévu de longue date. Toutes les garnisons entrent en rébellion. Là où les autorités civiles font confiance au « loyalisme » de l'armée, celle-ci triomphe. « Là où les ouvriers prennent les armes en s'emparant des dépôts militaires, là où les soldats et les marins désarment leurs officiers, la République est sauvée ». (André Calvès)

L'exemple le plus célèbre est sans doute celui de Barcelone, où les soldats anti-fascistes ont d'abord été emprisonnés. Les officiers et le reste des troupes tiennent les casernes. Elles sont prises d'assaut au prix de lourdes pertes par les militants de la F.A.I. dirigés par Durruti et Ascaso. Celui-ci sera l'une des dernières victimes des combats, alors que la victoire était assurée. Il n'avait, depuis longtemps, plus à prouver son courage et la Révolution aurait eu bien besoin d'hommes comme lui. Mais on ne se refait pas.

Après un mois de lutte armée et de sacrifices, de pièges cauteleux et de trahisons diverses, 70% du territoire a été sauvé par l'action des ouvriers et des paysans.

Le mouvement des masses, surtout en Catalogne, est dirigé par les Anarchistes de la C.N.T.-F.A.I. – qui refusent le pouvoir, car « il salit ». Le P.O.U.M. (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste) d'extrême gauche, est faible et tiraillé. (Il a quand même 10.000 militants mal armés mais bien résolus sur le front d'Aragon). Le P.C. est stalinien et groupusculaire (pour le moment). Le P.S.O.E. (socialiste) et le syndicat U.G.T. sont réformistes, pour la « légalité républicaine » et l'alliance avec « le fantôme de la bourgeoisie ».

Encore une fois, il manque (cruellement) un parti révolutionnaire.

Aucune mesure gouvernementale n'est prise pour renforcer le pouvoir (de fait) des ouvriers et des paysans pauvres. Par exemple, la réforme agraire n'est pas décrétée, alors que dans les territoires tenus par les Anarchistes elle est appliquée dans l'enthousiasme. Si cette mesure avait été officialisée (par le gouvernement légal), la moitié des troupes de Franco aurait déserté.

Autre exemple puisé dans le livre souvent cité d'André Calvès: « Un groupe de nationalistes marocains réussit à gagner Barcelone. Il se fait fort de déclencher l'insurrection au Maroc dans le dos de Franco qui, pour le moment, recrute beaucoup de troupes marocaines. Mais pour cela, il faut une aide de la République, et surtout qu'elle proclame l'indépendance des colonies. Barcelone renvoie les nationalistes au gouvernement officiel qui réplique que la République garde tous ses droits sur les colonies. Franco pourra continuer à recruter au Maroc ».

La suite est connue et la fin dramatique.

Les « grandes puissances » se mettent d'accord sur la « non intervention », que Léon Blum sera le seul à respecter scrupuleusement (avec l'ami anglais qui possède « des intérêts » en Espagne), tandis que nazis allemands et fascistes italiens fournissent massivement des armes, des troupes et des avions à Franco.

L'U.R.S.S. attendra Octobre 36 pour commencer à envoyer des armes (payées et garanties par l'or de la banque d'Espagne, à Staline le mercanti), ainsi que des « techniciens », dont une forte proportion de guépéoutistes. Beaucoup seront fusillés à leur retour « au pays du socialisme », à tout hasard, malgré leur zèle à assassiner des trotskystes, réels ou supposés, tel le dirigeant du P.O.U.M. Andrés Nin. Ceci complétant les effets des « journées » de Mai 37 à Barcelone où, provocateurs staliniens et unités régulières, liquident et neutralisent les combattants révolutionnaires du P.O.U.M. et les Anarchistes, ces derniers désavoués par leurs camarades ministres de Madrid !

A ce prix et compte tenu de la confusion politique et du désarroi des Anarchistes, les staliniens, renforcés par les opportunistes de tout poil et pesant désormais de tout leur poids grâce à « l'aide soviétique » pourtant très mesurée, pourront mettre en pratique leur politique de rapprochement avec les « démocraties » occidentales, la menace hitlérienne devenant de plus en plus palpable. Une politique rassurante pour Londres et Paris, convaincus (provisoirement) de la sagesse « d'homme d'Etat » de Mr Staline et de son rigoureux sens de l'ordre. (D'ailleurs confirmé pendant toute cette période par les « procès » de Moscou, où la « vieille garde bolchevique » se rend...et meurt).

Les staliniens pourront alors, toute honte bue, dissimuler leurs pratiques contre-révolutionnaires derrière le slogan bien tempéré et d'une logique

impitoyable : « d'abord gagner la guerre, ensuite mener à bien la révolution ». Ils perdront la guerre et la réaction franquiste triomphera. Sa chape de plomb s'abattra sur l'Espagne où régnera la « paix des cimetières », pendant 35 ans.

**Difficile de quitter l'Espagne ainsi.** Au moins, me faut-il relater quelques faits ou comportements significatifs.

En Septembre 36, les miliciens républicains sont à Ibiza, où vit depuis de nombreuses années, un Français qui se cache sous un nom d'emprunt. Ils apprennent que ce solitaire n'est autre que Raoul Villain, l'assassin de Jaurès. Et ils le fusillent. Cet excellent patriote avait passé la « grande guerre » à l'ombre protectrice d'une prison et, jugé en 1919 avait été acquitté, la veuve de Jaurès, partie civile, étant condamnée aux dépens. Anatole France, indigné, s'était écrié : « Travailleurs ! Jaurès a vécu pour vous, il est mort pour vous ! Ce verdict vous met hors la loi : vous et tous ceux qui défendent votre cause ». Les miliciens Espagnols l'avaient entendu.

Durruti est assassiné (mystérieusement) sur le front de Madrid, le 19 Novembre 1936. Dans sa modeste petite valise, on trouva : « du linge usagé, un nécessaire pour se raser et un petit carnet avec une inscription : -15 Novembre, je demande au Sous Comité de la C.N.T. un prêt de cent pesetas pour dépenses personnelles ». A Barcelone, lors de ses obsèques, la ville était tellement bloquée par un million de personnes, qu'il fut impossible de l'inhumer le jour même. Quand Franco occupa Barcelone en Janvier 1939, il donna aussitôt des ordres pour qu'on efface sur la tombe de Durruti, toute inscription. Le Gouverneur civil décréta que « des agents de surveillance nommés à cet effet devront éviter toute visite et arrêter » ceux qui s'en approcheraient. Malgré cela, la tombe anonyme sera obstinément fleurie pendant toute la dictature.

La solidarité avec le peuple espagnol a été massive et internationale, à la fois spontanée et organisée : Brigades Internationales de combattants, (35.000 au total qui se relayeront) armes, vivres et munitions, accueil des réfugiés, collectes de toutes sortes. Le Mexique du Président Cardenas (le seul à accepter Léon Trotsky traqué sur cette « planète sans visa » en 1937) se distingua particulièrement et avec le plus parfait désintéressement.

Pétain sera le premier ambassadeur de France auprès de Franco victorieux. Comme choix de compétence on ne pouvait mieux faire. Dès 1940, le « vieux Maréchal » devenu Chef de l'Etat français, livrera à Franco, le Président (bourgeois libéral) de la Catalogne, Companys, réfugié en France. Franco le fera immédiatement fusiller à la prison de Montjuich. Rien qu'un *petit meurtre entre amis*, parmi tant d'autres.

En 1942, le « Caudillo » (sic) traversa le sud de la France pour se rendre en Italie, bavarder avec Mussolini. A son retour, Franco fut littéralement harcelé par des militants Espagnols, sortant des fourrés au passage du cortège officiel, et faisant le salut antifasciste, poing levé.

Après la défaite, les combattants républicains rescapés des camps d'internement de Gurs, Argelès...etc...seront, pendant l'occupation et à la Libération, le fer de lance de la Résistance antinazie dans tout le Sud-Ouest de la France.

## A QUIMPER 1936-1939 (suite et fin)

Mais revenons à notre naïf et blanc mouton quimpérois, tendant pacifiquement la patte, tel qu'il figurait en ces temps lointains sur le blason de notre « petite cité de caractère ».

Je n'ai pas de souvenirs directs et concrets des conséquences de la tragédie espagnole. Mais je savais qu'elle existait et qu'il y avait des « réfugiés » (un mot nouveau pour moi, promis à un bel avenir), femmes et enfants, accueillis un peu partout dans le département – surtout dans les communes « rouges », comme Concarneau (Maire : Pierre Guéguin, fusillé à Chateaubriand en 1941) et Douarnenez (Maire : Daniel Le Flanchec, mort à Buchenwald en 1944).

Deux évènements, (à part la présence trop fugitive de mon oncle Louis déjà racontée) marquent, à cette époque, mon existence : notre déménagement et mon changement d'école.

\*

**Le déménagement** est sûrement un effet de Juin 36, où les salaires des fonctionnaires avaient été notablement augmentés. Ma mère et moi traversons l'Odéon, passant sur la rive droite – tout un symbole – et de la rue Sainte Thérèse (populaire et voyeuse), débarquons rue Kéréon (bourgeoise et bigote), l'artère vitale du commerce quimpérois. Titulaire, et désormais « dame de la Préfecture », c'était sans doute pour ma mère une façon d'affirmer une certaine respectabilité, une reconnaissance de son statut de fonctionnaire certes modeste, mais qui pouvait impressionner le commun des mortels, être utile et même utilisé. Ce que la suite démontrera.

Nous voilà donc au n° 40 de la rue Kéréon, juste en face de la rue de la Halle, au dessus du magasin de radio et d'électricité de **Mr** et **Mme Priser**, lui : brestois taciturne et bougon, elle : toulousaine expansive et tonitruante, nos « proprios ».

Encore un « deux pièces » : une cuisine assez grande donnant sur la cour et un grand salon-chambre à coucher, avec deux divans et autres meubles. Des meubles exécutés de main de maître par **Mr Bouguénnec**, artisan menuisier-ébéniste, brave homme jovial et plein d'entrain, dont l'atelier était sis rue Jean Jaurès. J'ai toujours la table au plateau marqueté et le buffet dont les portes proviennent d'authentiques lits clos, où nos ancêtres faisaient le diable sait quoi.

Un jour que je rentrais de l'école ma mère, d'un air mystérieux quoique ravi, m'introduisit dans le salon, en me disant : « Tu ne remarques rien » ? Et je LE vis, entre les deux fenêtres, trônant sur une petite table « modern'style » et sur un napperon blanc, brodé de motifs oranges et bigoudens, verni et reluisant, avec sa façade

rectangulaire, mais aux angles arrondis, son cadran lumineux et son tissu doré dissimulant son haut parleur : le poste de T.S.F. ! (Acheté à crédit, chez Priser, évidemment). Le monde sonore entrainait chez nous, avec des émissions de variétés, des pièces de théâtre, de la musique sans le gramophone à manivelle, des « Tinorosses », les roucoules de Rina Ketty – et des informations. Des informations qui allaient devenir sous l'occupation, une denrée plus précieuse et vitale que le lard et le beurre – c'est tout dire.

Cet appartement sera notre univers pendant de nombreuses années, notre foyer, modeste mais coquet et dans lequel je grandirai (démensurément pour mon âge). Je grandirai plutôt solitaire, ma mère étant un peu à part de la petite bourgeoisie commerçante autant qu'environnante et qui, de plus, n'avait pas eu la bonne idée d'engendrer d'enfants en même temps qu'elle.

**Quelques spécimens des commerçants du quartier** me sont restés en mémoire :

Les **Palud**, marchands de journaux, où le Vendredi je fonçais acheter *Aventures*, B.D. avec pour héros : Mandrake le magicien et le Fantôme du Bengale, et le Samedi matin : *L'Aventureux*, champ d'action du valeureux justicier Guy l'Eclair.

Le père Palud était pratiquement toujours bourré. Il faisait sa tournée de distribution de journaux, grommelant menaces et remarques aussi acerbes que confuses, à l'encontre de mystérieux persécuteurs et du monde en général. La mère, petite femme grise et effacée – écrasée pour tout dire – était sourde comme un pot, mais réussissait à tenir sa place à la caisse. Leur fille unique était d'une beauté douloureuse et diaphane (ou l'inverse), avec de grands yeux résignés.

Il y avait la famille **Ligen**, pâtisseries, qui produisait « les meilleurs choux à la crème de Quimper », selon ma mère qui s'y connaissait. Leur cave, pleine de farine et de souris, était le haut lieu des rendez-vous de tous les chats et de toutes les chattes en folie du quartier, obscur théâtre d'innombrables et miaulantes étreintes félines – auxquelles participeront ardemment nos chattes successives.

Les **Balès**, rue de la Halle, étaient épiciers. « Hénaurmes » ! Des montagnes de chair. La mère, maflue et rougeaude, le fils, **Victor**, déjà gargantuesque. Le père, un individu massif, au regard inquiétant et faux, ne se tenant plus, avait un jour « traité » ma mère de « putain de Brestoïse ». C'était sans doute aussi une manière de compliment lourd de désir refoulé, (une mauvaise manière) qui mit fin à tout jamais à nos relations – d'ailleurs purement commerciales.

Pas loin de là, sévissait le « **Monstre de la rue de la Halle** ». Il tenait tout entier, le malheureux, dans une voiture d'enfant. On ne distinguait de lui qu'une grosse tête d'adulte, pâle et osseuse, cernée de cheveux roux bouclés, le tout enserré dans un bonnet de dentelle à peine digne d'un bébé de deux ans. Ses mains crochues aux ongles jaunes, reposaient devant lui sur la toile cirée de sa petite voiture. Le reste, le peu qui en restait, était dissimulé dans la minuscule carrosserie bleu marine. Il commérait avec sa mère – crêpière en coiffe au fond d'une impasse sans nom - d'une voix de rogomme, disant paraît-il pis que pendre des passants (et surtout des passantes) qui empruntaient furtivement son champ visuel restreint, compensé par une imagination et une haine à toute épreuve et n'épargnant personne.

Les **Campion** père et fils avaient un grand magasin de vêtements chics qui devait leur laisser beaucoup de loisirs. Au moins celui de passer leur temps à lorgner les plus belles femmes qui passaient dans la rue. Grands, gominés, élégants ça va sans dire, ils

formaient un duo décontracté de badauds immobiles, et employaient un couturier qui faisait le boulot et même des vendeurs, dont l'un – ça s'est passé plus tard – devenu un petit « collabo. » des Allemands, sera exécuté par les maquisards. A cette exécution participa, sur ordre, un gars, devenu après la Libération un très bon camarade. D'après lui, ça n'était pas beau à voir, ni à entendre, les supplications de ce pauvre type.

Enfin, « faisant le coin » de la rue Kéréon et de la rue de la Halle, il y avait un grand magasin d'un gris passé, mais aux vitrines brillamment illuminées le soir venu : la librairie-papeterie **Loyer-Rozan**. Famille pâle et anémique, père soucieux, mère distinguée, et au moins deux grandes jeunes filles, furtives derrière leurs rideaux et qui s'occupaient du magasin.

Je m'attardais souvent, émerveillé, le nez collé à la vitrine, reluquant les livres exposés avec art, aux couvertures attirantes et aux titres évocateurs : *Bari chien loup*, *Les chercheurs d'or*, *Le grizzly*, *Croc blanc*, *Un homme se penche sur son passé*,... Toute la « Bibliothèque verte » et aussi la « pourpre », plus universelle. Je me familiarisai avec des noms d'auteurs : J.O. Curwood, Jack London, Paul d'Ivoi, Gustave Aimard... C'est à cette époque que m'est sans doute venu le goût (le besoin) de lire des livres.

« Merci, Mr Loyer- Rozan ».

**Je dois de même un grand merci à ma mère**, en ce domaine. Elle avait acheté un petit meuble-bibliothèque, une simple étagère fixée au dessus de son divan et elle avait demandé conseil pour le choix de ses livres à **Mr Kervarec**, instituteur et mari d'une collègue de la Préfecture. Des gens bien et cultivés qui avaient une grande jeune fille, une villa et un jardin.

J'ai gardé certains de ses livres, plastifiés par mes soins attentifs. Des classiques, que je relis encore avec plaisir. A l'époque, je les dévorais surnoisement, en cachette. Dame, il y avait : *Les mémoires de Casanova*, (trop abstraites pour ma légitime curiosité), Colette et ses *Claudine*, Maupassant et son copain *Bel Ami*, Balzac et son *Eugénie Grandet*, Ernest Pérochon et *Le chemin de plaine*... Et surtout, surtout, le réjouissant *Trois hommes dans un bateau* de Jérôme K. Jérôme, « le père de l'humour anglais », traduit par Théo. Varlet. (Aucun livre ne m'a fait autant rire : aux éclats, aux larmes, à me tordre...etc ...etc... Je le connaissais presque par cœur à force de le relire. En 46 je l'ai bêtement échangé contre une des premières éditions de *Paroles* et j'ai mis des années à le retrouver – dans la traduction indispensable de Théo. Varlet, j'insiste. Ce livre aura été pour moi, le joyeux compagnon de toute une vie).

**Il me faut je crois, revenir aux Kervarec**, compte-tenu aussi des « affaires » de pédophilie qui surgissent actuellement au grand jour, un peu partout dans le monde et là où on s'y attend le moins (ou le plus), dans la très honorable congrégation des prêtres et évêques, particulièrement et massivement aux U.S.A. - ce qui n'absout aucun laïque, athée ou autre agnostique, comme de bien entendu. C'est sans doute un problème aussi ancien que l'humanité, une déviance irrépressible et de tous les temps, de tous les milieux.

J'en ai été le témoin direct et (presque) la victime. L'honorable Mr Kervarec déjà cité, (je répète que je change ou modifie certains noms propres) un jour que nous étions invités ma mère et moi dans sa villa si pimpante, au jardin agréablement fleuri et que ces dames bavardaient au salon, sur la proposition de sa femme (quel aveuglement !),

me fit visiter son petit atelier – car cet excellent homme était aussi fin bricoleur. Et là, tout à coup, le voilà qui me prend contre lui en marmonnant je ne sais quoi, tout rouge et tout excité.

J'ai été sauvé par le gong du thé et des petits gâteaux qui ne pouvaient pas attendre. Ma gêne, mon désarroi, n'ont été détectés par personne. Il ne s'était pour ainsi dire rien passé, mais je comprenais bien que le comportement du bonhomme n'était pas normal. J'étais paralysé par l'autorité reconnue aux adultes en général – et à celui-ci en particulier. Curieusement, il s'établissait comme une sorte de complicité, du fait de mon silence, entre lui et moi.

J'ai donc gardé ça pour ma pomme et je l'ai même vite oublié. Mais quelques années après, j'ai su que Mr Kervarec avait été viré de l'enseignement (public). Ça a fait tout un scandale. Ma mère était désolée pour sa femme qui ne s'en est jamais remise et a vécu cloîtrée jusqu'à la fin de ses jours.

*Drôle de drame* familial supplémentaire : leur fille, sous l'occupation, a « fricoté avec les boches » (sic) et s'en est allée avec eux lors de leur repli en 1944. Elle était paraît-il amoureuse d'un soldat allemand qu'elle a pu suivre dans son pays.

**Pendant que j'étais plongé dans mes « illustrés » :** *L'Aventureux* et *Aventures*, ma mère en avait une d'aventure, avec un certain **Mr Louis**. Je n'ai jamais su d'où il venait et où il s'en est allé. Je me souviens seulement d'un type du genre gros costaud, résolument indifférent à mon égard. Il travaillait dans un garage au pied du Mont Frugy et, faveur suprême, (qui ne m'a pas impressionné) il nous avait emmenés un dimanche faire un tour au bord de la mer, dans la voiture d'un client pas trop pressé.

Les autres dimanches après-midi, je les passais dans les salles des cinémas, l'« Odet Palace » ou le « Rex » en face de la gare, pour cause de quiétude de nos tourtereaux, car l'exiguïté et l'absence de chambre de notre logement, gênaient. Comme moi.

C'est donc à l'ignoble Mr Louis que je dois ma précoce initiation aux joies du septième art.

Je ne me rappelle que de quelques films : *Le Capitaine Blood* (une histoire de corsaires avec Errol Flynn), *Sous la robe rouge* (consacré à Richelieu et à son âme damnée, le Père Joseph), *Blanche Neige et les sept nains* (pas la version érotico-humoristique), *La fille du bois maudit* (premier film en couleurs diffusé en France). Et je me revois encore dans la grande salle de l'« Odet Palace », à la fin d'une version de *L'Arlésienne* (avec Louis Jourdan), saisi pour la première fois par l'ampleur et la puissance de la musique de Bizet qui m'atteignait profondément, me bouleversait.

Je ne devais retrouver la musique classique que *vingt ans après*, au temps des premiers électrophones – que ce mot semble désuet aujourd'hui – et après avoir lu l'inégalable *Beethoven* de Jean et Brigitte Massin, LE livre que j'emporterais sur une île déserte si je n'avais qu'un seul à choisir (oui, même avant *Trois hommes dans un bateau*, ou...une encyclopédie).

**Je crois quand même** que pendant cette période, j'étais devenu une espèce encombrante pour ma mère qui, juste avant la quarantaine, éprouvait sans doute le besoin (légitime) de « refaire sa vie », d'avoir une autre perspective que de m'élever toute seule dans un monde angoissant. (C'était le temps de la « drôle de paix » des accords de Munich, en 1938).

D'où une démarche bizarre (j'ai dit « bizarre », tant pis, c'est fait) à la caserne du 137<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, dans le noir dessein de m'expédier au prytanée militaire de La Flèche, comme « enfant de troupe » ! En tant que « pupille de la nation », je bénéficiais paraît-il d'un préjugé favorable pour être admis dans cet établissement qui formait et déformait les sous-officiers des armées de terre de la 3<sup>ème</sup> République. (Le livre d'Yves Gibeau : *Allons z'enfants* m'a rétrospectivement fait froid dans le dos).

Je me souviens de cette visite à la caserne, très brève, distanciée (je ne pouvais pas y croire), à contre cœur, et d'un sous-off. qui rroulait les r d'une façon grotesque, sans doute pour se donner l'air viril et avantageux. Quelle erreur ! Ma mère et moi avons décampé plus vite que lui ne devait le faire en Juin 40.

N'empêche, bien décidée à m'abandonner, mais dans les règles (là, j'exagère) ma mère me trouva une demi-pension – qui allait se transformer un temps en pension complète - à Kerfeunteun, une commune-faubourg voisine de Quimper, à l'école « Frédéric Le Guyader », sous la férule de **Mr** et **Mme Pascal**, marchands de soupe.

\*

**Me voilà donc changé d'école**, quittant les frères catholiques pour les citoyens laïques, avec à la clé un trajet matin et soir aussi conséquent que bénéfique pour l'exercice, l'observation et la méditation. Ça m'aura aussi développé les mollets et les cuisses, de plus en plus visibles, au fur et à mesure que je grandissais et que ma pèlerine bleu marine me remontait des chevilles aux genoux. Ce genre de vêtement était ce que l'on appelait alors « un cache-misère », complété par des galoches qui constituaient avec le cartable, la parfaite panoplie du « petit écolier »

A « Frédéric Le Guyader », embarras des maîtres, dont le bon **Mr René**, pour me caser au dernier trimestre dans une classe adéquate. Ils visent d'abord trop court. Apparemment, pour mon âge, j'en sais plus que les autres – j'l'aurions point cru – et je quitte rapidement Mr René pour la deuxième section de la classe de Mr Pascal, dont la première prépare au redoutable Certificat d'Etudes Primaires.

De nouveaux personnages, dans un autre décor et un autre milieu, m'entourent, me guettent, me façonnent, m'emmerdent ou m'enchangent.

D'abord, le chef, Mr Pascal : taille moyenne, nez un peu fort, brun à la moustache quasi hitlérienne, Directeur de l'école et de l'internat. Sa femme : brune longiligne aux grandes dents, un peu chevaline mais pas trop, Econome officieuse. « **Mamm** », la mère de l'un d'eux qui fait la bouffe, paysanne sans coiffe. Le fils des deux premiers : **Blaise**, lycéen.

Et puis un pion sans grande importance, **Yves Trellu**, qui poursuit péniblement de quelconques études, je ne sais où.

Mais son frère **Daniel** qui est à l'Ecole Normale d'Instituteurs, vient parfois le voir, ainsi que les Pascal qui sont du même patelin. Daniel, (je ne lui ai jamais parlé) a tout d'un jeune premier – intelligent – de cinéma. Même de loin, il impressionne. Il a de la présence, du dynamisme, de la personnalité. Plus tard, dans la résistance, il sera Colonel F.T.P. Au P.C. mais pas à l'avant-scène, instituteur à la campagne, retraité littéraire et poète – un type bien.

Et puis les copains. Certains du cru, d'autres, fils de paysans des communes avoisinantes, des pensionnaires à statuts variables de toutes origines. Dans un coin de ma mémoire, il y a toujours :

**Yan**, de l'Île Tudy, costaud nostalgique et protecteur, têtu et borné, mais intarissable sur les qualités et les défauts comparés des bateaux de pêche, les pinasses, les chalutiers... et les bagarres homériques autant qu'hebdomadaires où s'affrontaient féroce­ment les « matafs » de l'Île et les « ploucs » (sic) de Combrit. (Les vaillants et rusés marins gagnaient toujours).

**Le Deuffic**, grand garçon sombre et renfermé qui avait eu un œil crevé et dont on disait que le père avait été tué. (C'est vrai, je l'ai vérifié. Son père, Jean Le Deuffic, ouvrier du bâtiment, avait été descendu le 6 Août 1935 par les gendarmes à Brest, lors des manifestations contre les décrets-lois Laval- Doumergue).

**P'tit Louis** le bossu, un peu plus âgé que nous, progressait en boitant d'une drôle de façon. Lunettes, nez pointu, il faisait penser à un échassier. Ses parents tenaient une petite ferme derrière l'hippodrome. Braves gens, accueillants et tranquilles. Sa sœur à peine entrevue, une gentille brune avec de bonnes joues, faisait évidemment penser à une belle pomme. J'ai fait l'école buissonnière avec P'tit Louis par une magnifique journée de printemps, au cours de laquelle il m'exhiba avec fierté, alors que nous pissions contre un talus, une impressionnante bite rouge de masturbateur intensif.

Les frères **Leroy**, fils de paysans : l'aîné très intelligent et le cadet au nez cassé – ou « tougn » - infatigable et talentueux joueur de foot à la récré. Nous utilisions des balles de papier et pillou soigneusement ficelées, car Mr Pascal craignait pour ses (chères) vitres. La malheureuse balle allait souvent se loger dans « le trou de la grosse », (le compost d'une imposante et redoutée voisine) situé à l'angle d'un mur de la cour.

« **Fific la houille** » était notre voisin immédiat. Il avait dû renoncer prématurément à ses études (le veinard !) et vivait sa liberté avec une certaine condescendance railleuse à notre égard. C'était un grand garçon d'un blond filasse, un personnage à la Gorki, reje­ton dominant d'une nombreuse et très morveuse tribu.

**Lili Thomas**, dit tit Tom, a été mon premier vrai copain quimpérois. Je l'ai rencontré à « Frédéric Le Guyader » où il végétait paisiblement. Il était naturellement gentil, calme et timide – le brave type intégral. Nous nous sommes vus hors les murs de l'école et nous ne faisons rien de particulier . Nous étions copains et ça nous suffisait. D'origine paysanne (il était de Plogonnec), il avait perdu sa mère. Son père , cheminot, travaillait sur la voie ferrée. Il avait une grande sœur très dévouée qui remplaçait la mère et qui m'avait un jour, proposé « une beurrée » (traduisez : une tartine de pain avec du beurre dessus) en me vouvoyant – ce qui m'avait pas mal gêné. Mon côté fils de « dame de la Préfecture » avait sans doute impressionné.

Au début de nos relations, tit Tom habitait une petite maison en bordure de la voie ferrée Quimper-Brest, sur le remblai herbeux et ensoleillé de laquelle se prélassaient des orvets. Inoffensifs (je l'ai su après), ils avaient quand même un petit air vipérin qui nous poussait à leur faire une chasse sans merci, en les « écrabouillant » à coups de cailloux et de bâtons.

Un peu plus tard, la famille Thomas a été logée par « la Compagnie », en qualité de garde-barrière, au premier passage à niveau par lequel on accédait à l'impasse de l'Odet, en plein Quimper. (Depuis, la maison a été rasée).

Je me souviens de (pauvres) chevaux auxquels on faisait tirer des wagons, attelés obliquement à cause des rails, pour les manœuvres. Ce mode de traction les épuisait et d'après tit Tom, ils ne faisaient pas de vieux os. C'était très triste. Encore plus triste

quand leurs « conducteurs » leur tapaient dessus en les injuriant, allant jusqu'à leur donner des coups de pied dans le ventre – ce qui déclenchait la réprobation unanime des passants. Ce genre de scène n'était pas rare, à une époque où la traction animale était encore très importante, sinon prépondérante. La relation homme-cheval était une composante encore indépassable du fonctionnement même de la société. Souvenons-nous des chevaux de *Germinal* passant leur vie au fond de la mine et condamnés à ne plus revoir le jour. Mais le paysan qui labourait tout seul son champ, son cheval attelé à la charrue, entretenait le plus souvent des rapports très affectifs avec son compagnon de travail.

Je ne sais plus trop comment nous nous sommes perdus de vue, tit Tom et moi. Après le « Certif. », nous n'étions plus dans la même école et je ne le rencontrais que de temps en temps. Sous l'occupation, il est parti travailler à l'édification du « mur de l'Atlantique » dans l'organisation Todt, où il avait au moins de quoi bouffer. A la libération, je l'ai vu défiler dans Quimper, fusil sur l'épaule et sourire aux lèvres, en route pour la « poche » de Lorient, où les combats ont continué jusqu'en Mai 45. Ensuite, j'ai appris qu'il était resté dans l'armée, victime des affiches en couleur et qu'il exerçait du côté de Dakar. « Et puis après, plus rien »...

**Revenons par le Dakar - Kerfeunteun** à « Frédéric Le Guyader » où, devenu pensionnaire, je goûte les joies de l'enseignement public, laïque et obligatoire, et du même coup la redoutable soupe « poussière du préau », la spécialité de cette vieille empoisonneuse de « Mamm ». Cette soupe ainsi baptisée par ses petites et innocentes victimes, devait être tout simplement du potage « Maggi », affreusement jaune et grumeleux qui nous faisait penser irrésistiblement à la terre battue du préau, où nous nous acharnions sur la baballe ci-dessus décrite quand il pleuvait. Sans doute destinée à nous couper irrémédiablement l'appétit, elle remplissait parfaitement son office, ce qui permettait aux Pascal-Thénardier, de faire sur le budget nourriture, d'importants bénéfices. Je maigrissais à vue d'œil, refilant en douce sous la table, mes maigres rations dégueulasses, à un brave toutou discret et compréhensif. Tous ces drames culinaires, quoique peu nutritifs, se passaient sous les regards méprisants et sournois d'un groupe à part de petits paysans, jouissant d'un statut spécial. Ils amenaient leur nourriture : œufs, beurre, lard, saindoux...etc...que « Mamm » accommodait spécialement pour eux. En fait, ils étaient « à la carte » avec « les produits de la ferme ».

C'est à cette époque que « j'ai fait ma varicelle » normalement, restant même au lit, tout seul dans le dortoir pendant quelques jours. Une « petite bonne », (j'ai oublié son prénom et je le regrette), très jeune, une Simone Simon rustique, espiègle et enjouée, m'apportait mes répugnants repas et nourrissait surtout mes fantasmes. Je les traduisis une fois en actes, alors que « j'allais vers la guérison », en la chahutant et la chatouillant joyeusement et... « patatras » ! voilà Mr Pascal qui se pointe – en personne ! Visiblement courroucé, il m'invectiva sans ménagement, la petite bonne s'esbigna et tout en resta là. En apparence. Car depuis ce jour fatal, Mr Pascal me voua une rancune tenace. Il avait sans doute été (désagréablement) surpris de surprendre une relation somme toute normale et ludique, entre la fille et moi. Avait-il des « vues » sur elle ? Entretien-ils déjà une (coupable) relation ? Etais-je soudain vécu, sans le savoir, comme son (innocent) rival ? Ou se prenait-il tout bêtement pour le garant des bonnes mœurs de son illustre établissement ?

Depuis cet incident apparemment bénin, il se mit à me dénigrer systématiquement auprès de ma mère, lui disant pis que pendre de son rejeton qu'elle lorgna du coup avec une certaine suspicion. Dame, « le Maître » avait toujours raison. Mais, (fausse) pudeur et hypocrisie obligent, il ne fut jamais question de l'algarade avec la bonne. Par contre, le sinistre bonhomme, que nous appelions entre nous « Bouc de chèvre » (la jeunesse est cruelle, la jeunesse se venge), persuada ma mère – sans doute assez facilement, car ça l'arrangeait – de me faire redoubler la classe du Certif. Redoubler, parce que dans son école il n'y avait pas de classe au dessus. Au lieu de me faire gagner un an, il me faisait en perdre un – et même beaucoup plus. Son argument (spécieux) : « Comme ça, Jean sera plus costaud pour le Certificat » - et, sous entendu : « moi je garde un pensionnaire qui rapporte ». En fait, comme je m'ennuyais de revoir le même sempiternel programme que l'année précédente, je me suis mis très sérieusement à ne rien faire, à bailler aux corneilles, à rêvasser, à faire l'école buissonnière. Je suis devenu un « fainéant », ainsi catalogué - et pour longtemps.

Bien sûr, Mr Pascal n'est pas l'unique responsable de toute la suite ratée de ma scolarité. (On a déjà vu que ma mère aurait pu me mettre au lycée). Je crois quand même qu'il a été le facteur déclenchant, sur un terrain devenu favorable, du fait de la puberté qui commençait à m'assaillir – sans oublier les Allemands qui allaient venir !! Quittons-le sans regrets ni rancune excessive et finissons-en à tout jamais avec Kerfeunteun, par l'histoire de ma mère et du curé de.

**J'allais, nous allions, le Jeudi au catéchisme**, en vue de la première communion, rituelle et de bon ton (à laquelle ma grand-mère obstinée, semblait très attachée, vingt-sept ans après avoir imposé celle de ma mère – en 1912) !

Au caté. je m'emmerdais prodigieusement et ne pouvais croire – ni faire semblant de croire – aux sornettes débitées par des dames de la paysannerie aisée, catéchistes plutôt simplettes, dont l'une arborait orgueilleusement (quel gros péché) de magnifiques robes brodées et la petite coiffe de Quimper–Corentin. Elles nous faisaient ânonner toutes sortes d'invéraisemblances que mon esprit critique et déjà légèrement rationnel, ne pouvait admettre. Et puis c'était plus facile de s'opposer, plus ou moins sournoisement, plus ou moins ouvertement, à de « faibles femmes » qu'à des « maîtres » redoutés. Bref, le cœur n'y était pas (ne parlons pas de l'âme) et j'étais de plus, très (trop) souvent absent de leurs séances de spiritisme, préférant les joies de la nature, les fleurs et les petits oiseaux. Résultat : me voilà honni et refusé pour la cérémonie d'usage. Ma mère, indignée autant que coincée par les projets de ma grand-mère, s'en va trouver le curé et l'engueule. La fin de leur « dialogue » m'a été par elle rapporté .

Elle, (bravache) : « Espérons Monsieur, que mon fils n'aura pas besoin de vous, ni de vos semblables, pour gagner sa vie. »

Lui, (sceptique) : « Espérons-le, Madame ».

Donc, pas de communion ! Mais, même si le grand-père est mort, l'esprit des Guérenneur vit encore, alliant tradition et laïcité, et quelqu'un a l'idée géniale : « Jean n'a qu'à faire une communion civile » !

Et voilà. Il y a eu un repas de famille (au restaurant de l' « Hôtel Moderne » où logeait auparavant mon oncle), j'ai eu un beau costume gris clair, mais sans le brassard blanc des élus et toutes sortes de petits cadeaux : montre, coupe-papier pour les pages

de mes chers bouquins ...etc...Ma grand-mère était satisfaite et tout le monde avec. J'ai évité le jeûne, l'hostie étrangleuse, la messe ennuyeuse et surtout, la procession.

Les processions de l'époque étaient de véritables « manifs », soigneusement organisées, mobilisant le ban et l'arrière ban de tout un peuple de croyants, souvent fanatiques, défilant en scandant des cantiques vengeurs, encadrés par les curés du S.O. aux voix puissantes, défilant lentement entre des murs couverts de draps blancs et piétinant sans remords des jonchées de fleurs superbes, disposées en motifs somptueux par les mains pieuses des fidèles.

Ils (et elles) braillaient avec ferveur, péremptoires et déterminés :

« Je suis Chrétien, c'est là ma gloire  
 Mon espérance et mon soutien  
 Mon chant d'amour et de victoire  
 Je suis Chrétien, je suis Chrétien »

Impressionnant. Et inquiétant.

**Encore un petit effort** et me voilà à l'examen du Certificat d'Etudes Primaires, qui sera à tout jamais mon seul et unique diplôme dispensé par l'enseignement public, (ceci noté pour solliciter votre indulgence, sur laquelle je sais pouvoir compter) et qui se passe à l'école de la rue du Chapeau rouge, à Quimper. (Je pense soudain au certif. si émouvant, du film de Jean Paul Le Chanois : *L'école buissonnière*, que je vous conseille derechef – sur D.V.D. ou cassette vidéo évidemment, car il date de 1949).

Donc, malgré une année perdue et l'échec retentissant à ma première (et dernière) communion, me voilà, en Juillet 1939, devant mes examinateurs. Ils sont extrêmement complaisants, car tout un chacun sait que la guerre approche à grands pas. Je me souviens particulièrement de l'un d'eux, à l'oral. Il me faisait penser à l'acteur Pierre Larquet dans ses rôles de brave homme compatissant, attentionné et rassurant au possible. Ce fut un vrai plaisir – et un succès largement immérité, car j'avais beaucoup désappris en un an de vagabondages divers, au sens propre comme au figuré.

J'échappai ainsi à la terrible prédiction alors en usage, en cas d'échec au « Certif » : « Tu seras tout juste bon à casser des cailloux sur les routes ». C'est à dire, cantonnier. Ces braves gens n'avaient pourtant pas l'air malheureux, tranquillement assis en tailleur au bord des chemins de campagne. Avec leurs marteaux à longs manches, ils réduisaient patiemment les grosses pierres en petits cailloux qu'ils assemblaient ensuite en tas, casse-croûte et litron de rouge à portée de main, paisibles, avenants et bien utiles à la société. Le problème, réflexion faite, devait être d'ordre salarial.

Reçu malgré tout et grâce aussi à la mauvaise conjoncture internationale, je m'acquitte alors, à « Frédéric Le Guyader » (mais qui est donc ce Frédéric ?) des traditions bien ancrées qui consistent à distribuer généreusement à toute l'école, quelques kilos de bonbons et à fumer mes premières cigarettes, des « high-life », très précisément.

Mon parrain m'offrira, comme c'est la coutume – et avec toute son affection – un superbe vélo routier, robuste et bien trop lourd pour moi, de couleur vert olive, commandé sur catalogue à la Manufacture d'Armes et Cycles de Saint Etienne. Il ne me restera plus qu'à apprendre à monter dessus, ce que je ferai « laborieusement »,

selon ses termes, avec l'honorable **Marie Philippe**, collègue de ma mère, « vieille fille » solide et peu amène (excédée par ma maladresse), à qui je tiens à rendre ici un hommage bien mérité.

\*

**Avant de plonger dans la tourmente** – toutes proportions gardées – de la seconde guerre mondiale, il me faut je crois, jeter un regard en arrière sur « les jolies colonies de vacances » qui, dès l'âge de six ans, n'avaient plus de secrets pour moi. Comme ma mère travaillait pendant les « grandes vacances », il fallait bien me caser quelque part au « grand air », et c'est sûrement ce qu'elle a fait de mieux pour mon éducation – avec le goût de la lecture, ne l'oublions jamais. Ça m'a sorti de dessous ses jupes, m'a obligé à me confronter aux autres et à de nouvelles situations – ne serait-ce qu'à prendre le train tout seul, ou presque, car elle me livrait avec une confiance aveugle, aux premiers voyageurs venus ayant la destination voulue. Je suis ainsi parti chaque été pendant deux mois dans diverses colo., jusqu'à mes douze ans.

La première s'est passée à Pont-Plaincoat, près de Plougasnou, où ma mère viendra me voir au moins une fois et me sortira pour la journée (restaurant etc), mais ce sera une erreur et un déchirement supplémentaires que je devrai assumer – et elle aussi sans doute – mais c'est à travers ce genre d'épreuves que l'on grandit. J'ai revu ma première colo ...soixante ans après. Elle n'avait pas changé, les grands arbres sombres de chaque côté de l'entrée étaient toujours là, pour m'accueillir.

Autre colo. mémorable, celle de Berrien, « tenue » par des bonnes sœurs. J'y suis allé deux fois de suite et la deuxième fois, je ne suis pas tombé dans le piège des crêpes médicinales. La Mère Supérieure avait décrété qu'il fallait absolument purger toute la population à la fin de chaque session et, pour parvenir à ses fins, avait trouvé une recette imparable, machiavélique, pour ne pas dire carrément diabolique : verser une bonne dose d'huile de ricin dans la pâte à crêpes. Vous imaginez la suite : les pauvres mêmes ravis du menu exceptionnellement gastronomique, se précipitant goulûment sur les délicieux appâts, sous les sardoniques incitations à consommer des chères sœurs. Au stade suivant, les pauvres enfants chiaient partout, étaient complètement déshydratés, ce qui nous valait une journée de diète au lit dans des dortoirs archi combles – et pour la sœur Econome, un gain appréciable.

Plus tard, j'allais à la colo. de Bréhoulou, près de Fouesnant, d'où nous partions matin et soir pour la plage du Cap Coz à pied, ce qui nous faisait sûrement le plus grand bien et présentait l'avantage de nous occuper un bon bout de temps. J'ai passé avec beaucoup d'application, mon Brevet des 25 mètres nage libre, un pied au fond, sous l'œil distrait de deux moniteurs officiellement agréés par la Fédération Natatoire ( ? ) du Finistère, organisme somme toute peu crédible. Avec mon Certif., ça faisait la paire. Je venais de bénéficier, sans doute encore une fois, de la mauvaise conjoncture que l'on sait.

Ironie du sort ? Bien plus tard, je serai pendant des années (de belles années), « Directeur » de colonies de vacances, dans divers coins de France, expérience enrichissante , comme on s'en apercevra peut-être plus loin, beaucoup plus loin.

\*

**En cet été de 1939**, après mes exploits au Certificat d'Etudes Primaires et au Brevet de Natation des 25m nage très libre, ma mère, pour la première fois de sa vie et de la mienne, avait réussi à nous payer des vacances à l'hôtel. Plus exactement en « pension de famille », formule sans doute plus économique, à Sainte Marine, en face de la grouillante (déjà) station balnéaire de Bénodet, de l'autre côté de l'embouchure de la rivière pour être encore plus précis.

En ce temps là, il n'y avait pas de pont entre les deux rives de l'Odet, seulement un bac de la belle époque, qui donnait lieu à la célèbre plaisanterie, si savoureuse et si appréciée des cancren las, dont j'étais : « J'ai passé mon bac à Bénodet » !!

Nous sommes arrivés à l'hôtel, près de la cale de Sainte Marine, le Vendredi 1<sup>er</sup> Septembre 1939.

Nous avons goûté les joies de la détente et d'un paisible ennui, le Samedi 2 Septembre.

Et le Dimanche 3 Septembre, sans ménagement aucun, nous étions en guerre avec l'Allemagne.

Ma mère décida qu'il nous fallait rentrer immédiatement à Quimper.

## **LE PHENOMENE BUREAUCRATIQUE ET LE PACTE GERMANO-SOVIETIQUE**

Pour essayer de comprendre pourquoi Staline, en Août 1939, s'est allié avec Hitler – « le seul homme en qui il eut jamais confiance », d'après Soljenitsyne – il faut tenter d'examiner dans ses grandes lignes, l'évolution de la société soviétique depuis la Révolution d'Octobre 1917 et la « victoire » dans la guerre civile. Il faut même, je le crains, remonter bien plus loin dans l'histoire du mouvement ouvrier : jusqu'à la première révolution prolétarienne un temps victorieuse (un temps très court), la Commune de Paris de 1871.

Marx lui-même, tira certaines conclusions de cette première tentative de construction d'un Etat Ouvrier, « plus instinctive que réfléchi », qui méritent d'être retenues – et dont Lénine plus tard s'inspira :

- les salariés de la Commune ne pouvaient recevoir plus que le salaire d'un ouvrier qualifié
- ces fonctionnaires salariés étaient éligibles et révocables selon la volonté de leurs électeurs
- même étroitement contrôlé, ce nouvel Etat devait rapidement dépérir en associant le plus grand nombre possible d'ouvriers (et d'ouvrières) à des fonctions effectives d'exercice du pouvoir.

En Allemagne, Karl Kautsky et Rosa Luxemburg étudieront le problème du développement de la bureaucratie dans les organisations ouvrières de masse : partis, syndicats, associations évoluant dans le cadre de la société capitaliste...

On doit retenir que la bureaucratie n'est pas un groupe fondamental, c'est à dire qu'elle n'est pas une classe sociale ayant ses racines dans le processus de production. Cependant elle peut jouer un rôle important dans le développement d'une société – un rôle de frein puissant. C'est le cas bien connu des « permanents » politiques et syndicaux (nécessaires) au fonctionnement des organisations ouvrières, le plus souvent dévoués, sérieux, mais bornés et devenus très conservateurs, pour préserver un travail intéressant, (c'est mieux qu'à l'usine) où ils continuent à lutter pour « la cause » et à se rendre utiles, au jour le jour et à la petite semaine. Même s'ils sont souvent (mais pas toujours) chichement rémunérés, ils bénéficient d'avantages réels : logements parfois, « frais » de déplacements...etc...A ces privilèges matériels s'ajoutent ceux d'un certain pouvoir dont il leur serait difficile et même impensable de se passer. Et, de plus, ils jouissent de la considération effective, voire affective, de leur entourage. La belle vie, quoi ! Pourvu que ça dure, et il ne faut surtout pas que ça change. D'où, pas de coordination des luttes, pas de mots d'ordre de grève générale, pas de perspective de

renversement de la vieille société. Le socialisme au fond, ne les intéresse pas, il ne peut rien leur apporter de plus. Pour eux, il est déjà réalisé.

Comme pour leurs estimés camarades de l'Etat ouvrier – dégénérés.

\*

En U.R.S.S., Lénine, Trotsky et les dirigeants bolcheviques (bolchevik en russe veut tout simplement dire : majoritaire), isolés du fait de l'échec de la révolution dans le reste de l'Europe, et malgré la fondation de la 3ème Internationale dès 1919, se sont trouvés confrontés au problème de faire fonctionner un Etat Ouvrier dans un pays s'étendant sur un sixième du globe. Un pays culturellement arriéré (80% d'illettrés), économiquement ruiné (on pouvait compter sur les doigts les locomotives en état de marche) et saigné à blanc par les ravages de la guerre mondiale et de la guerre civile, sur fond de famine endémique.

En 1921, pour faire redémarrer l'économie, et dès le coup de semonce de Cronstadt, Lénine et le Parti, lancent la N.E.P. (Nouvelle Politique Economique) qui libéralise l'agriculture et le commerce – l'Etat soviétique gardant le monopole du commerce extérieur. Mais comme cette nouvelle orientation représentait un danger potentiel (et tout à fait réel) par le développement de couches sociales hostiles à la « société de transition » vers le socialisme, des mesures devant servir de contrepoids furent prises : interdiction (provisoire) des fractions dans le Parti, homologation de fait d'un parti unique...

Malheureusement, ces « précautions » accentuèrent le déficit démocratique et la passivité du peu qui subsistait du prolétariat soviétique originel, tant au niveau du Parti qu'à celui des soviets (soviet en russe veut tout simplement dire conseil) qui ne fonctionnaient déjà plus comme organes exécutifs du pouvoir.

De nouvelles « promotions » d'activistes encouragées par Staline, entrèrent au Parti, sans l'expérience ni le désintéressement des anciens révolutionnaires et se joignirent aux « héros fatigués » de l'Armée Rouge – et à l'ancienne bureaucratie tsariste qui savait faire fonctionner un état et avait compris avant tout le monde, où était son avenir. Ces différentes couches sociales constituèrent « l'appareil » (on voit déjà l'apparatchik pointer le bout de son nez), du Parti et de l'Etat.

Lénine le premier, réalisa l'ampleur du danger bureaucratique et dénonça l'ambitieux et pervers Staline – « la plus remarquable médiocrité du Parti » selon Trotsky. – dont le poste de Secrétaire Général, jadis sans grande importance, lui permettait de placer ou de déplacer les militants sous divers prétextes, mais toujours à son profit, pour la conquête du pouvoir.

Malade depuis 1921, Lénine mourut en Janvier 1924, laissant le champ libre à l'homme lige de la bureaucratie montante. Staline joua les uns contre les autres et s'empara définitivement du pouvoir, après l'exclusion du Parti, de Trotsky et de l'Opposition de gauche unifiée en 1927. Le temps des révolutionnaires était révolu, celui des bureaucrates était venu et la « ligne générale » du « Socialisme dans un seul pays » poussait dans les oubliettes de l'Histoire, l'hérésie trotskyste de « la Révolution permanente » - seul moyen vraiment efficace de sauver les conquêtes d'Octobre, de les garantir et de les étendre.

Pour résumer : « Entre 1923 et 1936, les dirigeants du parti finirent par comprendre le caractère monstrueux de l'emprise bureaucratique. Le drame, c'est qu'ils

ne l'aient pas compris au même moment, ni à temps, se laissant entraîner dans des luttes fractionnelles dont ils ne réalisaient pas l'importance historique ». (**El Séher**)

Le Parti et l'Etat seront par étapes, instrumentalisés par la caste bureaucratique qui imposera les orientations politiques, en fonction de ses privilèges et de ses objectifs conservateurs, et carrément contre-révolutionnaires.

Pour elle, la prise définitive du pouvoir passait par l'élimination de « la vieille garde bolchevique » (procès de Moscou) et de toute opposition potentielle : décapitation de l'armée rouge, fusillades, déportations... Cela fut l'œuvre de la police politique : Tcheka, Guépéou, etc...nécessaire en temps de guerre civile et pour déceler et réprimer l'ennemi de classe (réel), mais qui dégénéra rapidement en un redoutable et sanglant instrument de répression, aux mains de Staline et de sa bande. Légère consolation, les chefs de la police politique, Iagoda, Ejov et autres sinistres individus, furent eux-mêmes liquidés assez vite après les procès de Moscou. Ils en savaient trop. Bèria les remplaça avantageusement avant d'être lui-même zigouillé après la mort de Staline, directement par Khrouchtchev et les dignes successeurs du despote. Il eut même droit, paraît-il, à un procès posthume à huis clos, quelques mois plus tard. Moscou aurait pu sans déchoir, se jumeler avec Chicago.

Le parcours du sieur Vichinski Andreï(1883-1954), accusateur public aux trois procès de Moscou (1936, 37 et 38), illustre bien l'ascension des bureaucrates. Voici sa « bio. », puisée aux meilleures sources (Pierre Broué) :

« Formation de juriste. Devenu juge du Tsar, condamne et fait condamner des militants ouvriers. Avocat. Menchevik en 1902. Se terre après la révolution de 1905. En 1917 à Moscou, de nouveau menchevik (conciliateur) de second plan. Entre au parti bolchevik en 1921, après la guerre civile. Pendant plusieurs années, recteur de l'université de Moscou, il s'efforce d'y extirper l'influence des trotskystes. Devenu procureur général de l'U.R.S.S. en 1935. Il se distingue lors des procès de Moscou en requérant la peine de mort contre les compagnons de Lénine, qu'il traite « d'agents de l'impérialisme », de « vipères lubriques » et autres aménités. Fait admettre sa « théorie » suivant laquelle les aveux des accusés suffisent pour constituer une preuve de culpabilité. Largement récompensé par Staline de ses bons et loyaux services, il sera vice ministre des affaires étrangères de 1940 à 1949, puis ministre jusqu'en 1953 et enfin, délégué permanent de l'U.R.S.S. à l' O.N.U ». Son expression favorite : *Fusillez ces chiens enragés !*

A noter que les « éliminations » d'opposants, servaient aussi à justifier la gabegie du système, par la dénonciation de « saboteurs » qui, la nuit venue et sur ordre de Zinoviev, se glissaient furtivement dans des wagons remplis de beurre d'Ukraine pour le saupoudrer de verre pilé, afin de le rendre impropre à la consommation. On imagine les saboteurs en action. (source : André Calvès)

Des erreurs tragiques furent commises par les nouveaux maîtres, bornés et coupés de la réalité, dans l'industrie (trop) lourde, sacrifiant à « l'accumulation primitive » toute une génération de travailleurs dupés, et dans les campagnes où la collectivisation forcée entraîna : révoltes, famines et...déportations en masse, ce dont l'agriculture « soviétique » ne se relèvera jamais.

Leurs intérêts de caste étant différents ou opposés à ceux de la bourgeoisie internationale, les bureaucrates au pouvoir en U.R.S.S. ne reniaient pas (en apparence) le drapeau rouge et chantaient encore (mais déjà d'une voix de faussaires), *l'Internationale*. Les ouvriers des autres pays les considéraient toujours comme de

sincères révolutionnaires, alors que, contrôlant étroitement la 3<sup>ème</sup> Internationale au seul profit de la « défense de l'U.R.S.S. » (de leur U.R.S.S.), ils devenaient les responsables directs des défaites ouvrières successives, en Chine (1927), en Allemagne (1933), en Espagne (1939) – ce qui accentuait l'isolement du « premier état ouvrier » et du même coup consolidait leur pouvoir qui ne risquait plus d'être contesté par le prolétariat de pays à fortes traditions ouvrières et démocratiques.

Dès lors, l'Internationale Communiste réduite à une force d'appoint de la diplomatie « soviétique », se prêta à toutes les manœuvres de la bureaucratie. Celle-ci, sans aucun complexe et avec un mépris absolu des aspirations et des combats, d'ailleurs soigneusement encadrés et limités de la classe ouvrière internationale, (Fronts Populaires, antifascisme), se lança dans de grandes manœuvres diplomatiques avec les bourgeoisies des différents pays – y compris les moins recommandables – pour durer, durer à tout prix. La note, au final, allait s'avérer particulièrement salée.

\*

**Devant la menace flagrante du nazisme** que Trotsky en exil avait déjà dénoncé comme étant en dernier ressort, une machine de guerre dirigée contre l'U.R.S.S., la bureaucratie soviétique s'était alliée avec les « démocraties » occidentales (accords Staline-Laval de 1935, qui affirmaient « la nécessité pour la France d'avoir une armée à la hauteur de sa sécurité »). Du coup, « petit à petit et même assez vite, la chronique des « Gueules de vaches » disparut de *L'Humanité*. L'armée cessa d'être l'instrument d'une classe, mais une sorte d'éponge dans laquelle il suffisait de faire passer le souffle républicain... soudain le groupe parlementaire P.C.F. votait les crédits de la Défense nationale ».(André Calvès)

Cependant, après les accords de Munich de Septembre 1938 entre la France et l'Angleterre d'une part et l'Allemagne nazie de l'autre, accords qui entérinaient l'annexion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie, et tenant compte de la défaite qui se précisait en Espagne, Staline songea de plus en plus à un rapprochement avec Hitler, dans l'espoir de maintenir l'U.R.S.S. en dehors du conflit qui s'annonçait. « Il semble bien n'avoir jamais entièrement renoncé à des efforts en ce sens, même au temps de l'antifascisme le plus claironnant ».(Pierre Broué)

Molotov (qui donna son nom, bien malgré lui, à une marque de cocktails de renommée mondiale) remplaça Litvinov (vieux compagnon de Lénine et juif, avec qui aucun nazi digne de ce nom ne pouvait négocier quoi que ce soit), à la tête du Commissariat aux affaires étrangères. Il poursuivit les contacts avec Ribbentrop et consorts, dès le Printemps de 1939. Ça tombait bien pour Hitler qui venait d'occuper toute la Tchécoslovaquie, avec la bénédiction du célèbre duo : Chamberlain (l'homme au parapluie) et Daladier (le taureau du Vaucluse) et dont l'objectif suivant était la Pologne. Le souci principal et tout à fait classique de Hitler, était de ne pas avoir à combattre sur deux fronts, au cas où la France et l'Angleterre entreraient en guerre « pour Dantzig ».

Les pourparlers germano-russes se poursuivirent donc en catimini, tandis qu'une mission militaire franco-anglaise, d'ailleurs pas plus convaincante que convaincue, était baladée dans Moscou par l'inénarrable Vorochilov. Cela arrangeait tout à fait Hitler, lui permettant de peaufiner ses préparatifs d'invasion de la Pologne pour une campagne

qui devait être rapidement menée, avant que les alliés puissent, éventuellement, intervenir à l'ouest.

Malgré quelques sueurs froides côté Molotov et diverses colères hystériques dans les coulisses côté Hitler, le 23 Août 1939 Ribbentrop, ministre des affaires étrangères du Reich, signait à Moscou le pacte de non-agression assorti d'un accord commercial et de clauses secrètes, codifiant le partage de la Pologne et l'occupation par les Russes des Pays Baltes et de la Bessarabie.

Bonne ambiance, lors de la rencontre au Kremlin des dangereux psychopathes des deux bords : « Les Allemands et les Russes avaient si facilement abouti à un accord que cette séance pleine de cordialité qui se prolongea jusqu'à l'aube du lendemain ne ressembla guère à un âpre marchandage, mais se présenta comme une discussion chaleureuse et amicale sur l'état du monde, pays par pays, s'accompagnant des effusions et des toasts de rigueur dans les réceptions de gala du Kremlin...Mr Staline proposa spontanément de boire à la santé du Führer : « Je sais l'amour que porte à son Führer la nation allemande. J'aimerais donc boire à sa santé ».(William Shirer, *Le troisième Reich*)

Et le 1<sup>er</sup> Septembre 1939, les armées allemandes pénétraient en Pologne. Après une blitzkrieg exemplaire de moins de trois semaines, elles occupaient le pays.

Le 3 Septembre, la France et l'Angleterre déclaraient la guerre à l'Allemagne.

Le 17 Septembre, l'Armée rouge entrait à son tour en Pologne, partagée à l'amiable selon le pacte, le 28 Septembre. Elle se payait même le luxe, le 30 Novembre, d'attaquer la Finlande sous prétexte de rectifications de frontières et allait ainsi démontrer au monde entier – et singulièrement à Hitler – qu'elle n'était plus qu'un « colosse aux pieds d'argile », et de plus sans tête. (« On estimait que 90% des généraux et 80% des colonels avaient été liquidés sans autre forme de procès. Au total 35.000 personnes furent victimes des purges, ce qui représentait environ la moitié du corps des officiers spécialisés ») (Raymond Garthoff)

Nous venons de voir les conséquences pour la Pologne, et le peuple polonais, du pacte Germano-soviétique, - d'ailleurs bien plus germano que soviétique.

Pour les alliés, c'était l'amère constatation que Hitler avait maintenant ses arrières assurés à l'Est et qu'il allait pouvoir leur consacrer toute son attention, sur un front qui allait rester serein jusqu'à ce qu'il en décide autrement.

Les Russes, inquiets du succès fulgurant de la Wehrmacht en Pologne allaient eux, pour tenter de l'amadouer, respecter scrupuleusement leur pacte avec le diable, fournissant à l'Allemagne, jusqu'aux dernières heures de la paix précaire qu'ils avaient obtenue, toutes sortes de marchandises et de matières premières – annulant ainsi les effets du blocus maritime allié.

Sur le plan diplomatique, les bureaucrates allèrent très loin dans le reniement. « Staline ne présentait cette guerre comme impérialiste que seulement du côté franco-anglais, et comme juste et défensive du côté de Hitler. Molotov en fit la démonstration devant le Soviet suprême : Ces derniers temps, des événements ont fait que les notions d'agresseur et d'agressé ont changé de contenu et reçu un contenu nouveau. Il est évident que l'Allemagne se trouve dans la situation d'un pays agressé. L'hitlérisme, comme toute autre idéologie, peut être acceptée ou repoussée, mais il est criminel de prétendre le combattre par les armes ».(cité par André Calvès)

Les staliniens et autres inconditionnels, prétendirent longtemps que le pacte avait donné deux années de répit à l'U.R.S.S. Quand on connaît la suite, on peut dire qu'elle

n'en profita guère. Par contre, après la conquête de pratiquement toute l'Europe, « le 3ème Reich avait presque doublé ses ressources. Il était même si sûr de lui qu'après 1940, il envisagea d'un bon œil une désindustrialisation de la France ». (André Calvès)

Une autre ignominie que je me dois de souligner, à l'époque totalement passée inaperçue : l'expulsion en Allemagne nazie des réfugiés communistes Allemands qui n'avaient pas été exécutés lors des « purges » et survivaient dans les prisons et les camps soviétiques. Ils furent livrés à la Gestapo, après un séjour de gavage dans un hôpital, rhabillés, reposés, frais et dispos pour aller finir leurs jours dans les camps nazis, à l'ombre du drapeau à croix gammée – car, après tout, ils étaient « citoyens du 3ème Reich ». Margaret Buber-Neumann (1901-1989) livrée comme les autres, survécut aux camps nazis et témoigna dans des ouvrages longtemps contestés, mais ensuite très largement confirmés par tous les documents. Lors de son retour (forcé) en Allemagne nazie, elle trouva les gens de la Gestapo plus humains que leurs « collègues » du N.K.V.D.

Le plus grave globalement, ce fut l'incompréhension, l'impression de trahison, la démoralisation que suscita le pacte germano-soviétique dans la classe ouvrière, déjà remise au pas ou écrasée, en France et en Espagne et pour laquelle l'U.R.S.S. demeurait jusque là un dernier espoir, un dernier barrage contre le fascisme.

La direction du P.C.F. approuva naturellement le pacte. « Aragon écrivit dans *Ce soir* : Grâce à l'U.R.S.S., on ne peut plus faire la guerre comme on veut. La guerre est déclarée quelques heures plus tard. *Ce soir* est saisi. Ce qui évite à Aragon une explication douloureuse. » (André Calvès) Certains militants du P.C. sont fichés (ça renseignera plus tard la Gestapo), traqués, arrêtés. Beaucoup voteront « avec leurs pieds ». Cependant, sur 72 députés communistes, 45 désavouèrent le pacte, et des élus, comme Pierre Guéguin à Concarneau, quitteront ouvertement le P.C.

Anticipons légèrement sur une autre conséquence (logique) du pacte : la politique de légalité à tout prix menée par la direction du P.C.F. – la « crapule stalinienne » la plus achevée à la barre : Jacques Duclos. Celui-ci, après la débâcle, dès l'été 1940, fit entreprendre (sur ordre de Staline) des démarches par certains militants de la région parisienne auprès de la Kommandantur, par l'intermédiaire de Tréand, dit Le Gros, éminent kominternien responsable des cadres, pour obtenir des nazis (alliés de l'U.R.S.S.) la parution légale de *L'Humanité*, interdite par le gouvernement Daladier depuis Septembre 1939. L'affaire échoua de peu, « grâce » à la pression de Vichy, ce qui sauva la face à la direction du P.C.F. pour la suite des événements. Duclos, fidèle à lui-même, désavoua et accusa ensuite Tréand et les militants dévoués et disciplinés qu'il avait chargés de mener les pourparlers. Ceux-ci, fermement mis en quarantaine, frôlant de près l'exécution sommaire sous l'occupation, se trouveront pratiquement exclus par la direction du Parti, pour des motifs parfaitement inavouables, sans autres formes de procès - un procès, une comparution, devant les instances disciplinaires du Parti qui auraient tout dévoilé. Ils passeront le reste de leur vie à s'interroger sur leur incompréhensible disgrâce et sauront « mourir. en silence ». (lire : *Une jeune fille en guerre* de Maroussia Naïtchenko) En 1949, le Bureau Politique décidera quand même de faire un bel enterrement à Maurice Tréand, en récompense de son indéfectible discrétion.

Pour mieux savourer toute l'ironie de cette sombre histoire, citons encore notre ami André Calvès : « La direction du P.C.F. demandait que *L'Huma.* puisse sortir légalement pour nombre de raisons, et entre autres pour couper court à la propagande

clandestine des trotskystes. N'est-ce pas joli » ? C'est encore plus joli quand on sait avec quelle fureur imbécile, les staliniens nous traitèrent d' « hitlériens » après la libération...

\*

La classe ouvrière française en plein désarroi, était mûre pour une nouvelle guerre. Cette fois sans fleurs aux fusils, les braves petits français retrouvaient les godasses à clous et le casque des poilus de 14-18 – avec la rassurante et inexpugnable ligne Maginot en supplément. Le scénario de « la drôle de guerre » allait se dérouler, inéluctable.

## PENDANT LA DRÔLE DE GUERRE

**Quimper en cet Automne 1939**, retentissait parfois encore, du côté de la gare, des chants martiaux et avinés de pauvres inconscients qui partaient vers nos frontières de l'Est. Ce qui faisait dire à ma mère : « Il y a du patriotisme dans l'air. Ça va barder » ! Elle ne pouvait pas préciser pour qui, ni quand, ni comment, toutes choses proprement inimaginables – y compris et surtout pour nos tristes gouvernants (Daladier puis Reynaud) et nos piteux généraux (Gamelin, puis Weygand et Pétain). A part ça « on » (l'armée) réquisitionnait à tour de bras avec un stupide acharnement. Je me souviens de troupeaux entiers de superbes bovins, menés à l'abattoir et meuglant de désespoir – car, paraît-il, « Ils sentaient la mort » - pour être ensuite transformés en vulgaire « singe », à l'usage des trouffions, « les Français d'abord » (comme dirait Le P.), les Allemands ensuite, et pour un bon bout de temps.

**Quant à moi, à la rentrée du 1<sup>er</sup> Octobre**, je changeai d'école. L'école « Jules Ferry » - dite « la Jules » - pas loin de chez moi, préparait ses meilleurs élèves, après trois années de « Cours Complémentaire », au Brevet Elémentaire, ( le bac des pauvres) qui permettait d'entrer sans trop courber l'échine, dans une administration (P.T.T. etc...) Et même, après le Brevet, on pouvait passer son Brevet Supérieur (le deuxième bac des pauvres) qui ouvrait la voie au dur métier d'instituteur.

Mais avant ce passionnant parcours, entre le Certif. et le Cours Complémentaire, il existait une sorte de classe-centre de tri, d'au moins cinquante élèves. Une bonne partie d'entre eux se destinait flegmatiquement à entrer en apprentissage, dont l'âge légal était alors fixé à treize ans. Tous les pré-ados de Quimper et des environs étaient donc brassés là-dedans pour une dernière année scolaire, à l'abri des intempéries, le plus près possible du poêle, en attendant de trouver un petit patron dans le besoin.

Cette classe, assez redoutable, était tenue d'une main de fer – et sans gant de velours superflu – par Mr Déniel, frêle petit homme du genre saurien, assez âgé pour sa spécialité, à la parole coupante, dompteur impavide de notre bande d'énergumènes. Son seul point faible était son estomac ulcéré qui le contraignait, à des heures régulières et devant toute la classe goguenarde, à diluer dans un verre d'eau et à l'aide d'une petite cuillère tintante, une poudre blanche qu'il absorbait ensuite, cul sec. Nous appelions plaisamment ce pansement gastrique, son « lait de mammoth ».

Je n'ai perçu qu'une seule fois une lueur d'humanité dans le regard de Mr Déniel, et même je l'ai vu sourire; c'est lorsque son fils, en soldat kaki avec tout l'attirail réglementaire sur le dos est passé un jour dans la classe pour lui dire au revoir

Je me suis senti rarement aussi inexistant que dans cette classe, perdu dans une sorte de brouhaha et d'agitation inutiles. Elle a dû achever de me dégoûter d'apprendre ce qui ne m'attirait pas spontanément.

C'est dans ce foutoir démoralisant que j'ai rencontré Jean Bideau.

**Jean Bideau** était d'origine bigoudène, de Penmarc'h plus précisément. Il avait le « faciès » typique, oriental, de « ceux de sa race », dont le passé lointain reste, je crois, une énigme pour les anthropologues. (Je sais que j'emploie des mots repris par toutes sortes de délirants racistes, mais comme je n'en suis pas un et que le sujet m'intéresse, il faut bien que je les utilise – avec certaines précautions comme on le voit. Je supporte même difficilement les plaisanteries de rigueur sur les Bigoudens, parfois trop copieusement servies dans des milieux totalement insoupçonnables). Comme Attila n'est pas passé en Armorique que je sache, mis à part un débarquement massif d'Esquimaux dans la nuit des temps, je ne vois plus que l'hypothèse de populations autochtones incomplètement assimilées par les Celtes, à leur arrivée dans le secteur – trop pauvre et trop peu « rentable » pour eux.

Bon, revenons à Jean Bideau et aussi à sa famille qui habitaient rue Le Déan dans une grande maison d'un rose plus que fané. Ses parents – dont la mère en coiffe – étaient des Bigoudens pur jus, typiques et tout à fait gentils et accueillants. Sa grande sœur – sans coiffe – était aussi Asiate que les autres et pourvue par la nature d'une magnifique chevelure-crinnière ondulée, avec des reflets fauves. De quoi rêver. Son frère aîné **André**, très cordial et débordant de vitalité, était élève ajusteur au Likès. Plus tard il deviendra cheminot et syndicaliste C.G.T. Je regrette encore de ne pas l'avoir mieux connu, mais il avait au moins trois ans de plus que moi – un gouffre.

Jean, en fin de compte, était assez insignifiant. C'était un copain-badaud, un copain-présence qui pouvait rester longtemps, très longtemps, trop longtemps pour mon goût, à regarder par exemple des gars s'acharner à fendre les énormes souches des magnifiques grands arbres de l'avenue de la Gare, que l'on venait d'abattre. Il y a maintenant à leur place, bien sûr, un parking.

Je me souviens que ce brave Jean reprenait volontiers une plaisanterie courante à l'époque. Il levait le bras, singeant le salut hitlérien et disait en rigolant : « Un tas de merde, haut comme ça » !

Nous sommes restés copains, épisodiquement, à peu près jusqu'à la libération ; ensuite je l'ai complètement perdu de vue.

**Berthe** a été notre voisine de palier rue Kéréon, pendant longtemps, d'avant à après la guerre et au delà. Elle avait tenu une boulangerie quelque part dans le Nord-Finistère et avait fait faillite, chose impensable d'après ma mère, dans cette vitale et bénéfique profession. Berthe était divorcée. Berthe buvait. Berthe faisait des petits boulots pour les commerçants des halles, ce qui devait contribuer à entretenir son alcoolisme chronique. A un moment donné elle a essayé de se mettre à son compte comme marchande de légumes : une charrette à bras, quelques cageots. Mais comme elle ne vendait presque rien, sa marchandise qu'elle ne renouvelait pas faute de liquidités (le liquide passait avant), pourrissait lentement mais sûrement, ce qui faisait fuir l'éventuel client toujours plus loin – à cause de l'odeur.

Pauvre Berthe. Elle vivotait dans une petite pièce sans air, sans lumière, avec un mur gris à trois mètres de son unique fenêtre pour tout paysage. Elle venait parler avec ma mère, de choses et d'autres, presque tous les soirs. Elle racontait son histoire et des histoires des halles. Elle n'avait rien d'attirant, le visage de plus en plus violet sous ses cheveux « poivre et sel », longue comme un jour sans pain, maigre, avec sa voix de « mélécasse » et ses grands pieds savateux. Elle a été le témoin familial des temps difficiles qui tous nous attendaient.

**Nous étions en guerre**, sans trop nous en apercevoir. « A l'Est, rien de nouveau ». Aux actualités on voyait des patrouilles dans la neige du côté de l'Alsace-Lorraine, des soldats qui fumaient la pipe en rigolant, bricolaient, ou jouaient au foot, bien à l'abri de l'infranchissable ligne Maginot, avec ses blockhaus, ses gros canons, ses souterrains où des wagonnets circulaient électriquement.

Nos alliés Anglais, si pittoresques, étaient célébrés dans diverses chansons et tenaient absolument à aller « pendre leur linge sur la ligne Siegfried », tandis que le petit père Harry avait toujours la côte, comme en 14.

Et puis vint le Printemps de 1940. Le 11 Mai, les Allemands fin prêts, passant à l'attaque, envahissaient la Hollande et la Belgique, parachutaient, bombardaient, pratiquaient d'audacieux coups de main. Les alliés envoyaient leurs meilleures troupes à leur rencontre, comblant ainsi les vœux de Hitler et de son état-major qui déclenchaient le 14 Mai l'offensive décisive, avec des blindés en masse appuyés par l'aviation tactique (les stukas) près de Sedan, traversant la Meuse et les Ardennes, (la ligne Maginot, léger détail, s'arrêtait à la frontière belge) et fonçaient vers la Manche, atteinte dès le 24 Mai, à Boulogne. Le gros des troupes alliées était pris dans la nasse et ne devait plus en sortir – sauf les restes des troupes Anglaises, par Dunkerque et les plages lors de la bataille du même nom, le temps d'un *week-end à Zuydcoote*.

A Quimper on tenait bon. D'ailleurs la censure battait son plein. On espérait sans doute que l'ennemi serait stoppé « quelque part en France », sur une quelconque rivière, le plus loin possible de chez nous. Cependant on pouvait relever des indices assez déroutants.

Je me souviens de réfugiés, Belges disait-on, aux cheveux de lin qui passaient par la ville, l'air hébété. Particulièrement d'une jeune femme, avec son petit enfant dans les bras, un soir, au premier étage d'une maison de la rue Kéréon. Elle se tenait debout devant une fenêtre éclairée et en bas, dans la rue, toutes les commères du quartier s'apitoyaient bruyamment sur son sort, comme des pleureuses se relayant. La femme ne disait rien, s'offrant à leur commisération toute verbale. Elle les regardait en pleurant et berçait son enfant.

Et puis un jour, il y eut des soldats anglais de passage place Saint Corentin, avec leurs moyenâgeux casques plats, mais motorisés, flegmatiques comme il se doit, sympa. nous faisant des signes amicaux – et d'adieu.

Peu de temps après, par une journée où les rues de la ville étaient complètement vides, en Juin, de ma fenêtre j'ai vu mon premier Allemand. Un motocycliste avec son casque et une sorte de grand imperméable cache-poussière. Il s'est arrêté devant la librairie de Mr Loyer-Rozan et s'est fait ouvrir la porte. L'Allemand est sorti quelques minutes après, a repris sa moto et sa route. Vers Audierne, je l'ai appris par la suite. Il avait tout bonnement besoin d'une carte routière.

Un peu plus tard, les soldats Allemands (motorisés eux aussi) remplaçaient les Anglais place Saint-Corentin. De blonds aryens en tenue d'été, jeunes, décontractés, visiblement heureux d'avoir si facilement gagné.

Je venais d'avoir treize ans. Vous me croirez si vous voulez, mais je me suis dit, poussé peut-être par une sorte d'intuition vengeresse : « Dans quelques années, j'irai en occupation en Allemagne ». Et c'est ce qui est arrivé ! « étonnant, non » ?

## CET ETE LA

La bourgeoisie française a poussé les hauts cris, accusant les grèves de 36 et le gouvernement de Front Populaire d'être responsables du désastre de Mai-Juin 40. C'est faux . Blum et son équipe, « gérants fidèles et loyaux » du régime capitaliste, avaient au contraire fait accélérer la production dans les industries d'armement. Le même, auparavant, déclarait sans sourciller que le P.S. « avait toujours voté contre les crédits de guerre...sauf quand son vote aurait pu les empêcher de passer ».

Les classes possédantes avaient eu tellement peur de « l'ennemi intérieur » que l'on a pu résumer leur état d'esprit par le slogan bien connu : « Plutôt Hitler que le Front populaire ».

A leur sujet, on peut même employer l'expression sabotage, un sabotage exercé depuis longtemps et à un très haut niveau. Au point où nous en sommes, un peu d'Henri Guillemin (*La vérité sur l'affaire Pétain*) s'impose : « Le 12 Janvier 1927, sur l'avis autorisé du Maréchal Pétain, le Conseil Supérieur de la guerre s'est prononcé contre l'opportunité d'une ligne de fortifications couvrant la frontière nord »...En 1934, Pétain, Ministre de la guerre « avait par décret cette année-là, réduit lui-même de 603 millions à 470 les crédits militaires. Encore, sur ces 470 millions, le Maréchal-Ministre se bornera-t-il à en utiliser 403...alors que l'Allemagne portait à un milliard et demi son budget de la guerre ». Pour couronner le tout, toujours en 1934, Pétain avait déclaré : « les forêts des Ardennes sont impénétrables, ce secteur n'est pas dangereux ».

A croire qu'il préparait de longue date la catastrophe, pour pouvoir se présenter comme le « sauveur suprême », l'homme providentiel faisant « don de sa personne à la France » et déclarant pour comble de perversité et de sénilité réunies : « Je hais les mensonges qui nous ont fait tant de mal ».

En 39-40, le haut commandement français n'avait pas tiré la moindre leçon de la fulgurante blitzkrieg menée par Hitler en Pologne. Si ça avait été le cas, il aurait eu huit mois pour, au moins, tenter de restructurer l'armée française qui possédait plus de chars que les Allemands – hélas, dispersés en soutien d'infanterie. Mais il est resté empêtré dans la routine et des idées d'un autre âge, incapable de s'adapter aux « progrès » réalisés depuis l'autre guerre. Timoré et peu sûr de lui, il attendait et espérait, contre toute évidence, une rapide intervention des Etats-Unis et rêvait d'un nouveau : « La Fayette, nous voilà » !

En fidèle de Léon Davidovitch (Trotsky), je me dois de citer ici ce que le fondateur de l'Armée Rouge, écrivait dès Août 1937 : « Après quinze ans de désarmement allemand, Hitler fut forcé de se mettre à édifier une armée à partir de rien, grâce à quoi l'armée est délivrée de toute routine et n'est pas obligée de traîner derrière elle une technique et un équipement vétustes. L'entraînement technique s'inspire de nouvelles idées fondées sur les derniers résultats de la technique. Il est vraisemblable que seuls les Etats-Unis sont destinés à surpasser la machine de guerre allemande ».

Mais le responsable sans doute le plus déterminant de toute cette sombre histoire a été le facteur psychologique, sur lequel Hitler avait su jouer à fond depuis des années. Après toutes les reculades, tous les compromis pourris, tous les espoirs déçus et les défaites subies, les soldats français n'avaient pas l'ombre d'un idéal collectif pour lequel se battre, vivre ou mourir.

Les Anglais continueront seuls le combat et on ne pourra jamais leur enlever ce mérite, même si Hitler dans son délire les ménagera quelques semaines, espérant une paix séparée pour un nouveau partage du monde. Churchill, tout cynique qu'il était saura trouver les mots pour galvaniser le peuple anglais : « Nous irons jusqu'au bout...nous nous battons sur les mers et sur les océans, nous nous battons avec toujours plus d'assurance et toujours plus de force dans les airs, nous défendrons notre Ile, quoi qu'il puisse nous en coûter, nous nous battons sur les grèves, nous nous battons dans les champs et dans les rues, nous nous battons sur les collines, nous ne nous rendrons jamais ».

C'est ce même Sir Winston qui racontait : « Il était une fois un officier de cavalerie qui était tellement bête que même ses collègues s'en aperçurent »...

C'est encore lui qui, ayant appris par ses services secrets que la Luftwaffe allait bombarder Coventry, se garda bien de faire évacuer la population, afin que les Allemands n'en déduisent pas que leur code avait été déchiffré...

Le 17 Juin 1940, jour où la France demanda l'armistice, Molotov fit transmettre à Hitler : « les chaleureuses congratulations du gouvernement soviétique, à l'occasion du splendide succès de la Wehrmacht ».(William Shirer)

Le 20 Août 1940, Trotsky est assassiné au Mexique par un agent de Staline. Citons Maurice Nadeau : « ...l'image qui me vient à l'esprit à propos de Trotsky, ce n'est pas celle du compagnon d'estrade de Lénine. L'agent du N.K.V.D. qui lui défonce le crâne n'en finit pas, comme dans un film des débuts du cinéma, de refaire éternellement son geste. N'en finit pas, non plus, le hurlement de surprise et de douleur de l'assassiné ».

*Il m'aura fallu toutes ces pages pour venir à bout de mon enfance. A ce train-là il me faudrait une deuxième vie pour finir de raconter la première – ce qui évidemment, est assez tentant.*

*Naturellement, je n'ai pas seulement raconté ma futile petite existence. De grands évènements, de grands destins, d'illustres fantômes, ont été évoqués au fil de mon récit. Je ne sais pas trop si j'ai réussi dans mon entreprise. J'ai fait ce que j'ai pu, avec mes moyens et mes inspirations du moment, en essayant de respecter la fameuse « vérité historique », (je cite mes sources) mais jamais, en aucun cas, la non moins fameuse « objectivité ».*

*J'ai aussi essayé de camper pas mal de personnages bien réels, tels que je les ai perçus et gardés en mémoire. Des personnages qui, le plus souvent sans même s'en douter, m'ont façonné, formé et déformé.*

*J'ai tenté de reconstituer les différents milieux où j'ai passé mon enfance, tels qu'ils étaient et aux diverses époques considérées.*

*Assez grande a été ma surprise de constater le tortueux cheminement de la mémoire, ses trous, ses tours et détours, ses retours, sa façon indépendante de s'affirmer, de s'imposer même.*

*Je vais maintenant continuer à explorer mon interminable jeunesse, mon adolescence « à l'heure allemande », à l'écoute du monstre intérieur qui m'habite – qui habite chacun d'entre nous.*

## SOUS LA BOTTE (1940-1944)

**Pour les vacances de cet été 40**, finies les colos. tout le monde était K.O. Comme il faisait très chaud, je retrouvais d'autres jeunes au « Léonard », un ruisseau avec « barrage » du côté du Moulin vert où l'on pouvait se baigner, puis grelotter à son aise à l'ombre bougrement fraîche de grands peupliers bruissants.

Un jour j'y avais fait trempette sans mon slip de bain, mais AVEC mon slip ordinaire et un quelconque imbécile avait raconté à ma mère, qui l'avait cru, que je m'étais baigné tout nu. D'où ses reproches culpabilisants et toute la gamme des rancoeurs de l'incompris que j'étais – indigné d'une telle méprise et incapable de m'expliquer clairement sur un sujet (tabou) touchant au sexe, si j'ose dire.

Pour aller au « Léonard » il fallait traverser une cour de ferme où des paysans, sans doute contrariés d'être constamment dérangés, avaient lâché leur chien qui, au hasard des jeunes guibolles qui passaient avait mordu l'une des miennes. Dououreux, vexant et injuste (pourquoi moi) ? Personne ne s'est d'ailleurs inquiété de mon sort, malgré d'illustres précédents (Louis Pasteur, 1822-1895 et le jeune berger sauvé par lui de la rage). Depuis ce jour funeste je me suis facilement méfié des canins et de leurs canines et trouvé les chiens plutôt encombrants, emmerdants et même, pour tout dire, assez puants. « Que voilà un vieux compte de réglé, Johnny ».

**A la rentrée d'Octobre** j'accédai, faute d'être captivé par un quelconque métier manuel, aux avantages et aux inconvénients du cours complémentaire 1ère année de mon école Jules Ferry. J'entrai donc en 1ère B avec quarante-neuf autres, dont quelques réfugiés parisiens attardés et gouailleurs. Exemple : nous avions un prof. (de math.) surnommé (pourquoi ?) **Nestor Pilbaudet**, particulièrement glacial, très sombre et assez redoutable, distant et rigide comme c'est pas permis. Le bruit courait que sa femme l'avait quitté et, à un moment de brouhaha propice, un de ces parisiens, les mains en porte-voix, avait crié : « Cocu ! Videz-le ! » N'en croyant pas ses oreilles, le prof. avait lancé un « comment ? comment » ? sans conviction et s'était tiré car, heureusement pour tout le monde, c'était la fin de son cours.

(Chose incompréhensible : en cette lointaine époque, les prof. quoique assez poussifs et sous-alimentés, après chacun de leurs cours, se déplaçaient rapidement d'une classe à l'autre, franchissant d'innombrables marches d'escaliers, pour éviter semble-t-il à deux-cents élèves de cavalier et de s'entrecroiser avec leur barda sur le même difficile parcours, au moins quatre fois par jour. Maintenant, c'est l'inverse qui se passe - mal. Chaque prof. a SA classe et les élèves, toutes et aucune. Ça doit être la bonne recette pour fabriquer des instables).

Les prof. donc, étaient de la vieille école. Assez âgés et même parfois extirpés d'une bienheureuse retraite, pour compenser les prisonniers qui végétaient dans les camps en Allemagne.

**Quelques portraits** (il y en aura d'autres plus loin quand je les connaîtrai tous).

Honneur au Directeur, **Mr Le Trouadec**, un veuf blanc de poils, moustache fournie, petit mais musclé, avec de grosses paluches. Il gérait la boîte et en plus nous dispensait des cours de morale et d'instruction civique, où il reprenait toujours et toujours les mêmes sempiternels clichés, des tournures franchement ridicules que nous imitions entre nous et qui nous faisaient bien rire. Jusqu'au jour où un élève qui faisait le pitre – en douce croyait-il – a reçu du moqué une gifle tout à fait magistrale qui nous a tous calmés. Ça aurait pu donner lieu à un beau sujet de dissertation, du genre : « Le rôle de la violence dans l'Education Civique ». N'empêche, ce Directeur était un brave homme et j'ai été plus tard le témoin de ses très bonnes relations décontractées et chaleureuses, avec les « grands » qui préparaient l'Ecole Normale et...la Libération.

Le « père » **Caoudal** (encore un prof. de math.) était de ces rappelés en activité, en remplacement des prisonniers. Béret basque et jambières de cuir, replet et lent, il devait très mal digérer la défaite et les premières restrictions, surtout de tabac, car ses doigts encore jaunis de nicotine parlaient pour lui. Un peu sénile, un peu lointain, il faisait ses cours comme pour lui-même, entassant les x et les y sur le tableau noir. Suivait qui pouvait. Moi, je ne suivais rien et ne pouvais rien. Je me disais : « Avec Caoudal, j'entrave que dal » et prenais mon mal en patience. Je n'avais qu'une peur, une grande peur, c'était d'être « appelé au tableau » mais, avec ma discrétion naturelle, pour la circonstance soigneusement entretenue, j'ai pu échapper à cette suprême humiliation.

Par contre, j'admirais sans réserve ceux qui venaient démontrer qu'ils avaient compris quelque chose. Je me souviens d'un certain **Bonizec** qui plus tard deviendra syndicaliste C.F.D.T., déjà formé, sûr de lui, « à l'aise Blaise » et jonglant, même si parfois il se trompait, avec tous ces signes cabalistiques.

Moi je coulais à pic, sans espoir aucun, renonçant à essayer de comprendre. Sans rien piger, je copiais très soigneusement sur mon voisin, un très brave type nommé **Firmin**, sans doute assez brouillon mais très actif, un peu trop rapide cependant et qui enfilait avec ardeur les fameux x et autres y, les parenthèses et les crochets, les petits deux et les petits trois. Au bout du compte ça me faisait de beaux zéros – et une rupture irrémédiable avec les mathématiques.

Le « père » **Rognant** était notre prof. de français. Grand, rose et costaud, la quarantaine, il se vouait à son métier. On sentait qu'il y croyait, qu'il nous voulait du bien. C'était un passionné, un hypersensible, qui se consumait au feu sacré de la pédagogie. Il vivait un drame familial, sa femme étant récemment décédée et se lançait dans son travail à corps perdu, pour essayer de mieux supporter sa grande douleur. J'aimais bien : « *Le roman de Renart* », « *La farce de Maître Pathelin* », puis « *Les plaideurs* », (« ils ont pissé partout »), *Le Cid*, (« as-tu du cœur » ?), « *Horace* », (et les Coriace)...etc...etc Mais la grammaire m'est toujours restée un mystère insondable, bardée d'un jargon inaccessible et jamais à mon gré assez bien explicité.

Le « père » **Coulant**, la cinquantaine adipeuse, joues flasques et petite moustache à la Charlot, arborait parfois comme son collègue Caoudal, de martiales jambières de cuir. Ancien de 14/18, on disait qu'il en était revenu avec une blessure (très) mal placée qui l'avait réduit à l'état (peu enviable) d'eunuque. Avide de tendresse, il se défoulait de temps en temps au beau milieu de son cours (de géographie, je l'oubliais) en frottant sa joue (toujours flasque) contre celle du premier élève à sa portée et en émettant une sorte de grognement primal. Ça n'allait pas plus loin – et pour cause – et il reprenait

son laïus, d'ailleurs fort intéressant. Grâce à lui, pendant toutes ces sombres années, j'ai pu m'évader un peu partout dans le monde, particulièrement au Canada, pays neuf, pays sain, pays de mes lectures favorites. En ces temps de deuxième guerre mondiale, connaître la géographie avait aussi son utilité.

Le « père » **Labas** (Laouick), était plus jeune que les autres. Marié à une gironde petite femme rondelette, il était du type simiesque et portait en plus, d'énormes lunettes de myope. Il nous apprenait l'histoire et (hélas)! la musique. Bien sûr, il me passionnait, me faisant vivre ailleurs, dans de nombreux romans historiques et gommer, comme en géo., le présent sinistre et inquiétant. Il m'a appris à faire des plans, à trier, à classer les idées, les évènements, avec de grands A et de grands B, des premièrement et des deuxièmement, de petits a, b, c, ...Et même une fois, il m'a mis un 20 sur 20 !! Le seul, l'unique, de toute ma vie. Inoubliable. (Je dois quand même préciser que l'interrogation écrite portait sur... « les Rois fainéants » - ce qui m'avait notablement avantage). C'est aussi le dernier (je l'espère), qui m'a foutu une gifle – d'ailleurs bien méritée. Il essayait, le pauvre, de nous apprendre la musique. Plein de bonne volonté, il avait amené un jour son violon et s'était mis à en jouer pour tenter d'illustrer sa leçon, installé à côté de moi sur une place libre, le cul sur le bureau et les pieds sur le banc. Ça grinçait, ça couinait, ça pleurait, ça sanglotait à mes oreilles que c'en était insoutenable. Et surtout, je voyais en gros plan ce sacré Laouick, agrippé à son violon, un rictus ignoble déformant sa face de singe, de singe de cirque. Alors j'ai craqué, ne pouvant plus me retenir je lui ai éclaté de rire au nez. Il s'est arrêté de massacrer Schubert et m'a balancé LA gifle. Je suis sûr qu'il en a été, immédiatement, aussi désolé que moi et ce regrettable incident n'a en rien altéré la suite de nos relations.

(Après la libération, en 46, Laouick au P.C., entraînera à l'assaut de notre estrade trotskyste, un groupe vociférant de l'U.J.R.F. (Union des Jeunesses Républicaines de France), nouvelle étiquette – honteusement opportuniste – des Jeunesses Communistes. Il restera tout interloqué de se trouver soudain en face de moi et aura sans doute des difficultés à digérer en son for intérieur que j'étais un authentique « hitléro-trotskyste » - ce qui a dû contribuer à calmer les ardeurs belliqueuses de toute la bande. Du coup, dans mon propre for intérieur, j'ai collé à mon ex-prof. un 0 sur 20 en histoire contemporaine).

Honte sur nous à tout jamais ! Pour notre conduite, notre inconduite, vis à vis d'une prof. d'anglais, « **la Miss** ». Sans doute avons nous senti sa faiblesse, son désarroi et ses problèmes. Toujours est-il qu'elle a été dès le début notre souffredouleur. Comme de petits imbéciles (que nous étions), nous trouvions ridicule sa façon (pourtant la bonne), d'essayer de nous apprendre à prononcer l'anglais. Dès lors, tous les chahuts possibles et imaginables, souvent très élaborés, se sont déclenchés et amplifiés, jusqu'à faire complètement craquer notre malheureuse victime. Je me souviens encore de son visage ingrat et bouffi, de sa voix cassée et des grosses larmes qui coulaient de ses yeux exorbités. Je n'ai rien à ajouter pour ma défense.

Dernier souvenir scolaire de ces années 40/41 : le chœur final de la 9<sup>ème</sup> symphonie de Beethoven : *L'hymne à la joie*, qui paraissait assez déplacé en ces temps désespérés et qu'un instit. d'une petite classe apprenait à ses jeunes élèves pendant nos récréés. C'était la première fois que je l'entendais, sur des paroles dont je me souviens encore :

Ô quel magnifique rêve  
Vient illuminer mes yeux  
Quel brillant soleil se lève  
Dans les purs et larges cieux

Temps prédits par nos ancêtres  
Temps sacrés c'est vous enfin  
Ah ! la joie emplit les êtres  
Tout est beau , riant, divin

Pour mener gaiement nos rondes  
Nous cherchons les bois ombreux  
Mers, vallons, forêts profondes  
Tout est beau, tout semble heureux.

## **Pendant ce temps-là...(1)**

**La France après Juin 40** était devenue une sorte de grande colonie de vacances pour les soldats de la Wehrmacht qui se permettaient de n'occuper que les deux-tiers, Nord et Ouest du territoire.

Pétain-Laval « administraient » le reste du terroir d'une main sénile, mais encore ferme – « concession » obtenue contre la neutralisation de la flotte de guerre française à Toulon, ce qui arrangeait bien les affaires de Hitler.

En attendant des jours meilleurs, le pays devra entretenir les forces d'occupation, « à hauteur » de 400 millions par jour, ce qui entraînera : pénurie alimentaire, « marché noir » pour les riches et « trafics et crimes » en tous genres.

**Mais Hitler perdait la bataille d'Angleterre** grâce à une poignée de pilotes surmenés de la R.A.F. – « jamais dans le domaine des conflits humains tant d'hommes n'ont dû autant à si peu d'entre eux » devait commenter Churchill – et renonçait à envahir ce pays. L'aviation anglaise détruisait systématiquement les concentrations de chalands dans les ports de la Manche et de la mer du Nord. De plus, la « Navy » veillait et l'aide américaine commençait à arriver.

**Mussolini, bêtement jaloux** des succès de Hitler et avide de se poser lui aussi en conquérant, en Octobre 1940, à partir de l'Albanie déjà annexée, attaquait la Grèce du dictateur Métaxas. Pas du tout motivés, mal équipés, les soldats italiens furent vite refoulés et mis dans une situation critique.

**Hitler, qui dès Juillet 40** avait donné des ordres pour la mise au point de « l'opération Barbarossa » (l'invasion de l'U.R.S.S. prévue pour le Printemps 41), se vit dès lors contraint d'attaquer la Grèce à partir de la Bulgarie alliée, ainsi que la Yougoslavie où le régent Paul, pro-Allemand, avait été renversé par la population et l'armée. L'attaque allemande dans les Balkans commença le 6 Avril 1941 par le bombardement de Belgrade ville ouverte, pour « punir » le peuple yougoslave et fit des milliers de victimes. Le 17 Avril la Wehrmacht entra à Athènes et le 19, une armée anglaise envoyée en soutien des Grecs, rembarquait et abandonnait même la Crète sous une nuée de parachutistes allemands. Le temps de ramener ses forces vers le Nord, Hitler perdait un temps précieux (ce qui allait lui coûter cher) et ne pouvait attaquer l'U.R.S.S. que le 22 Juin 1941.

**Les bureaucrates schizophrènes** du Kremlin qui n'avaient cessé de fermer les yeux et de se boucher les oreilles, malgré une foule d'indices et d'avertissements concordants, se révélèrent au dessous de tout, jusqu'au dernier moment.

**Au dernier moment** justement, un soldat allemand, un certain Alfred Liskov, (un de ces obscurs dont l'Histoire a quand même retenu le nom) qui avait déserté et franchi le Pruth à la nage, déclarait aux soviétiques que son unité avait reçu l'ordre d'attaquer dans la nuit du 22 Juin, à 3 heures du matin. « Staline en fut informé personnellement, mais l'avertissement fut ignoré ». (Nikita Khrouchtchev) Sans crainte de trop se tromper, on peut avancer que cet homme courageux fut très vite liquidé comme espion, propagateur de fausses nouvelles et témoin gênant.

## SOUS LA BOTTE (suite)

**En fin de matinée** de ce 22 Juin 1941, je déambulais du côté du pont Firmin lorsque j'appris la nouvelle de l'attaque allemande contre l'U.R.S.S. Sans être particulièrement doué ni averti, je me suis dit : « Cette fois, ils sont foutus ». Quelques réminiscences de la campagne de Russie de Napoléon me sont sans doute revenues à l'esprit, ainsi que Victor Hugo et son célèbre : « Hier la Grande Armée et maintenant troupeau ». (Coïncidence de l'Histoire : Hitler attaqua la Russie le 22 Juin. C'est aussi un 22 Juin, en 1812, que Napoléon franchit le Niémen, pour sa dernière et désastreuse aventure).

Pour nous ce fut le début d'un espoir tenace, malgré les revers et les péripéties qui allaient suivre. Ma mère et moi nous nous accrochions aux nouvelles de la B.B.C. (« Les Français parlent aux Français »), grâce à notre précieux poste de T.S.F. et malgré le brouillage lancinant des stations allemandes.

Nous avons connu très tôt l'appel du 18 Juin 40 de de Gaulle et retenu la phrase : « La France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre ». Personne dans notre entourage n'était pétainiste et nous gardions l'espoir. Il fallait tenir, il fallait durer, c'est tout.

Il fallait surtout se nourrir, se vêtir et se chauffer. Tout était rationné et il y avait des cartes et des tickets pour tout : le pain, le vin, le beurre (60g par mois), la viande (100 g par semaine), les textiles...etc...Et souvent, ces fameux tickets n'était pas honorés – si l'on peut dire.

Nous ne connaissions personne à la campagne où les paysans pratiquaient encore – et d'autant plus – la polyculture et vivaient en autarcie, (ainsi que du « marché noir » et du troc).

Quimper comme toute l'Europe, vivait à « l'heure allemande » et sous les couleurs nazies. D'immenses drapeaux à croix gammée flottaient sur la compagnie Lebon (future E.D.F.) qui était le siège de la Kommandantur, sur la maison Pernès au Cap Horn qui abritait leur Soldatenheim (foyer du soldat), sur l'hôtel de l'Epée où logeaient les officiers supérieurs et les généraux, reconnaissables à leurs revers rouge vif – comme une sinistre prédiction.

« Ils » avaient aussi réquisitionné pas mal de maisons et villas où « ils » se gobergeaient et se planquaient, avec leurs « souris grises » (les femmes allemandes en uniforme).

Par ailleurs, mais dans le même ordre d'idées, le bordel de la rue Pen-ar-stang fonctionnait à plein régime - sans le drapeau nazi, cependant.

La chanson « Lily Marlène » faisait fureur mon führer et allait devenir tout à fait emblématique de cette période où sa nostalgie et son atmosphère morbide, traduisaient bien le tragique destin qui attendait l'armée allemande. Celle-ci, paraît-il, allait parfois au combat et à la mort en scandant ses paroles :

« Derrière la caserne, quand le jour s'enfuit  
 La vieille lanterne, au fond s'allume et luit  
 .....  
 Et dans la pénombre, nos corps enlacés  
 Ne faisaient qu'une ombre, lorsque je t'embrassai  
 .....  
 Dis-moi Lily Marlène  
 Dis-moi, dis-moi Lily Marlène »

En attendant des jours meilleurs et pour la galerie, les sections des jeunes soldats de la Wehrmacht traversaient Quimper en chantant des airs sans doute germaniques et adaptés pour les jeunesses hitlériennes, en se rendant à des manœuvres champêtres. Leurs paroles étaient d'une émouvante simplicité :

« Hey hi , hey ho, hey ha » (bis) et (ter) et au final:  
 Ha, ha, ha; ha, ha, ha, ha ».

Du niveau de *Blanche-neige et les sept nains* et il y avait toujours un joyeux luron de service qui accentuait les très molos à la tyrolienne – ce qui amusait fort ces grands enfants.

En attendant le front de l'Est, où ils allaient apprendre à déchanter.

Autre bâtiment réquisitionné : l'école Saint Charles à Kerfeunteun où la Gestapo enfermait et « interrogeait » les premiers résistants. Quand nous passions devant la venelle qui y menait, ce n'était jamais sans un serrement de cœur.

Un peu avant l'hôtel de l'Épée il y avait un magasin d'antiquités qui était tenu par le frère de Max Jacob, le poète et écrivain arrêté et emmené à Drancy où il devait mourir. Je me souviens de ce vieux monsieur, chauve et triste, comme résigné, comme s'il attendait l'irréparable, assis sur une chaise devant sa boutique. Un jour on s'aperçut que la boutique était fermée et on ne le revit plus. Des miliciens en bleu marine, sinistres et impavides, s'installèrent à sa place avec des affiches et des photos de propagande dans la vitrine. Il y avait toujours comme un vide devant leur siège. Les gens ne traînaient pas et passaient en vitesse, soudain silencieux, les yeux baissés – quand ils ne changeaient pas de trottoir.

\*

**A la rentrée d'Octobre 41**, Laouick, Caoudal , Coulant et les autres, décidèrent de me garder bien au chaud en 1<sup>ère</sup> Année, compte-tenu de ma déplorable tenue en mathématiques. Je n'étais pas le seul et un de ces messieurs nous appellera « les littéraires », peut-être pour atténuer notre dépit – ce qui ne fit que renforcer mon profond dédain (bien commode) pour les sciences trop exactes. Ce redoublement ne m'améliora absolument pas et ce fût une année perdue – une de plus.

C'est sans doute pendant cette triste époque que ma mère parla de m'envoyer à ...Plozévet pour apprendre le métier d'horloger (et manger à ma faim), chez le père de

sa jeune collègue **Titine**. Il n'y eut pas de suite. Mais que serais-je devenu à Plozévet ? Un autre, très certainement, formé dans un milieu totalement différent. Ouvrier horloger, courbé sur mon établi, la loupe vissée à l'œil. Peut-être heureux de mon sort, peut-être pas. Qui sait ? J'avais déjà échappé aux « enfants de troupe » et l'engrenage de l'horlogerie ne m'entraînera pas plus loin qu'un vague projet.

Pendant les grandes vacances, j'avais fait comme tout le monde, c'est à dire peu de choses. Je me souviens de « courses » en vélo, sur la route de Bénodet et plus particulièrement de la terrible côte du Moulin du Pont, où je m'échinai à amener ma lourde machine et moi-même, le plus haut possible – mais rarement au sommet. C'était là LE test, l'épreuve, qui permettait aux plus endurants et aux mieux équipés de se vanter ensuite de leur exploit.

## Pendant ce temps-là...(2)

**Le coup de massue du 22 Juin 41** n'avait pas complètement assommé l'Armée Rouge, même si en trois semaines les Allemands avaient avancé de 750 km et étaient devant Smolensk, à 320 km de Moscou . Même si Kiev était prise le 22 Septembre et 665.000 hommes faits prisonniers (à cause de l'imbécile obstination de Staline). Même si Léninegrad était encerclée (pour 900 jours), ce qui inspirera à Hitler : « J'ai résolu d'effacer Léninegrad de la surface de la terre » - preuve s'il en était besoin, de l'importance historique de la ville-symbole de la Révolution d'Octobre.

Quelques semaines plus tard, Goering dira : « Cette année, 20 à 30 millions de Russes mourront de faim...Dans les camps de prisonniers russes, les hommes commencent à s'entredévorer ».

Très vite la machine de guerre nazie démontrait sa spécialité anti-communiste. Derrière la Wehrmacht, dans les territoires conquis, les Einsatzgruppen allaient assassiner 750.000 personnes, hommes, femmes et enfants, juifs et communistes.

Hitler dans ce domaine, n'arrivera quand même pas à surpasser Staline qui reste le plus grand exterminateur de communistes connu à ce jour.

Cet individu obtus et à la haine tenace, pointilleux et obstiné, avant l'entrée des Allemands à Orel le 11 Septembre 1941, donna l'ordre d'exécuter 150 prisonniers politiques, la plupart témoins ou survivants des procès de Moscou.

**Parmi eux :** Christian Rakovski, né en 1873, « Bulgare d'origine, Français d'éducation, Russe de culture, Roumain de nationalité » écrit Victor Serge. Fils d'un riche propriétaire de la Dobroudja, aurait fait à 16 ans son premier discours révolutionnaire dans une église. Exclu de tout établissement scolaire de son pays, fait ses études de médecine à Montpellier et soutient une thèse sur « *Les causes du crime et de la dégénérescence* ». Délégué des socialistes bulgares au congrès de la 2<sup>ème</sup> Internationale à Zurich en 1893, y subit l'influence de Plékhanov (l'introducteur du marxisme en Russie qui devait ensuite mal tourner) et se lie avec Jules Guesde et Rosa Luxemburg. Collabore à *L'Iskra* de Lénine, puis à *La Pravda* de Trotsky. Plusieurs fois expulsé de Roumanie, y devient député, dirigeant du parti social-démocrate et rédacteur en chef de son quotidien. Protecteur des marins du « Potemkine ». Lance l'idée d'une fédération socialiste balkanique. Lié avec Trotsky depuis 1913. Internationaliste pendant la première guerre mondiale. Collaborateur de *Naché Slovo* (le journal de Trotsky en France). Délégué à la conférence de Zimmerwald. Arrêté à son retour en Roumanie, il sera libéré par la révolution. Adhère au parti bolchevique, préside le Conseil des Commissaires du peuple d'Ukraine de 1919 à 1923. Combat la politique de russification de Staline, qu'il est un des rares à attaquer au 13<sup>ème</sup> congrès en 1924, après la mort de Lénine. Ecarté par une nomination d'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Paris. En 1927 rejoint en Ukraine les partisans de l'opposition de gauche unifiée. Au 15<sup>ème</sup> congrès il sera le porte-parole des irréductibles groupés autour de

Trotsky. Exclu du parti et déporté à Astrakhan d'où il dirige l'opposition, puis à Barnaoul, dans le Kazakhstan, dans des conditions climatiques terribles. Il se serait évadé et aurait été repris. Se « reprend » en 1934, invoquant le danger de guerre. Arrêté peu après, condamné à la prison au troisième procès de Moscou où il est apparu comme un vieillard brisé. Rakovski a laissé une œuvre importante, dont *La Russie en Orient*, *La Roumanie des boyards*, *Metternich et son époque* et des écrits politiques, parmi lesquels la lettre à Valentinov publiée en français sous le titre *Les dangers professionnels du pouvoir*. Il a consacré ses premières années de déportation à un vaste travail, resté aux mains de la Guépéou, consacré à Saint-Simon et aux socialistes utopiques.

Il est exécuté bâillonné. Son cadavre sera dépecé et jeté aux loups. (sources : Pierre Broué)

\*

**Pour essayer de mesurer les horreurs** de cette deuxième guerre mondiale, je vais anticiper et citer quelques chiffres significatifs, généralement admis.

Elle aura fait au total 50 millions de morts (celle de 14 : 9 millions). Le peuple russe aura payé le plus lourd tribut : 26 millions de morts, soldats et civils confondus et 6 millions de prisonniers – dont 3 millions entre le 22 Juin et le 6 Décembre 1941. Le million qui reviendra des camps nazis sera immédiatement expédié au goulag car, selon Staline, pourtant le principal coupable du chaos initial, un soldat soviétique ne devait pas se rendre. (Curieusement, à coups de propagande extérieure et de terreur interne, Staline sera considéré comme le grand vainqueur et même le grand sauveur de cette guerre, alors qu'il était en fait le premier responsable de l'hécatombe et de la ruine de son pays – qui était aussi un peu le nôtre).

Les autres « belligérants » se partageront ainsi leurs victimes : Pologne 6 millions de morts, Allemagne 5 millions, Japon 3 millions, Yougoslavie 1 million et demi (sur 10 millions d'habitants), Grèce 600.000 (sur 7 millions d'habitants), France 600.000, Grande-Bretagne 380.000, U.S.A. 300.000, etc

Des millions d'êtres seront : déportés politiques, exterminés juifs tziganes et autres, fusillés et torturés résistants, travailleurs forcés, bombardés de Dresde de Londres et de Hambourg, brûlés vifs d'Oradour et de Lidice, atomisés d'Hiroshima et de Nagasaki.

Et tout ça pour rien. Pour retrouver à la fin de la guerre un monde bipolaire, régi par une bureaucratie renforcée et une bourgeoisie internationale à dominante américaine.

« Le prix du sang et des larmes » ne sera pas cher payé. En France, quelques « conquêtes sociales » : la sécu., le droit de vote pour les femmes (enfin), des « nationalisations » ( qui reconstruiront le capital), en échange de ne la non remise en cause du système – alors que le peuple était en armes. La politique de collaboration de classe du P.C. et le poison chauvin qui coulait dans (presque) toutes les veines, assureront le rétablissement en douceur de la bienfaisante « démocratie » bourgeoise. Avec l'aval de Moscou, bien entendu.

\*

**En attendant, Hitler**, persuadé que « notre ennemi à l'Est est abattu et ne se relèvera jamais », ordonne de « réduire considérablement les effectifs du front de l'Est » et de dissoudre quarante divisions d'infanterie.

Mais, écrit un général allemand : « Dès la bataille de Minsk, le comportement des soldats russes en face de la défaite, offrit un contraste saisissant avec celui des Polonais et des alliés occidentaux. Même encerclés, ils défendent leurs positions et se battent pied à pied ».

Il n'y a pas d'effondrement, mais au contraire un sursaut, une volonté collective de se battre, (malgré la pagaille bureaucratique et les vides laissés par les purges dans l'armée), une mobilisation spontanée des ouvriers et des communistes de la base.

« C'est devant Léninegrad et devant Moscou que les troupes allemandes sont arrêtées à l'automne de cette année 41. C'est dans les rues de Rostov et de Sébastopol qu'elles ont rencontré la première résistance acharnée, de maison à maison, de rue à rue. C'est aussi dans cette période que se forment les premiers groupes de partisans, dont l'action sera considérable »...(Pierre Broué)

Des masses humaines travaillent aux fortifications improvisées.

Les usines et les machines sont démontées et transportées derrière l'Oural, preuve de la volonté des Russes de résister jusqu'au bout, jusqu'à la victoire !

Preuve aussi de la supériorité de l'économie planifiée, même sous une direction bureaucratique – qui lutte pour sa survie.

Devant Moscou, le 6 Décembre 1941, par moins 38°, les Russes contre-attaquent sur un front de 300 km et refoulent la Wehrmacht qui subit de lourdes pertes (1 million et demi d'hommes hors de combat). Il s'en faut de peu qu'elle ne connaisse le même sort que « la grande armée ». C'est un tournant important de la guerre et la première défaite de Hitler. Tous les peuples opprimés d'Europe jubilent discrètement et commencent à espérer.

**Cette première victoire défensive** des Russes est aussi due aux informations du réseau Sorge. Richard Sorge était un militant communiste allemand travaillant au Japon pour le quatrième département de l'armée rouge. Correspondant d'un journal allemand, encarté au parti nazi et bien introduit dans les milieux diplomatiques, il prévint d'abord (lui aussi) les Russes, de l'attaque du 22 Juin 41. En Octobre de cette même année, il était en mesure de confirmer que les Japonais n'envisageaient pas une action contre l'Extrême-orient soviétique. Cette information capitale et sûre permit à l'armée rouge de transférer de Sibérie sur le front de Moscou des troupes fraîches et bien équipées, habituées aux rigueurs de l'hiver sibérien, qui jouèrent un rôle déterminant dans la bataille. Le réseau Sorge qui fonctionnait depuis 1933, sera démantelé en Octobre 1941 et Richard Sorge exécuté en 1944, le 7 Novembre, date anniversaire de la Révolution d'Octobre – par une délicate attention des autorités japonaises.

Avant d'être pendu, Richard Sorge, pour être sûr de bien se faire comprendre de ses bourreaux (et de la postérité), proclama en japonais : « Sakigun...(l'Armée Rouge), Kokusai Kyosanto...(l'Internationale Communiste), ...Soviet Kyosanto...(le Parti Communiste soviétique) ».

« *Un taxi pour Tobrouk* » va maintenant nous amener voir brièvement ce qui se passe en Lybie (colonie italienne), où Italo-Germaniques et Britanniques font des aller-retour depuis le début de 1941. En Novembre de cette année, l'Afrika-Korps de

Rommel a l'initiative et en Juin 42 s'empare de Tobrouk, position clé des Anglais. Il pénètre en Egypte jusqu'à El Alamein, à cent km d'Alexandrie, menaçant le canal de Suez. Mais Hitler ne comprendra jamais l'importance stratégique de la campagne de Lybie et laissera plus ou moins tomber son cher feldmaréchal qui, dépourvu de matériel (grâce aussi à la résistance de l'île de Malte, base aéro-navale inflexible) ne pourra exploiter son avantage. Notons en passant que les effectifs engagés en Lybie étaient dérisoires en comparaison de ceux du front russe.

**Autre événement capital de cet Hiver 41-42 :** l'entrée en guerre des Etats-Unis, après l'attaque japonaise de la base navale hawaïenne de Pearl-Harbour, le 7 Décembre. D'après certains auteurs, le raid japonais fut le résultat de nombreuses provocations et vexations américaines à l'égard du Japon, déjà considéré comme un redoutable concurrent. De plus, comme une assez forte proportion d'Américains étaient isolationnistes, pour ne pas dire pro-allemands (de Lindbergh à Kennedy père), Roosevelt et ses services, au courant de l'imminence de l'attaque japonaise, pour mettre tout le monde devant le fait accompli et justifier la déclaration de guerre, négligèrent sciemment d'utiliser des moyens rapides de transmission pour prévenir la base à temps et permettre à la flotte du Pacifique de prendre le large. « *Tant qu'il y aura des hommes* » on pourra construire des bateaux, surtout des porte-avions et régler leur compte aux petits hommes jaunes ( qui allaient, sans le vouloir, donner des idées d'émancipation aux peuples du Sud-Est asiatique qui constataient que les seigneurs blancs n'étaient pas invincibles ). La minorité japonaise aux Etats-Unis fut traitée bien pis que les Noirs et nombre de braves gens parqués dans des camps.

**Les partisans agissent** et pas seulement derrière les lignes allemandes du front russe. Pour la défense de l'U.R.S.S., « pays du socialisme », Staline et le Komintern donnent des directives qui seront bien reçues par les militants et la population, dans toute l'Europe occupée et la résistance au nazisme naît, s'organise et frappe.

En Bulgarie, les groupes de combat communistes abattent le général Loukov chef des légionnaires fascistes , le colonel Pantev président du tribunal militaire de Sofia et blessent plusieurs hauts fonctionnaires.

En Yougoslavie, dès Septembre 41, Tito et les partisans créent un territoire libéré, réalisent la réforme agraire et mettent sur pied des « brigades prolétariennes ». « En 1943 le P.C. Yougoslave, formellement stalinien, mais très combattant, suggère la création d'un Comité Central des partisans pour toute l'Europe...Mais cela eut gêné Staline dans ses projets politiques qui tenaient bien peu compte de l'opinion des petits peuples. La proposition yougoslave reçut le veto de Moscou. Il est probable qu'elle fut versée dans le dossier des rancoeurs que Staline constituait lentement contre Tito ». (André Calvès) Tout ça n'empêchera pas Djilas et les autres dirigeants de faire arrêter, torturer et exécuter Vlada Pavlovic, opposant, auteur du *Bilan du Thermidor de Staline*. Par la suite, les partisans yougoslaves immobiliseront autant de divisions allemandes que le front italien.

En Grèce, la résistance part d'en dessous de zéro, le pays étant rigoureusement mis à sac par les nazis. La famine s'installe très vite et les plus pauvres meurent de faim. Ils tombent inanimés dans les rues d'Athènes parsemées de cadavres que les gens n'ont même plus la force de disputer aux chiens. L'attitude des Allemands est scrupuleusement inhumaine. Il y aura 300.000 morts de faim pendant ce rude Hiver de

1941-42. L'E.A.M. organisation de la résistance à dominante communiste, avec l'aide de municipalités, d'associations, crée des soupes populaires - « *sissitio* » - et commence par nourrir et soigner les gens, « condition *sine qua non* de leur future activité de résistants ». (André Kédros *La Résistance grecque*) Grèves et manifestations de masse se succèdent bientôt dans les villes. L'E.L.A.S., l'armée populaire de l'E.A.M., dirigée par les prestigieux Kapétanios, s'implante dans les montagnes. Fin 1944 toute la Grèce rurale est contrôlée par les maquisards. Trente et un trotskystes grecs seront victimes de la terreur nazie et de la répression stalinienne. Parmi eux Pantelis Pouliopoulos, opposant à la direction du Parti Communiste grec, interné sous Métaxas et désigné comme otage avec deux autres camarades, « pour payer de sa vie la première action importante de la résistance grecque, la destruction par les partisans du pont de Gorgopotamos. S'adressant en italien au peloton de soldats chargés de l'exécuter, il les exhorta à ne pas commettre un tel crime contre des résistants antifascistes et des adversaires de la guerre. Ceux-ci refusant alors d'être des bourreaux, ce sont les carabiniers qui se chargèrent de cette tâche ». (Michel Pablo )

En Hollande, en Février 1941, 22.400 otages juifs d'Amsterdam sont déportés. Une grève des ouvriers des constructions navales se trouve amplifiée et renforcée par des mots d'ordre contre la persécution des juifs et se transforme en grève générale les 25 et 26 Février. Henk Sneevliet, cheminot, après avoir été à l'origine de la création du P.C. indonésien en 1920, devient expert du Komintern en Chine sous le nom de Maring. Revenu aux Pays-Bas fonde le mouvement pour la 4<sup>ème</sup> Internationale, avec lequel il rompt en 1938. Séjourne en Espagne où il est proche du P.O.U.M. Dans la clandestinité sous l'occupation nazie, fonde le M.L.L.Front. (Front Marx-Lénine-Luxemburg). Arrêté le 6 Mars 1942, jugé, il sera fusillé par les Allemands le 12 Avril, avec cinq autres militants.

En France, des résistants de la toute première heure, gaullistes et communistes (comme Charles Tillon qui agit spontanément, ainsi que des jeunes comme Guy Môquet) sont réprimés, mais assument courageusement. *La grande rafle du Vel. d'hiv.* le 16 Juillet 1942, perpétrée par la police française, inaugure la déportation massive des juifs ; 13000 personnes, hommes, femmes et enfants, seront arrêtés ce jour là. Bien d'autres rafles suivront et bien peu de gens reviendront des camps de la mort. La grève des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais commencée le 26 Mai 1941, pour « des pommes de terre, du pain, du savon mou, l'augmentation des rations, l'extension des droits des travailleurs étrangers », marque le réveil de la classe ouvrière en tant que force politique et sociale. Une manifestation de 2000 femmes, le 29 Mai, soutient la grève, dont les porte-parole et les distributeurs de tracts sont protégés par des jeunes sommairement armés. Le P.C. récemment réorganisé, encadre ce mouvement spontané qui se terminera le 9 Juin, après satisfaction des revendications. Ni la radio anglaise, ni de Gaulle, ne mentionneront cet événement dont le caractère de classe inquiète. (source : Pierre Broué) Après l'attaque contre l'U.R.S.S. la politique du P.C. change radicalement. Pierre Georges, ancien brigadiste en Espagne, le futur Colonel Fabien, réalise le premier attentat contre un officier allemand à la station de métro Barbès, le 21 Août 1941. L'organisation des Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P.) est créée en Octobre. Charles Tillon, en sera le chef ( puis viré du P.C. en 1952, pour avoir le tort d'avoir eu raison contre la ligne du parti en Juin 40). Un officier allemand est abattu à Nantes, le 20 Octobre 1941. En représailles, vingt-sept otages seront fusillés à Chateaubriand, dont Pierre Guéguin ex-maire de Concarneau, destitué par Vichy, en

rupture avec le P.C. et son ami Marc Bourhis, instituteur à Trégunc et militant trotskyste.(Après la libération, j'ai connu **Alice Bourhis**, sa compagne et j'ai dans ma bibliothèque une brochure de Plékhanov : *Les questions fondamentales du marxisme*, annotée de la main de Marc Bourhis).

Les différents « corps » de la police française de Bousquet et Cie qui comptent au moins 120.000 hommes se mettront, selon les accords conclus avec les nazis, à leur entière disposition, ayant à cœur de démontrer à la gestapo leur zèle et leur efficacité. Ils seront à l'origine de l'arrestation de 90% des juifs, communistes et autres résistants. La police allemande, pour tout le territoire français, ne dépassait pas un effectif de 3.000 hommes.

## SOUS LA BOTTE (re-suite)

**Quimper était (presque) un havre de paix** dans cette Europe livrée à l'oppression nazie.

Justement, les cartes d'Europe s'arrachaient, comme jadis les petits pains, depuis la guerre en Russie. Ma mère et moi avions punaisé sur le mur de la cuisine, une assez grande carte sur laquelle nous plantions verticalement des aiguilles, où s'enroulait un fil (rouge) qui marquait ainsi le tracé mouvant du front russe. Les informations de radio Londres nous abreuyaient de noms de villes et même de villages où de « durs combats » avaient lieu. Maloyaroslavets devant Moscou et plus tard Véliki-Louki sur le Don étaient alors bien connus du grand public.

Aux actualités allemandes (traduites en français collabo) on nous montrait d'innombrables prisonniers russes moutonnant à l'infini, sales, dépenaillés, pas rasés depuis des jours et sélectionnés en gros plans, selon leurs faciès – Asiates de préférence. (Hitler, Goering, Heydrich et toute la bande, même rasés de près, même tirés à quatre épingles, avaient de toute façon des gueules bien plus inquiétantes). On voyait aussi, avec des commentaires appropriés sur « le paradis soviétique », des enfants faméliques, cachexiques, couverts de grosses mouches et se mourant dans des taudis qui avaient tout de la niche à chiens mal tenue. Mais ici on tenait bon et notre moral restait élevé ! Nous pensions que c'était de la propagande, des trucages – ce qui n'était sans doute pas le cas.

Ces mêmes actualités montraient aussi des images de fosses communes, après le massacre de six mille officiers polonais à Katyn, en Ukraine, découvertes lors de l'avance allemande et attribué au N.K.V.D. Trucages aussi pensait le bon peuple et mensonges éhontés de la propagande du Dr Goebbels. D'ailleurs, les Russes niaient, contre toute évidence, et les alliés se faisaient discrets. Je crois qu'il faudra attendre l'ère Gorbatchev pour qu'ils passent aux aveux – et à des excuses bien tardives envers le peuple polonais. C'était vraiment le *pays du grand mensonge*. Pour réussir à nier des horreurs pareilles pendant des décennies et à berner des millions d'inconditionnels pas forcément débiles, il fallait être de remarquables spécialistes diplômés de l'école stalinienne. Ces officiers polonais n'étaient certainement pas de grands démocrates, on ne leur en demandait pas tant. Le bon sens le plus élémentaire, du point de vue de Staline lui-même, aurait sans doute consisté à les garder en réserve, pour pouvoir les utiliser ensuite contre les nazis. Et après la victoire, il est certain qu'ils auraient fait d'excellents bureaucrates, bien bornés et bien disciplinés. Comme le camarade-général Jaruzelski qui devint, comme on sait, le bras armé de la répression contre Solidarnosc...en Décembre 1981. Mais « ceci est une autre histoire » - ou plutôt son prolongement inattendu.

**Madame Deschamps** travaillait avec ma mère à la préfecture. C'était la seule qui l'avait paraît-il bien accueillie à son arrivée à Quimper. Une dame à l'aspect fragile et délicat, d'une parfaite éducation et vivant avec sa fille **Michèle**, bien plus jeune que moi, sous la coupe de sa mère, femme énergique et à chignon 1900. Son mari l'avait quittée, mais elle n'en faisait apparemment pas un drame. Ces braves dames habitaient rue de Locronan, un assez grand appartement, témoin d'une aisance révolue, où nous nous rendions assidûment le soir, ma mère et moi, après notre frugal repas et avant le couvre-feu. Je ne sais plus du tout ce que nous y faisons. Je me souviens seulement qu'une fois, pour un Mardi-gras (quelle ironie) je m'étais déguisé en femme – ce qui nous avait fait bien rire. Lorsque nous rentrions par les rues noires (pour cause de « défense passive ») je traçais sur les murs, avec de la craie préparée à cet effet, des V avec à l'intérieur une croix de Lorraine – symbole de la résistance gaulliste.

**Ma mère et moi** allions souvent manger des crêpes, chez deux sœurs qui en fabriquaient, rue de la Providence (la bien nommée), pas très loin de chez Mme Deschamps. Il fallait sans doute fournir peu de tickets de farine ou de pain et on pouvait amener son beurre quand (par exception) on en avait. Sinon, on dégustait des « crêpes sèches ». De toute façon, c'était chaud et ça remplissait le ventre.

Je grandissais incroyablement vite et à quatorze ans mesurai plus d'un mètre quatre-vingt, ce qui était peu commun et plutôt un handicap. Déjà avant la guerre, la plaisanterie classique était de me demander en haussant la voix, afin d'être sûr d'être bien entendu : « Il fait chaud là-haut » ? J'étais maigre, maigre, maigre, avec mes profondes salières des clavicules et mes omoplates en angles aigus. Je devais avoir « faim de protéines », car je racontais aux copains un peu étonnés que, pour moi, la Libération c'était avant tout un bon bifteck. Déjà basement matérialiste, en somme.

Ce qui m'a peut-être sauvé d'une complète dégénérescence, c'est la cuillerée à soupe d'huile de foie de morue que ma mère m'engouffrait adroitement dans la bouche, dès mon réveil. J'avais à peine le temps de déglutir l'immonde (mais salvatrice) substance, qu'une pierre de sucre imbibée de menthe « Ricqlès » suivait – ce qui compensait la première phase de ce pénible rite matinal.

Un autre rite matinal suivait régulièrement, peut-être aussi comme une compensation supplémentaire à la lâche agression dont je venais d'être l'objet : la branlette quotidienne, légèrement culpabilisante mais vite oubliée qui déchaînait pour un bon, un très bon moment, mon imagination débordante.

Comment voulez-vous, après ça, que je fasse des « progrès » en classe ?

De plus, les inconscients qui élaboraient servilement tout là-haut, les programmes pédagogiques, nous obligeaient à pratiquer des sports d'endurance, alors que nous n'avions rien de sérieux à bouffer. C'était le temps du « retour à la terre » d'une France agricole voulue par Hitler et soutenu avec tout le zèle dont il était capable par cette vieille ganache de Pétain. Pour la jeunesse idéale et radieuse des affiches de propagande, c'était la redécouverte de la nature, des joies simples et chiantes des camps de ladite – auxquels j'échappais, grâce à mon jeune âge. Quand même, il fallait « participer » à de nouvelles aventures « éducatives » de masses, comme « le challenge du nombre », sorte de compétition entre les établissements scolaires – ce qui avait l'avantage de ranimer la flamme laïque et anticléricale.

**Nous bénéficions aussi d'un « après-midi de plein air »**, où nos profs nous sortaient en grandes bandes qui souvent se rejoignaient sous les vertes ramures, en un défilé impressionnant. Nous marchions en chantant - ou le contraire - dans la nature environnante. (Quimper était alors de ces « villes construites à la campagne », chères au cœur d'Alphonse Allais.) Les plus grands devant, d'une voix mâle et au pas cadencé, entonnaient des airs martiaux préfigurant leur engagement dans la résistance. Ça sentait bon l'héroïsme, « le sable chaud » et les « bats d'Af. » :

«Et comme on a jamais eu d'veine  
C'est sûr qu'un jour on y crèvera  
Sur cette garce de terre africaine  
Dans le sable on nous enfouira  
Avec pour croix une baïonnette  
A l'endroit où l'on est tombé  
Qui voulez-vous qui nous regrette ?  
Car nous sommes tous des réprouvés. »

Nous autres, ricanant joyeusement, nous nous contentions de la saga plus anodine du roi Arthur qui :

« avait trois fils, quel supplice !  
Mais c'était un excellent roi  
Oui, ma foi.  
Par lui ses fils furent chassés  
Oui chassés à coups de pieds  
Pour n'avoir pas voulu chanter, Ohé ».

Je vous épargne la suite.

**Il me semble qu'il est d'usage** dans ce genre de « mémoires », de traiter au moins une fois de l'hygiène corporelle des populations concernées. Il me faut donc apporter ma *petite pierre* (d'évier) sur ce point, à « la vie quotidienne en Bretagne pendant l'occupation allemande ». Naturellement, cela dépendait (aussi beaucoup) des milieux socio-professionnels, des préjugés (souvent religieux), des traditions familiales – et j'en passe. Pour ce qui me concerne et pour tout dire sur cette angoissante question, à part la courte période de mes bains hebdomadaires autant qu'avunculaires plus haut mentionnée, je dois préciser que ma mère et moi avons toujours bénéficié de l'eau courante (froide), à l'évier-lavabo de nos différents appartements.

Comme le savon était aussi rationné que le reste, les gens en fabriquaient avec un mélange de soude et de graisses animales d'origines plus que douteuses – ce qui donnait après traitement, un produit informe, grisâtre et craquelé qui moussait peu et décapait beaucoup.

Pendant une période ma mère me lavait de la tête aux pieds, l'hiver, près de notre salamandre bleue chauffée à blanc, grâce aux précieux « boulets », devant Berthe invitée à s'attendrir devant cette scène d'intimité familiale – et de plus en plus gênante pour moi à mesure que je grandissais.

Ensuite, peu de souvenirs précis. Des casseroles d'eau chaude mélangées à l'eau froide pour des toilettes parcellaires, avec toujours une priorité en faveur des oreilles, et

le dérangeant « bidet » en tôle émaillée de ma mère, solidement campé sur ses pieds articulés et qui traînait partout recouvert d'une serviette.

Plus tard, après la libération, j'allais chaque samedi aux douches municipales où, malheureusement, il fallait s'activer trop vite à mon goût. La douche à peine terminée, je me remettais à transpirer abondamment en me rhabillant, à cause de l'intense chaleur humide et quasiment poisseuse qui régnait dans ce haut lieu de l'hygiène populaire, très fréquenté ce jour-là par la jeunesse ouvrière quimpéroise – qui chantait à pleine gorge et s'interpellait d'une cabine à l'autre, dans la joie de se sentir enfin propre.

**Je me rends compte que ma mère** vivait alors une période difficile, à cause des « restrictions » et du véritable combat permanent qu'elle devait mener pour nous faire subsister. Le tout compliqué par mes problèmes (peu explicités) d'adolescent grandi trop vite, au mauvais moment – et assez seul. Il y avait entre nous des tiraillements, des affrontements, des oppositions, qu'il nous fallait assumer sans aucun appui extérieur. A l'époque on ne se penchait pas d'aussi près sur les fameux « problèmes d'ados ». On parlait « d'âge ingrat » et on attendait que ça se passe. Sans doute la meilleure recette. Et puis « l'autorité » des adultes était admise et reconnue d'utilité publique – ce qui était souvent déplorable et même parfois tragique en ces temps troublés.

Deux « conflits » assez typiques me reviennent : la décision abrupte (mais juste) de ma mère, de ne plus cirer mes chaussures quand « j'ai eu mes douze ans » et ma fugue (jusqu'à la gare, quand même), je ne sais plus pourquoi, qu'inquiète au fond, elle avait maladroitement révélée à toutes les commères du quartier. Je me souviens de mon retour piteux, rasant les murs et attendant que la rue soit à peu près déserte, pour pouvoir, discrètement, « rentrer à la maison ».

Je me souviens aussi de longs dimanches d'hiver, ennuyeux et gris où ma mère « recevait » régulièrement la fille d'une amie de Brest qui était pensionnaire au lycée professionnel. On ne faisait rien. On ne se parlait presque pas. Ma mère était derrière une fenêtre et la jeune fille derrière l'autre. Elles regardaient les rares passants passer et murmuraient de temps en temps des remarques sans importance. Et moi, je tournais en rond dans la cuisine, faisant semblant de m'appliquer à mes « devoirs », mais n'y parvenant pas. Il paraît même que je les faisais en chantant. Quel manque de sérieux ! Et quel moral !

Autre sombre vision de ce temps-là : le corbillard des fous qui traversait la ville plus souvent qu'à son tour, annoncé par le tintement de sa clochette. C'étaient des enterrements de dernière classe, furtifs, honteux, avec seulement deux malades de service, vêtus de bure bleue-marine qui tenaient les « cordons du poêle ». Des enterrements de pestiférés. Les pauvres fous mouraient comme des mouches, de faim et de froid, parce qu'ils ne « bénéficiaient » pas des mêmes (maigres) rations alimentaires que les autres malades « normaux » - le tout sur fond de disette généralisée. Il faudra attendre Décembre 42, après les interventions de certains psychiatres, pour qu'ils obtiennent (circulaire Bonnafous), des suppléments de rations. Mais je reste sceptique sur les effets de cette mesure, au moins à Quimper, où la « population asilaire », aurait pu, aurait dû, (de surcroît), bénéficier en tout état de cause des « produits de la ferme » de Gourvily, appartenant à « l'Asile » et exploitée – mais pas gérée – par certains malades eux-mêmes. Dans l'ensemble, cette tragédie aura été une sorte de « solution finale » à la française, contre une population semi-carcérale absolument sans défense,

faite de laisser-faire, laisser-aller, de compromissions et de petits trafics inavouables biens de chez nous.

**Il y avait quand même quelques distractions** et de bons moments. N'oublions pas que tous les jeudis j'allais voir mon parrain à Edern – et me sustenter consciencieusement.

Accompagné de Jean Bideau, je suivais les matchs de foot avec l'espoir sournois – régulièrement déçu - de voir les bleus de Brest battre les noirs et blancs de Quimper. Les bleus avaient pourtant fière allure – en début de match – mais les rugueux Quimpérois « ne faisaient pas dans la dentelle » et, à grands coups de bottes, marquaient et ridiculisaient immanquablement les Brestoïers chers à mon cœur. Parmi les Quimpérois se distinguait un certain Person, petit bonhomme insignifiant quand on le croisait dans la rue mais qui, sur le terrain, tripotait « le cuir » d'un pied souverain, « affolait la défense adverse » et était souvent l'auteur de « passes décisives ». On le charriait (amicalement) de la tribune ou des pourtours en scandant des : « Person...froc » retentissants. Autre célébrité quimpéroise : **Henri Bois**, beau jeune homme brun et musclé qui travaillait sans grand enthousiasme avec ma mère. Sur le gazon il était extrêmement teigneux et accrocheur (il jouait arrière droit), mais dans la vie courante c'était un être éminemment sympathique et chaleureux. Je me sentais tout ragailardi lorsqu'il m'honorait en passant d'un cordial : « Salut, Jean » ! (Encore le mythe du grand frère).

Toujours dans le domaine sportif, nous allions assister aux épreuves d'athlétisme, l'été, au terrain de la Phalange d'Arvor, le club des curés – sans aucun complexe.

Pas loin de là, au Pondolen, au bord de la rivière, il y avait un endroit propice à la baignade et où nous n'avions pas pied. Nous traversions d'une rive à l'autre, sans trop nous attarder. Des vaches et des chevaux évoluaient autour de nous et je me rappelle d'un poulain qu'une vache avait encorné, avec une plaie profonde sur le flanc où les mouches s'agglutinaient. Il était l'image même de la détresse et vacillait sur ses longues pattes fragiles, grelottant de peur, effaré, au seuil de la mort. Et l'on ne pouvait rien pour lui...

J'allais chaque semaine le soir, à la bibliothèque municipale, rue de la Mairie, celle du commun, des pauvres, pas celle réservée aux notables où le concierge à moustache décourageait les plus intrépides. La nôtre était gérée par un instituteur dévoué qui plus tard devait être déporté pour faits de résistance – et ne pas revenir des camps. De jeunes ouvriers ou apprentis, avides de lecture, après consultation des registres, annonçaient d'une voix résolue autant que claironnante, les livres qu'ils désiraient : *La Fausta*, *Les Pardaillans*, *La tulipe noire*, *Madame Thérèse*...etc...et l'instituteur et ses aides allaient les chercher dans les rayons. C'est sans doute à cette époque que j'ai découvert Alexandre Dumas, Michel Zévaco, Eugène Sue, Hector Malot, Paul Féval et un peu de Jules Verne, mais comme je ne savais pas trop « que choisir », je me rabattais souvent sur toute une série reliée de « Lectures pour tous ».

Le cinéma continuait à me captiver par ses fictions poétiques et son humour noir à la sauce populaire. A cause en grande partie de la censure, mais aussi pour répondre au besoin des gens d'oublier un peu leur pénible quotidien, les cinéastes nous proposaient de « véritables contes de fées », des transpositions (ou non) d'histoires d'amours impossibles, tragiques et belles. J'en oublie sûrement, mais ça pourrait donner : « *Goupil mains rouges* participe à *L'assassinat du père Noël*, mais grâce aux *Visiteurs*

du soir, c'est *L'éternel retour*, malgré *La main du diable* qui force *Le corbeau* à écrire que *L'assassin habite au 21* et que *Les disparus de Saint-Agil* se cachent dans *La ville dorée* ».

Surtout le Samedi soir, ma mère et moi entendions sous nos fenêtres la rumeur des gens qui rentraient des cinémas en discutant des films qu'ils venaient de voir, s'interpellant parfois d'un groupe à l'autre. Puis la ville s'apaisait peu à peu à mesure que les attardés regagnaient d'un pas pressé leurs lointains faubourgs, avant le couvre-feu.

**A la rentrée d'Octobre 42** je suis quand même passé en 2<sup>ème</sup> année, au maléfice de l'âge, où j'ai pu suivre avec grand intérêt les aventures d'Achille « aux pieds rapides », celles de la femme d'Hector, sans négliger Ulysse « le subtil ». Toute la tragi-comédie humaine se déroulait ainsi dans *L'Iliade* et *L'Odyssée*, pour nous, devant nous sans, je crois, que nos maîtres nous l'aient jamais bien précisé.

Mr Rognant, une fois, nous a lu la nouvelle de Maupassant, *La ficelle*, avec une telle sensibilité et une telle ferveur que j'en ai été marqué... à vie. L'histoire de ce vieux paysan dénoncé par la rumeur publique comme un voleur, m'a ému aux larmes. Cette injustice, cette condamnation unanime d'un innocent, cette insupportable connivence de balourds retors et cyniques, cette impuissance à se faire entendre, à se faire reconnaître, ce mur de bêtise épaisse contre lequel viennent se fracasser la bonne foi et l'honnêteté m'ont révolté – à tout jamais. A la fin de l'histoire : « Il mourut dans les premiers jours de Janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant : Une 'tite ficelle...une 'tite ficelle...t'nez, la voilà, m'sieur le Maire ». Inoubliable. Merci, Mr Rognant.

Dans un registre complètement différent, **Mr Dirou**, jeune homme décontracté (notre nouveau prof. d'anglais et futur interprète auprès des Américains) nous initia, sinon à la langue de Shakespeare et de pas mal d'autres, à l'humour anglais, à l'aide de lectures publiques et réitérées du fameux *Trois hommes dans un bateau*, déjà mentionné. Cette heureuse initiative pédagogique lui faisait passer (agréablement) son temps et le nôtre mais, pour ce qui me concerne, pas au point d'avoir envie de déguster l'humour british, « dans le texte ». D'un naturel modeste et dépourvu d'ambition, je me suis contenté de la traduction de mon cher Théo Varlet. Merci quand même, Mr Dirou.

Autre phénomène, le nouveau prof. de math. : **Mr Philippot**, un maigre à la démarche élastique, aux cheveux drus en brosse et aux lunettes sans monture. C'était un passionné de modèles réduits d'avions et, dès le début de son cours, pour endormir sa méfiance, on délégua le premier de la classe, un certain **Montfort**, toujours partant pour les chahuts (où il se révélait aussi bon premier) qui le juchait adroitement sur son dada. Et c'était parti pour une heure de tranquillité, moins *les cinq dernières minutes*, où notre bonhomme consultait fébrilement le bouquin de math. et nous donnait des exercices « à faire à la maison ». Personnellement, je n'avais plus rien à perdre en math., mais les autres, je ne sais pas trop comment ils pouvaient « suivre ».

Ce que nous ne savions pas, c'est que Mr Philippot, mine de rien, était un résistant, un meneur d'hommes, un vrai, un pur. Il devait être, comme beaucoup d'instituteurs, officier de réserve et avait dû prendre ça très au sérieux. A la libération, il allait devenir au grand jour, le Commandant Philippot, chef de la 7<sup>ème</sup> compagnie du bataillon de Quimper qui s'illustra successivement en Août 44 à Fouesnant, à Lesven dans le Cap Sizun, au Ménez-Hom et à Telgruc. Et dire qu'il y en a qui ne savent

toujours pas *Où est passée la 7<sup>ème</sup> Compagnie!* Notre Philippot a même été promu Lieutenant-Colonel F.F.I. mais il est resté dans l'ombre (du drapeau). Il habitait une assez belle villa au Moulin Vert, a persisté dans l'enseignement, et on le voyait souvent passer de sa démarche toujours élastique par les rues de la ville, tenant en laisse deux magnifiques bergers d'Ecosse.

**C'est sans doute par Paulo (Fouillen) que j'ai rencontré Yves (Quiniou).** Paulo, tout comme moi, avait redoublé sa 1<sup>ère</sup>, ce qui nous avait rapprochés. Yves, comme les autres, était passé en 2<sup>ème</sup> année, ce qui fait que, « normalement », séparés par une année de savoir, nous n'aurions pas dû nous connaître. Mais voilà, Paulo était le neveu de Paul Fouillen, céramiste assez connu qui avait sa maison et son atelier place du Styvel, où Yves habitait. Ainsi tout s'explique (y compris pour moi, soixante ans après) sur les débuts de notre amitié. Bien entendu, pour respecter la tradition, notre trio de mousquetaires allait s'enrichir (si j'ose dire), quelques temps après, d'un quatrième larron qui apparaîtra plus loin dans ce récit.

Ce qui nous a rapprochés Yves, Paulo et moi, a sûrement été le goût, le besoin de lire. (A ne pas confondre avec la monnaie italienne qui d'ailleurs n'était guère utilisée à Quimper) ! Nous avons des choses à nous dire à partir de ce point commun, des choses à découvrir, à approfondir, à critiquer, à aimer – et j'en passe. Grâce à tout cela, à nos échanges, nous avons pu accéder à une certaine vision du monde, assez éloignée déjà des schémas officiels (pétainistes évidemment, gaullistes avidement). En tâtonnant, nous avons découvert des auteurs comme : Claude Farrère, Pierre Benoît, Jules Romain, Georges Duhamel, Henri de Monfreid...romantiques et pour l'époque, anti-conformistes. Nous pratiquions volontiers la raillerie et le ricanement, renforcés par les caricatures que réalisait parfois Paulo d'un crayon vengeur. (Il n'était pas pour rien le neveu d'un artiste). Autre ciment de notre amitié : le cinéma naturellement, dont j'ai déjà évoqué quelques films.

Tous les trois nous avons constitué peu à peu, un groupe, une bande, établi des habitudes, mis au point des signaux de reconnaissance, dont le plus mémorable était de siffler le même thème musical, avec chacun son style, ses modulations, lorsque nous nous rendions les uns chez les autres, afin de signaler notre présence. (Car en ce temps-là, il n'était pas question d'être ou de se faire « inviter » par les parents des copains).

Autant j'étais grand à n'en plus finir, autant Paulo était petit, rachitique, tordu et ...infatigable. Visage émacié et nez bourbonien, il avait un regard de poète tourmenté...et un sens de l'humour et de la rigolade toujours en éveil. C'était un vrai-faux ténébreux, complexé par son physique et notre couple, du moins en apparence, était plutôt mal assorti. Plus tard il devait se retrouver seul dans l'appart. de ses parents (un rez-de-chaussée sombre et insalubre, rue de la Providence, cette fois la mal nommée) car sa famille avait quitté la ville.

Yves lui, était de taille moyenne, des cheveux frisés ou frisottants (qu'il devait perdre la trentaine venue) de grands yeux bleus très expressifs, un beau sourire sur de belles dents saines et bien rangées. Mais le nez ! « ce nez qui des traits de son maître, a détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître » ! A part cette dernière exclamation et en exagérant quand même pas mal, c'était à peu près ça. Il y avait du Pierre Bresseur chez Yves, et du Guy Marchand. Nous étions d'ailleurs tous les trois, bien pourvus côté appendice nasal (j'avais le nez qui avait tendance à onduler, le nez des Guérenneur,

quelle horreur !) et *Cyrano de Bergerac* est devenu très vite et très logiquement, un de nos héros préférés.

Yves habitait donc place du Styvel, à deux pas de la campagne : « les joncs », « l'île aux rats », « la grande prairie » avec son « arbre du pendu » (un grand chêne magnifique) et tout au fond, une digue boisée donnant sur la rivière, derrière Lanniron. C'est par là que nous allions souvent méditer et apprécier la nature.

Yves n'estimait guère son père, petit homme fluet et insignifiant qui travaillait à l'hôpital et, pour couper court aux ennuyeuses parlottes des repas, s'était fabriqué une sorte de lutrin plus que rustique, sur lequel il déposait son livre pendant qu'il mangeait, à part des autres, devant la fenêtre. Ambiance.

Hormis « la grande prairie », nous allions parfois « faire les quais ». « Faire les quais » était une vieille tradition quimpéroise qui consistait, pour les jeunes gens et les jeunes filles, à aller et venir du pont Firmin au pont Pissette côté maisons (le côté rivière n'avait pas la même signification, il n'en n'avait même aucune) et à échanger à chaque croisement des groupes (bien séparés selon les sexes), des regards plus ou moins timides, plus ou moins appuyés, en espérant qu'il se passerait (enfin) quelque chose. En tout cas, ça nourrissait les fantasmes de toute une population de jeunes refoulés, écrasée par la « morale », aussi bien chrétienne que laïque.

A propos, je m'aperçois que je n'ai nulle part précisé, qu'en ces temps reculés, la mixité n'existait pas dans les écoles, après la maternelle – et encore... Donc, le « sexe opposé » était, surtout dans une petite ville bourrée de préjugés, d'interdits, de curés et de bonnes sœurs, le grand mystère, voire le grand Satan. Des obstacles (presque) insurmontables séparaient les filles des garçons et, pour qui n'avait pas de frères ou de sœurs, de cousins ou de cousines, de voisins ou de voisines, l'autre sexe était un autre monde, un autre mode - sans emploi. Toutes sortes de « bruits » (invérifiables) couraient, sur les filles et (sans doute) sur les garçons, toutes sortes de propos graveleux, grossiers et inexacts, qui nous tenaient lieu d'éducation sexuelle – expression d'ailleurs parfaitement inconnue. Tous les jeunes (et pas mal de moins jeunes) végétaient dans une grande misère sexuelle et affective. Qu'on se le dise.

Marx en personne, dans son ouvrage capital, seulement apprécié d'un public trié sur le volet et au titre combien évocateur de *Mémoires d'un amant lamentable*, relatant sa première expérience amoureuse hétérosexuelle, indique en toute simplicité que, devant une femme nue, il avait « cru d'abord à une erreur ». (Je tiens à préciser qu'il s'agit de Groucho Marx et non de son frère Harpo qui lui aussi publia ses mémoires sous le titre résolument égocentrique de *Harpo et moi*)

**Un été 43 assez exceptionnel** m'attendait au tournant des vacances. Ma « dame de Préfecture » de mère, inquiète de mon triste état général, avait alerté (ou fait alerter) les pouvoirs publics, par le bon docteur **Tuset**, le Directeur dilettante des Services d'hygiène, pour qui elle se dévouait. Pour résumer et appeler les choses par leur nom, avec un bon coup de piston, elle m'avait trouvé une place, le temps des grandes vacances, dans un préventorium sis à Ploaré-Douarnenez, nommé le « Nevezilio », au beau milieu des pins, en surplomb de la superbe plage du Ris.

Le « Nevezilio » était en fait « une grande villa avec dépendances », entourée d'un grand parc-jardin, l'ensemble de fort belle apparence. Il était géré par une distinguée Directrice et son adjointe, plus jeune et nettement sous influence – toutes deux disciples intraitables de Sapho. (J'avais déjà lu « *Claudine à l'école* », ce qui m'a

peut-être permis de situer assez vite ces dames - sans aucun « jugement de valeur », bien entendu).

Parmi « le petit personnel », je ne me souviens que de **Manu** l'« homme de peine », grand gars sympathique, réfractaire du S.T.O. (le Service du Travail Obligatoire en Allemagne), très populaire parmi la jeunesse, posé et viril à souhait, comme pour contrebalancer l'influence éventuellement pernicieuse du couple dirigeant.

Bien sûr, au premier abord, je n'avais pu rassembler comme je le fais ici, toutes les pièces du puzzle de « Nevezilio » qui comprenait aussi, mais seulement en toile de fond, une cinquantaine de gamins, tous semblables, comme coulés dans le même moule, sans doute celui de l'Assistance Publique et parmi lesquels je ne me suis fait aucun copain. J'étais je crois un peu plus âgé qu'eux et mon statut de pistonné, assez visible, devait aussi nous séparer.

En tout cas, « Nevezilio » a vu mon premier acte de rébellion. Il a été le théâtre de ma première bataille – et de ma première victoire ! C'est là, pour la première fois, que j'ai été amené à mettre en conformité, mes idées et mes actes. Rien que ça. D'ailleurs, je l'ai fait assez naturellement, juste le temps d'une interrogation et d'une décision. Il me fallait d'emblée faire un choix : courber l'échine hypocritement (pendant deux mois) ou affirmer immédiatement ma différence, mes convictions. C'est ainsi que, lors de la prière traditionnelle, avant mon premier repas, alors que toute la bande sur l'injonction de la Directrice se mettait debout pour remercier Dieu de lui accorder sa pitance, je suis resté résolument assis.

Evidemment, ça leur posait problème. Mon active passivité, mon très mauvais exemple, à un moment sacré et reconnu d'utilité publique pour pouvoir faire ingurgiter aux pauvres d'immondes brouets, en attendant sagement le Paradis, ne pouvaient être admis. C'était tout un système qui se trouvait remis en cause par l'attitude insupportable d'un seul individu. La fameuse cohésion du groupe était menacée. La Directrice, tout en déjeunant, a sans doute évalué la situation et, m'appelant Jean gros comme le bras – et me vouvoyant – m'a proposé le compromis de ne venir à table qu'après le « bénédicité ». Ce que j'ai accepté avec un certain soulagement, car la tension avait été réelle et palpable. Mon droit à l'athéisme était publiquement reconnu et c'était le principal.

Le sentiment de culpabilité de ces dames (et la crainte d'être montrées d'un index pas du tout mutin) devaient peser assez lourdement sur leurs frêles épaules. Et Dieu dans tout ça ? Dieu et les hommes – et l'administration ! Elles devaient me considérer comme un danger potentiel et me ménageaient, tentant de me neutraliser en me refillant en douce, de temps en temps, un petit casse croûte - qui était toujours le bienvenu. C'était la plus jeune qui était chargée de ces missions de confiance - dont elle s'acquittait avec une parfaite humilité, teintée d'une discrète connivence.

Du coup, j'ai « bien profité » de mon séjour : le grand air, la nourriture abondante, saine et variée, la natation (à la fin je nageais – sans mettre le moindre pied au fond – d'un bout à l'autre de cette grande plage du Ris). J'avais pris du poids et un peu de coffre, lorsque je retrouvai Yves et Paulo au mois d'Octobre, à Quimper.

### Pendant ce temps-là...(3)

**A l'Est, la Wehrmacht avait repris son offensive** en Ukraine, avec pour objectifs le pétrole du Caucase et Stalingrad (un objectif de trop). « Le 21 Août 42, Hitler faisait hisser la croix gammée sur le mont Elbrouz, le plus haut sommet du Caucase (5.633 mètres). Le 23, la 6<sup>ème</sup> armée atteignait la Volga au nord de Stalingrad, et le 25 les avant-gardes blindées du général Kleist entraient dans Mozdok, à 80 kilomètres de Grozny, centre pétrolifère n° 1 de l'U.R.S.S., à 160 kilomètres de la mer Caspienne ». (William Shirer)

Mais ça ne se faisait pas tout seul. La guerre « fraîche et joyeuse », n'était plus qu'un lointain souvenir. L'Armée rouge battait en retraite, mais à sa façon. Les actualités (allemandes) nous montraient des fantassins russes surgissant derrière les chars et balançant des chapelets de grenades sous leurs chenilles.

On connaît la suite. Les longs combats acharnés dans les ruines de Stalingrad, l'encerclement (dû pour une large part à la paranoïa du Führer) et la capitulation de ce qui restait de la 6<sup>ème</sup> armée, le 2 Février 1943. Ce que l'on sait moins, c'est que 50.000 soldats russes (ex-prisonniers) combattirent aux côtés des Allemands, après le chantage à la mort (de faim) exercé sur eux par leurs vainqueurs provisoires.

Comme devant Moscou l'hiver précédent, les Russes semblèrent confier le sort de la bataille à une poignée de combattants, retranchés dans une sorte de tête de pont, la colline « Mamaïa », sur la rive ouest de la Volga. En fait, ils ferraient les Allemands et pouvaient ainsi, méthodiquement, masser des troupes fraîches et bien équipées, au nord et au sud de la ville, pour l'encerclement et la contre-offensive irrésistible. C'était LE GRAND TOURNANT de la guerre et le commencement de la fin pour Hitler.

Hitler, qui voulait venger Stalingrad, allait lancer sa dernière offensive à l'Est, « l'opération Citadelle », le 5 Juillet 1943, contre le « saillant » de Kursk. Avec ses meilleures troupes (900.000 hommes), ses meilleurs chars (« tigres » et « panthères »), ses « stukas », il attaquait les Russes au nord et au sud. Mais ceux-ci, bien renseignés et conscients de l'importance de l'affrontement qui mobilisait deux nations, deux systèmes, l'un contre l'autre, tinrent bon, passèrent à la contre-attaque et le 22 Juillet, les Allemands ayant perdu leurs beaux chars tout neufs, commencèrent à reculer ... jusqu'à Berlin. Ce fût la plus grande et la plus meurtrière bataille de chars de tous les temps. (Il est bon de noter « qu'à partir de 1943, la seule production annuelle soviétique surclassait, en quantité comme en qualité, la production allemande : 30.000 chars russes contre 12.000 panzers – sans oublier les 40.000 avions et les 120.000 tubes d'artillerie usinés dans l'Oural – *Hourra l'Oural !* Selon les chiffres publiés par l'O.N.U., l'aide alliée ne dépassait pas 4% du matériel employé par les Russes »).

Ceux-ci, en cette fin de 1943, atteignirent les frontières polonaises et roumaines, découvrant au fur et à mesure de leur avance, les atrocités commises par les nazis...

Sur la carte de notre cuisine, le fil rouge du front russe s'était déplacé vers l'ouest de façon spectaculaire et, nous le sentions, irréversible.

**Les survivants du ghetto de Varsovie**, le 18 Avril 1943, se soulevaient, conscients de l'extermination qui les attendait, à Tréblinka, Auschwitz et autres lieux. Sur les 500.000 des débuts du ghetto, ils n'étaient plus que 50.000. Parmi eux, environ 200 combattants et combattantes, répartis en groupes de 12, faiblement armés de pistolets, de grenades, de cocktails Molotov et des quelques fusils pris aux premiers Allemands abattus par surprise. Ceux-ci, plutôt incrédules – il y avait des femmes (juives !) qui se battaient les armes à la main – furent obligés d'abord de battre en retraite, puis d'employer les grands moyens : artillerie, chars, lance-flammes, S.S. « spécialisés dans la lutte contre les civils ». Pour conclure, ils incendièrent le ghetto, qui résista jusqu'au 10 Mai et dont seulement quelques éléments purent s'enfuir par les égouts. Une dizaine réussit à survivre jusqu'à la fin de la guerre, pour témoigner.

**Au camp de Sobibor, en Pologne, où avaient été exterminés 250.000 juifs**, était déclenchée la première révolte (victorieuse) dans un camp nazi.

Il y avait déjà eu deux révoltes à Sobibor, ratées et sauvagement réprimées, comme on s'en doute. Mais en 1943, le bruit courait que les Allemands allaient évacuer le camp et qu'auparavant toute la population serait gazée.

Le 14 Septembre 1943, un convoi de mille deux-cents prisonniers de guerre, composé de juifs soviétiques, débarqua à Sobibor. Quatre-vingts d'entre eux, les plus solides, ne furent pas gazés de suite, par besoin de main d'œuvre ; tout comme les autres « résidents » juifs du camp : des tailleurs, cordonniers, orfèvres, lingères...etc

L'arrivée des soldats juifs soviétiques permit l'organisation de la révolte. Elle complétait par l'expérience des combats, celle des anciens détenus qui connaissaient sur le bout des doigts, les habitudes et les manies des seize S.S. allemands toujours présents dans le camp qui encadraient les gardes ukrainiens et autres, répartis dans les miradors.

Les soldats juifs soviétiques commencèrent par proposer aux S.S. de construire un baraquement supplémentaire dont le camp avait le plus urgent besoin. Cette demande acceptée, permit aux Russes d'obtenir de l'outillage – dont de précieuses haches, amoureusement aiguisées et spécialement destinées, le moment venu, à leurs seize bourreaux.

Tout était basé sur l'exactitude proverbiale des Allemands et leur incapacité fondamentale à imaginer la possibilité d'une révolte organisée, collective, de ceux qu'ils traitaient et considéraient comme des « untermensch » - et dont l'éminent Dr Goebbels disait : « Ce ne sont pas des hommes, mais un conglomerat d'animaux ».

Après des semaines de préparation et de répétitions minutieuses, la date de la révolte fut fixée au 14 Octobre à 16 heures, une heure avant le rassemblement pour l'appel journalier rituel. Les détenus, tailleurs, cordonniers...etc...fixèrent pour ce jour-là, à cette heure-là, en plusieurs endroits du camp, des « rendez-vous » à leurs « maîtres » pour des « essayages ». Par exemple : « essayage » d'une pelisse doublée de fourrure, pour l'un à 16heures, « essayage » d'une veste pour le suivant, à 16heures10...etc...Il faut souligner, à propos d'essayages, que c'était pour les détenus – sauf les soviétiques – leur premier coup d'essai, aucun des anciens n'ayant jamais tué personne, encore moins avec une hache (même amoureusement aiguisée).

C'était : tuer ou être tué. Accepter passivement d'être conduit à une mort ignominieuse, sous les cris perçants du troupeau d'oies élevé pour couvrir ceux des

condamnés et dont Sobibor s'était fait une spécialité locale – ou frapper les premiers, sans hésitations et surtout sans bavures. Ce qui fut fait.

Au moment du rassemblement, à 17 heures, tous les S.S. (sauf un, celui qui devait faire l'appel) étaient discrètement trucidés et leurs cadavres dissimulés de ci de là. Un détenu électricien a qui les S.S. confiaient le soin de veiller à l'électrification des barbelés, coupa le courant, ainsi que la ligne téléphonique, au moment opportun. Tous les détenus par quelques brèches, forcèrent le passage, sous le feu des mitrailleuses des gardes ukrainiens. Il leur restait à traverser un champ de mines pour atteindre la forêt, distante de cinq-cents mètres... Beaucoup y parvinrent et s'y dissimulèrent à la faveur de la nuit, rejoignant plus tard la résistance polonaise.

Dans les jours qui suivirent la révolte, les installations de mort, les chambres à gaz, furent détruites par les Allemands. Plus aucun convoi n'arriva à Sobibor. « Là bas au moins, un terme avait été mis à l'extermination ». (d'après le documentaire de Claude Lanzmann, présenté par François Paoli).

**En Afrique du Nord** et en Octobre 1942, l'Afrika-Korps qui n'a plus qu'une centaine de chars est contraint, après la bataille d'El Alamein, de battre en retraite... jusqu'en Tunisie.

Le 8 Novembre, les Anglo-Américains débarquent au Maroc et en Algérie où les vaillantes troupes françaises leur opposent d'abord une résistance acharnée ! La lutte pour le pouvoir et la « reconnaissance » des Américains va faire rage à Alger, entre Darlan (opportunément assassiné) Giraud (gâteux) et de Gaulle (retors et intransigeant) qui bénéficie du soutien du P.C.

**Le 11 Novembre 1942**, Hitler fera envahir la zone dite libre de Pétain-Laval, sans coup férir. Le 27 Novembre, il déclenche l' « Opération Lila », c'est à dire l'occupation de Toulon, où séjourne paisiblement la flotte de guerre française. L'amiral Darlan, devenu pour peu de temps et pour cause, l'homme des Américains, donnera l'ordre à l'amiral Laborde d'emmener la flotte dans un port africain. Ce brave amiral, se prenant pour Cambronne, répliquera : « Merde » ! à son chef suprême et fera saborder les bâtiments payés par les contribuables. Jamais un amiral français n'avait coulé autant de navires, et en si peu de temps.

Comme disait Prévert :

« L'amiral Larima  
Larima quoi  
La rime à rien  
L'amiral Larima  
L'amiral Rien ».

**Mussolini avait peur.** Il savait très bien que c'était foutu, à l'inverse de Hitler qui délirait tant et plus. « Milan et Turin avaient été le théâtre de grèves massives, les travailleurs affamés avaient manifesté aux cris de : « Pain, paix et liberté ». (William Shirer) Les alliés leur enverront des bombes.

Le 10 Juillet 43, les Anglo-Américains débarquent en Sicile. Ils seront soutenus par la mafia, mobilisée par leurs confrères des « states ». Le 25 Musso. est déposé, puis emprisonné par le petit roi (son vieux complice) et un maréchal Badoglio. Le 3

Septembre, les alliés débarquent en Italie du sud et le 8 Septembre, (pendant que je nageais à la plage du Ris), un armistice est conclu entre eux et Badoglio. Timoré Eisenhower n'osa pas débarquer au nord de Rome, alors que les Allemands ne contrôlaient pas encore la situation... L'armée italienne capitula, se désagrégea ; les soldats rentraient chez eux ou prenaient le maquis et beaucoup d'armes se trouvaient dans la nature. Les partisans allaient s'en servir. Dans toute l'Italie, derrière le front allemand, un puissant mouvement partisan se développera (à l'appel du P.C.I. qui soutient Badoglio) et luttera efficacement contre les nazis et les fascistes de la république fantoche de Salo – la bien nommée. Dans les provinces, les villes, et les villages du nord, des Comités de libération clandestins, parfois élus, et d'esprit révolutionnaire, au fur et à mesure que les troupes allemandes, continuellement harcelées se retirent, créent dans les vallées des républiques éphémères de partisans, assurant l'administration, décidant de réformes immédiates et préparant des projets de loi. Ce sont d'authentiques « soviets » qui dirigent une épuration de classe et frappent les magnats de l'industrie. Ils seront, comme ailleurs, éliminés, tantôt par la force, tantôt progressivement, grâce au concours du P.C.I. (d'après Pierre Broué). Bénito, qui avait été libéré en Septembre 43 par son pote Adolphe se survivra, jusqu'à ce que les partisans lui fassent la peau, ainsi qu'à sa maîtresse attirée, le 28 Avril 1945. *Bella ciao...*

**La mort de la 3<sup>ème</sup> Internationale** « maquillée en suicide », survient officiellement le 10 Juin 1943. Sa longue agonie, suivie de très près dans les sommets bureaucratiques, n'était guère perçue à la base et ses origines, son passé, ses symboles, étaient toujours chers au cœur des militants. Les dirigeants politiques de la grande bourgeoisie internationale, continuaient de la redouter, ayant bien compris (eux) la menace que son existence même représentait.

Staline qui en tirait les ficelles par l'intermédiaire de quelques marionnettes (Dimitrov, Manouïlsky, Togliatti ...) avait déjà pensé, en Avril 41, pour faire plaisir à Hitler - alors son inquiétant allié - à la dissoudre. Celui-ci comme on sait, ne lui en avait pas laissé le temps.

Après le 22 Juin 41, Moustache aux abois et ayant besoin de ses nouveaux alliés (aide en matériels et second front) et devant les exigences de Roosevelt - formulées dès Janvier 43 – qui voyait dans la dissolution « une preuve de bonne volonté », donna ses ordres à Dimitrov pour que le présidium « élabore » un texte, justifiant « l'auto dissolution » du Komintern.

La presse américaine exulta lorsque lui parvint la bonne nouvelle, y décelant toutes les « vertus de garantie contre-révolutionnaire ». (Pierre Broué) Ça donnait, entre autres titres : « Le monde respire mieux depuis la fin de la folie de Trotsky », « La troisième Internationale est morte. Le rêve de Marx est terminé » et, en épitaphe : « Ainsi finit le Komintern, fondé en 1918 par Lénine et Trotsky pour fomenter la révolution mondiale ».

Outre le désir de rassurer les alliés, Staline, qui avait toujours eu horreur de cet instrument encombrant, même très émoussé, donnait le ton aux partis communistes, le bon ton de la collaboration de classes. C'était aussi une garantie contre tout débordement révolutionnaire entraîné (comme en Grèce fin 44) dans le feu de la lutte, par les nouveaux rapports de forces créés par les peuples en armes.

Une seule perspective désormais : le rétablissement ou la défense de la vieille démocratie bourgeoise, dans laquelle les P.C. nationaux (oh ! combien) joueraient un simple rôle d'appoint et de pression, et seraient enfin « reconnus » par leurs bourgeoisies respectives qui savaient pouvoir compter sur eux. A un moment décisif de l'Histoire où le prolétariat en lutte armée dans toute l'Europe, cherchait (plus ou moins consciemment) une issue révolutionnaire, Staline effaçait l'idée même d'une coordination et d'un objectif résolument radical – et nécessaire.

\*

**Surtout, pas de Révolution en Allemagne**, semblable à celle de Novembre 1918. Comme si douze années d'oppression nazie ne suffisaient pas, les « trois grands » (sic) faisaient pleuvoir bombes et invectives sur la population allemande, première victime de Hitler et de sa clique.

Ils proclamaient à l'avance des plans de dépeçage de l'Allemagne qui devait « capituler sans conditions », la « responsabilité collective du peuple allemand » étant sans cesse lourdement soulignée.

Il s'agissait de réduire la population à des conditions désastreuses de survie, de la soumettre à un tel désespoir qu'elle ne puisse même plus avoir la moindre idée ou velléité de révolte.

Elle n'avait plus d'autre destin que de subir la catastrophe jusqu'à l'apocalypse finale – ce qui faisait l'affaire des chefs nazis.

**Avant tout, la Révolution en Allemagne**, c'est ce que prônaient les trotskystes d'Europe, si faibles, si dispersés et...si divisés. Mais ils auront été les seuls à avoir tenté d'appliquer « la parole de Lénine, de Liebknecht et de Rosa » : transformer la guerre impérialiste en révolution prolétarienne ; fraterniser avec les travailleurs allemands avec ou sans uniforme, pour les motiver et les aider dans le combat contre les nazis et pour la paix. Tâche démesurée sans doute, mais seule voie de salut et d'équité pour les peuples qui doivent construire les Etats Unis Socialistes d'Europe.

L'organisation trotskyste C.C.I. poussa la logique de la perspective de la révolution allemande, jusqu'à envoyer en Allemagne ses militants les plus formés. Ils prirent contact avec des ouvriers allemands et des « déportés du travail » - mais sans doute pas avec « l'hitléro- stalinien » Georges Marchais – et constituèrent des cellules dans l'Allemagne nazie en guerre.

**Mais nulle part ailleurs qu'en Bretagne**, à Brest plus précisément, les militants trotskystes n'ont été aussi exemplaires.

Dans toute l'Europe occupée il n'y a pas eu de situation analogue, mais les camarades ont au moins démontré que « tout était possible ».

Pour relater ces événements, le plus simple (pour moi) est encore de reproduire un article que j'écrivis en 1993 dans notre petit journal, *L'Etincelle*, organe de la Ligue Communiste Révolutionnaire, cellule de Quimper :

« L'organisation trotskyste du Finistère créée notamment par Alain Le Dem (emprisonné en 1942, puis évadé du camp de Voves) et Marc Bourhis (fusillé à

Chateaubriand), renforcée début 43 par des camarades de Nantes en fuite, continue la lutte sous la botte nazie.

Elle diffuse des tracts et, dès Avril 41, des journaux clandestins comme : *Le Bulletin Ouvrier et Paysan de l'Ouest*, *La Bretagne Rouge*, puis *Front Ouvrier* et *La Vérité*, qui dénoncent la guerre impérialiste avec son cortège d'oppression et de misère.

Contre le courant elle démystifie la nouvelle union sacrée, fustige la collaboration, s'adresse à la classe ouvrière l'appelant à se mobiliser pour ses objectifs propres, incompatibles avec ceux de la bourgeoisie française qui joue sur deux tableaux : Pétain et de Gaulle.

Les militants bretons vont plus loin. Reprenant et appliquant le principe : « Sous l'uniforme il y a un ouvrier ou un paysan », ils oeuvrent à la formation d'une organisation communiste internationaliste, au sein même de l'armée d'occupation à Brest.

Ils diffusent d'abord : « *Arbeiter und Soldat* » édité clandestinement à Paris en direction de l'armée allemande, puis rédigent en commun avec des soldats allemands : « *Arbeiter im Westen* ». Ceux-ci seront bientôt près d'une vingtaine à s'organiser ou à sympathiser.

Mais si limitée que soit une telle action, elle fait peur aux nazis. Pour eux, ce pouvait être un ferment de destruction de leur machine de guerre déjà éprouvée – et il ne fallait pas qu'un tel exemple s'étende.

Il ne fallait pas non plus qu'une révolution éclate en Allemagne, comme à l'issue de la première guerre mondiale. Sur ce point, Churchill et Staline étaient parfaitement d'accord, d'où les bombardements massifs et terroristes, écrasant les villes allemandes et la sauvagerie indigne de l'armée rouge, entrant en Allemagne : « Il n'y a de bons Allemands que ceux qui sont morts », comme le faisait proclamer Staline.

A Brest, parmi les soldats gagnés à nos idées, les nazis trouveront un traître qui dénoncera les membres de l'organisation. Dix soldats allemands seront fusillés.

Nos camarades paieront cher leur internationalisme militant : Robert Cruau sera tué par la gestapo. Georges Berthomé, Yves Bodénès et André Floch, seront déportés dans les camps nazis et ne reviendront pas.

Marcel Beaufrère, André Darley, Anne Kervella, Eliane Ronel, Gérard Trévien, puis Henri Berthomé et Marguerite Métayer, déportés eux aussi, reviendront.

Ils reviendront et seront systématiquement calomniés et bassement insultés (« hitléro-trotskyistes » etc...) par les tout-puissants staliniens de l'époque. Même si ceux-ci croupissent à jamais au plus profond de la poubelle de l'Histoire, n'oublions pas cela. Et cinquante ans après le sacrifice de nos camarades, rendons à leur mémoire un hommage mérité. Ils avaient montré, dans les pires conditions, la voie à suivre : celle du véritable internationalisme prolétarien ».

### **Quelques faits méritent d'être soulignés :**

Dans les camps nazis, les staliniens contrôlaient l'organisation interne et les trotskystes avérés seront envoyés par leurs soins dans des commandos d'où l'on ne revient pas. Certains militants, comme David Rousset ( *Les jours de notre mort*) seront protégés et sauvés par de « vieux » concentrationnaires communistes allemands.

Il n'y aura pas de « procès » de nos camarades arrêtés, à l'inverse des militants communistes qui proclamaient bien haut leur (récent) patriotisme et leur haine du

« boche ». Une telle attitude était bien dans la norme nationaliste et chauvine de l'époque et conforme aux objectifs de la guerre impérialiste. Celle des trotskystes, par essence révolutionnaire, ne pouvait être officialisée, même avec la mort au bout. Il était impensable pour les nazis que sur le banc des accusés, se retrouvent côte à côte soldats allemands et travailleurs français, affirmant que « seule l'union des travailleurs, avec ou sans uniformes, fera la paix du monde ».

**Enfin je me dois de citer** quelques passages d'articles écrits par les soldats allemands de la cellule de Brest, dans LEUR journal *Zeitung für soldat und arbeiter im Westen*, n° 2 de l'été 1943 – le seul qui ait traversé la guerre :

Premier témoignage : « Je suis revenu de permission il y a quelques jours et je suis bouleversé par la situation en Allemagne...Tout d'abord, ma ville natale est complètement détruite...En bref, le peuple veut une fin de guerre. Camarades, la 4<sup>ème</sup> Internationale m'a montré le chemin, vous aussi vous pouvez participer et apporter votre contribution pour terminer sans délai la guerre...

Second témoignage : « ...je suis d'avis qu'il faut mettre un terme à cette abominable guerre...Je connais un moyen sûr, qui est bon aussi pour vous. Tout seul, je ne peux rien, mais vous pouvez y coopérer, y travailler. Ecoutez bien et réfléchissez bien à ce qui suit. Je suis membre de la 4<sup>ème</sup> Internationale et je travaille en priorité à mettre fin à la guerre. Nous luttons contre le capitalisme, pour la fraternisation du monde entier. Camarades, cette 4<sup>ème</sup> Internationale veille à ce que personne n'ait à craindre une autre vie pire. Pensez à vos femmes et à vos enfants. Pensez à une paix véritable. Rejoignez la 4<sup>ème</sup> Internationale » !

Troisième témoignage : « Pourquoi poursuivre cette guerre qui ne peut en aucune manière aboutir à une fin ? Chaque nuit, les bombardiers anglo-américains survolent l'Allemagne, détruisant ville après ville, anéantissant tout ce que nous aimons et chérissons, rendant fous nos femmes et nos enfants, nos parents et nos frères, nos amis et nos camarades. Oui, les rendant fous. Car lorsque, nuit après nuit, les pauvres civils voient pleuvoir sur eux une pluie de bombes, cela finit par être trop pour les nerfs, par mener à la folie. Regardez un peu les asiles ! Vous verrez qu'ils sont remplis de femmes, d'hommes, d'enfants. Et pour chaque attaque il y a plusieurs milliers de morts ! Je vous demande : est-ce que cela peut durer ? Non ! Un peuple peut-il supporter cela à la longue ? Non ! Nous ferons la révolution prolétarienne. Venez à la 4<sup>ème</sup> Internationale et aidez-la à lutter pour la paix, la liberté, du travail et du pain ».

« On ne peut être qu'ému par la force de ces témoignages qui représentent le plus bel exemple d'internationalisme ouvrier de toute la deuxième guerre mondiale. Le travail de fraternisation dans l'armée allemande entrepris par une poignée de militants organisés démontre comment cette guerre aurait pu avoir une autre issue ». (J.P.Cassard : *Les trotskystes en France pendant la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale*)

## SOUS LA BOTTE (fin)

**En cette rentrée d'Octobre 43**, qui devait être ma dernière rentrée scolaire, j'ignorai tout des événements de Brest qui pourtant avaient entraîné à Quimper l'arrestation par la gestapo, d'Eliane Ronel, à deux-cents mètres de chez moi, au magasin de sa mère, rue du Chapeau rouge. (Je ne devais connaître Eliane qu'en 45-46, à son retour de déportation, ainsi que Marguerite Métayer, arrêtée plus tard à Paris).

Pour le moment je passais en 3<sup>ème</sup>, mais sans la moindre chance de pouvoir me présenter au Brevet Élémentaire, pour cause d'absolue nullité en math. En attendant (quoi ?), je m'installai aussi confortablement que possible au fond de la classe, pour mieux rêver à mon aise. Je rêvais beaucoup et d'une manière très organisée. J'imaginai. J'étais vraiment ailleurs.

Yves, reçu à son B.E. en Juillet, travaillait déjà aux Ponts et chaussées rue Théodore Le Hars et Paulo et moi allions souvent l'attendre, vers 18 heures, à sa sortie du bureau. Au premier étage de la maison voisine des « Ponts », paraissait parfois à sa fenêtre une fille pâle et rousse, aux beaux yeux noisette, l'air souple comme une liane que je lorgnais timidement de bas en haut sur le trottoir d'en face et qui me regardait parfois aussi, furtivement, de haut en bas – mais sans aucune morgue ou dédain, j'en jurerais. Je savais (comment ?) qu'elle avait été au Cameroun (alors « protectorat français » N.D.L.R.) d'où peut-être ma réminiscence arboricole. Je ne lui ai jamais, au grand jamais, adressé la parole, ni fait le moindre signe – sûrement pas d'intelligence. C'était quand même tout ce qu'il me fallait pour alimenter, sans rationnement, mes rêves de fond de classe.

Mon manque total et massif de confiance en moi était aussi, sûrement, dû à mon accoutrement : veston « courtic » et passé été comme hiver (pas question du pardessus ou de la canadienne alors très à la mode chez les riches et les trafiquants), pantalons « banane » taillés dans une vieille couverture teinte en bleu très marine et de curieuses chaussures à semelles de bois articulées – d'ailleurs avec un art certain de l'imitation cuir. Comment voulez-vous qu'ainsi accoutré je fasse des ravages dans les cœurs des jeunes filles ?

En classe, je refaisais quand même surface de temps en temps, pour écouter le père Coulant nous parler (fort bien) des Etats-Unis, car je sentais que le sujet allait être de plus en plus d'actualité, ou nous livrer quelques bonnes recettes qui n'avaient rien de vraiment grammatical, des astuces et des trucs à mémoriser, pour nous aider à nous y retrouver avant l'examen – quel examen ?

Essayant de nous initier aux bienfaits du théâtre classique, nos dévoués professeurs, en pleine connivence avec ceux du lycée voisin, nous avaient concocté une représentation de la tragédie de Corneille : *Horace*, sur laquelle nous avions pâli en cours d'année. Ça se passait au théâtre municipal, archi comble de potaches remuants. La pièce se déroula avec des acteurs en costumes d'époque, ce qui avait l'inconvénient de dévoiler leurs guibolles d'échassiers mal nourris, n'allant pas du tout avec leurs imposantes cuirasses en carton-pâte et leurs postures belliqueuses difficilement crédibles. Bref, chacun somnolait paisiblement ou vaguement ironique, quand soudain,

à la question d'un personnage : « Que voulez-vous qu'il fit contre trois » ? tous les lycéens répondirent d'une seule voix : « QU'IL MOURUT » !! Une voix d'une ampleur impressionnante, quasi biblique, grave, mugissante. Les grands du lycée avaient vraiment mis le paquet. Effet bœuf garanti sans tickets. Rires, applaudissements et trépignements divers. Chahut grandiose. Nos profs étaient affolés, vexés, furieux, essayant de nous protéger de la contagion lycéenne. Les comédiens n'arrivaient plus à en placer une (de réplique), chaque fois reprise et étouffée par le chœur indigne des saboteurs des belles lettres françaises. Manif. superbe, unanime, puissante, irrésistible. Une révélation, presque une révolution... A la fin, un comédien, le plus maigre mais le plus déterminé de la troupe, réussit à nous interpeller, nous rappelant que c'était pour nous que ses camarades et lui-même jouaient etc... Tout le monde s'est calmé, vaguement culpabilisé et la représentation a pu continuer. Ce qui m'est resté, c'est une sensation de force collective incoercible et le souvenir d'une immense rigolade.

**A part ça, l'ambiance générale était plutôt tendue.** Les gens commençaient à être à bout et les Allemands de plus en plus nerveux. Chacun sentait que des échéances assez proches allaient nous tomber dessus : le débarquement tant espéré. Des parachutistes allemands « verts de mauve » faisaient leur apparition, car de plus en plus de jeunes, réfractaires au S.T.O. institué en Février 43 et camouflés dans les campagnes, avaient tendance à devenir partisans (F.T.P. ou F.F.I.) et à préparer avec plus ou moins de zèle le Jour J. Ils ne pratiquaient d'ailleurs que rarement des actions héroïques. Entre deux « coups de main » la vie n'était pas forcément désagréable et un copain, authentique maquisard devenu trotskyste, nous racontait après la libération que, bien nourri de pommes de terre au lard, il appréciait dans la tiédeur et la pénombre de la veillée au coin du feu, les branlettes dispensées d'une main experte, par la fille de la ferme où il se trouvait en subsistance. Comme disait Yann qui avait des lettres : « Elle avait l'art de traire les hommes ».

Des individus tout à fait inquiétants, vêtus de bleu marine, guêtrés de cuir noir, coiffés du « bêrait » français, la baguette – pardon, la mitraillette – sous le bras, arpentaient nos rues d'un air farouche et montaient une garde spectaculaire devant leur permanence : l'ex-boutique du frère de Max Jacob. De grandes inscriptions en noir de deuil apparaissaient sur les murs, proclamant : « BUCARD VAINCRA », accompagnées d'une sorte de croix celtique, sans doute pour tenter d'embrigader de naïfs et candides bas Bretons (dont un très petit nombre, comme l'abbé Perrot, avait déjà franchi le pas, le pas de la mort, car bientôt « liquidés » par les maquisards du coin du bois).N.D.L.R. : Ce Bucard finira mal, « au poteau », très officiellement, en 1946.

Il n'y avait pas que les Allemands et les collabos à s'énerver. L'honorable **Mr Merle**, Directeur des Services Vétérinaires à la préfecture, voyant un beau matin des voitures allemandes garées à portée de main, submergé d'une rage aussi subite qu'incontrôlable, sortit son canif de sa poche et tenta d'en crever les pneus. (Je précise pour la génération actuelle qu'il n'y avait là-dessous aucun problème de stationnement, le monde d'alors étant absolument un monde sans voitures – a part celles des « boches » et des collabos). Quelqu'un qui passait par là, réussit à calmer notre ardent patriote et le fit entrer dans son bureau...et il n'y eut pas de suites (qui auraient pu être fâcheuses, sinon fatales pour cet excellent homme).Un homme que ma mère adorait et pour qui elle travaillait avec ardeur.

Une des missions primordiales des Services Vétérinaires était la lutte sans merci contre le varron, une larve sournoise qui prospérait en perforant la peau des bovins, ce qui entraînait des pertes considérables en cuir et aurait pu, à la longue, priver la Wehrmacht de sa terrible botte sous laquelle l'Europe gémissait encore. Mais ne nous égarons pas... Un seul (et unique) moyen d'éradiquer le varron : appuyer avec les deux pouces de chaque côté de son habitat pour l'en faire sortir – et le condamner ainsi à une mort certaine. Il n'y avait que des hommes doués d'un certain doigté pour parvenir à des résultats corrects, d'où la création d'un corps d'élite – ce genre de corps est toujours d'élite – d'évaronneurs patentés qui se déplaçaient de ferme en ferme. Et comment se déplaçaient-ils ? A *bicyclette*, tout naturellement. Mais voilà, de rouler ainsi « par les chemins », ça use les pneus. Or, malgré les progrès réalisés dans la fabrication du caoutchouc synthétique par la grande Allemagne, la pénurie de cette matière tout à fait première était bien réelle. D'où, (vous me suivez ?) un rationnement sévère, d'où encore des « bons de pneus », réservés à l'élite évaronneuse. Et qui avait la lourde charge de répartir ces précieux bons ? Tout bonnement et tout logiquement ma mère qui, du coup, avait accès à une filière inespérée, lui ouvrant une foule de possibilités d'échanges et de trocs. Du genre : « J'ai des bons de pneus, vendez moi du beurre ». C'est ainsi que réapparut sur la table de notre cuisine, la motte de beurre de nos rêves, (une livre par semaine) à la suite d'un échange de bons procédés avec **Mme Bloch**, une accorte paysanne qui tenait une assez grande ferme sur la route de Rosporden, à sept km de Quimper. Comme « on » avait piqué mon vélo, imprudemment garé dans le couloir de notre immeuble, chaque Jeudi après-midi je me tapais bravement quinze km à pieds A.R. pour ramener à la maison cette sacrée motte de beurre. Je cessai donc d'aller à Edern voir mon parrain. Mais la route de Rosporden avait aussi ses charmes et même ses risques et périls, comme par exemple son survol par des avions de chasse de la R.A.F. ou de la Luftwaffe qui passaient au ras des arbres dans un vacarme impressionnant – sans jamais me prendre pour cible, fort heureusement.

Pour rester dans l'aviation et l'insécurité ambiante, je dois signaler peut-être qu'au Printemps 44 la gare de Quimper fut bombardée en plein jour, sans doute par les Anglais spécialistes des raids de précision. Celui-ci n'a pas duré longtemps mais, au début, nous ne savions pas ce qui nous attendait. La référence brestoïse était dans tous les esprits. Je me souviens m'être assis par terre, dans l'angle de mon lit et du mur, résigné et pas fier. Mais j'ai à peine eu le temps d'avoir peur.

Autre souvenir d'insécurité : l'intrusion casquée et armée de deux feldgendarmes, tard le soir dans notre appartement, après des appels gutturaux, des coups sur la porte d'entrée et des bruits de bottes dans les escaliers. J'étais au lit avec un bouquin, tout maigre, mais tout grand aussi et ces deux types, en vérité peu amènes, avec sur le garrot leur espèce de collier métallique insigne de leur fonction, me lorgnaient d'un œil torve. (La population allemande elle-même, les appelait : « kettenhunde », les chiens à chaîne). Ma mère affolée, a fini par comprendre qu'elle avait oublié de tirer les rideaux qui voilaient les fenêtres – ce qui constituait un grave manquement à la « défense passive » et pouvait aider l'aviation ennemie-alliée à nous repérer. Les gendarmes casqués comprenant sans doute qu'il n'y avait de notre part aucun dessein sournois se sont retirés, poursuivant leur *ronde de nuit*.

C'est pendant cette assez sombre période de l'Hiver 43-44 que je constatai un soir, derrière nos volets clos, alors que je l'attendais, plutôt inquiet, que ma mère se faisait tendrement raccompagner par un inconnu. Son « inconduite » ainsi découverte, m'horripila pas mal sur le coup, en grande partie à cause du secret dont elle s'était entourée, secret tout à fait compréhensible comme on le verra – mais qui devait aussi la satisfaire. Tant bien que mal, j'ai pu reconstituer cette partie de sa vie, liée aussi à toutes les pénuries de l'époque et à ces zones d'ombre où s'interpénétraient : résistance, subsistance, et « marché noir ». Par je ne sais quel concours de circonstances, (peut-être les bons de pneus) ma mère s'était mise à fréquenter un bistrot de la rue de la Providence – encore elle – une sorte de boui-boui où se retrouvaient des gens plus ou moins clandestins ou en marge : résistants, petits trafiquants, grappilleurs et grappilleuses de toutes sortes. Je crois aussi qu'elle avait eu l'occasion, ayant fait un remplacement dans un autre service de la préfecture, de « saboter » des listes de jeunes, recherchés pour le S.T.O. en Allemagne. Je crois encore que son raccompagnateur nocturne était un résistant qui était lié avec un autre que je voyais passer des années plus tard, par les rues de la ville, toujours seul, assez minablement vêtu, l'air blasé, comme déçu et fumant clope sur clope.

Un bain de fraîcheur, « dans un monde de brutes » et précurseur du « retour des beaux jours » : mes souvenirs du jardin du théâtre, en ce Printemps 1944. La bande du grand frère de Jean Bideau, André, s'y réunissait et Jean et moi étions admis à partager leur passion du « swing » et des chansons de Charles Trenet. Un jeune « pas de chez nous », très déluré, donnait le ton, aussi bien par sa tenue « zazoue » qu'il avait les moyens de se payer : veste vague, minuscule nœud de cravate, pantalons très étroits, que par ses chansons et ses pas de danse du genre claquettes – enrichies de diverses onomatopées et autre aboiements. Ça se passait toujours autour d'un banc où prenaient place deux jeunes filles du quartier de Ste Thérèse : **Mado** la blonde, gentille et « bien roulée » et **Maria**, son inséparable copine, très brune et plus timide. Elles étaient les inspiratrices courtisées de la petite bande, très anodine en apparence, mais où au moins deux jeunes – je l'ai su plus tard – étaient sans doute déjà en contact avec la résistance organisée : André Bideau et un autre au physique de jeune premier qui se destinait à l'art dramatique. (Lors de la libération de Quimper, quelques semaines plus tard, j'ai croisé ce gars, tout seul Quai de l'Odét qui lorgnait l'horizon vers le Cap Horn, un pistolet à la main. Il « attendait les Allemands » ! Je ne sais pas ce qu'il est devenu).

Et puis, il m'a bien fallu quitter « la Jules » avant l'examen du Brevet. Par piston maternel sans doute et relations administratives diverses, j'ai pu me présenter à une sorte de test d'époque au Ravitaillement Général du Finistère, (service comptabilité), une administration prolifique qui déployait ses nombreuses tentacules dans nos campagnes – sans résultats concrets comme tout un chacun pouvait le constater tous les jours dans son assiette. Le test se présentait sous la forme classique d'une dictée et d'un problème d'arithmétique, où d'ailleurs je ne brillai guère, effectués sous la débonnaire surveillance de **Mr Laurent**, un vieux monsieur très chauve à lunettes, sous-chef du service et ancien du « Bon Marché » de Paris, réfugié parmi nous.

Je fus ensuite brièvement présenté à **Mr Géminel**, le chef de service, un de ces êtres supérieurs de naissance, ombrageux et méprisants, voués à diriger – d'assez loin pour ne pas risquer de se salir – les efforts de tout un petit peuple de subordonnés et

fiers de l'être. Je devais rencontrer quelques spécimens de ce genre par la suite et, rétrospectivement, j'ai toujours envie de leur botter les fesses.

Adonc, me voilà embauché le 1<sup>er</sup> Juin 1944 à la comptabilité (un comble pour un nul en math.) où ma tâche principale consistait à me propulser deux fois par jour pour amener et ramener LE courrier, entre le siège central, rue Elie Fréron et la comptabilité, sise quai de l'Odet, là où des « sabliers » ventrus déchargeaient leur sable et leur maërl des Glénans, agrémentés d'oursins et autres coquillages, soigneusement triés par le populaire. Six jours plus tard, comme chacun sait, ce fut le débarquement en Normandie et le début du grand chambardement. Je cheminais gaiement le long de la rivière en cette radieuse matinée du 6 Juin 44, lorsque j'appris la bonne nouvelle. Ce qui me fit cheminer encore plus gaiement, toujours le long de la rivière.

En attendant « l'arrivée des Américains » et en espérant que ça se passerait bien, les gens continuaient à vaquer à leur occupation, sans le moindre doute sur la réussite de « l'opération Overlord ». Quand même, à y regarder de plus près, on s'apercevait que pas mal de jeunes gens disparaissaient de la circulation, happés par les « maquis » qui s'étoffaient ainsi de plus en plus.

Moi, je continuais à porter du courrier un peu partout dans la ville et, entre deux courses, à faire d'interminables additions pour vérifier des comptes des « Commissions d'achat » réparties dans tout le département. En fait, tout le monde vérifiait tout le monde, à n'en plus finir, faute de machines à calculer – ce qui contribuait au moins à résoudre le problème du chômage. Il existait même une sorte d'émulation, des concours et des paris pour savoir qui additionnerait le plus vite, entre les comptables du bureau où j'étais admis à poser de temps à autre mon maigre postérieur. Je m'installais en bout de table, en face de la fenêtre, avec à ma gauche **Mr Théolade** et à ma droite **Mr Hétuin**.

Mr Théolade, « on-ne-s'appelle-pas-Théolade » comme raillait Yves, la cinquantaine mollasse, assez grand et replet, fade et insignifiant, était toujours vêtu d'un costume sombre qui avait connu des jours meilleurs et d'un chapeau du même type. Ennuyeux et placide, il était – je l'ai appris par la suite – témoin de Jéhovah et doté d'une femme assez fanatique et pas spécialement futée.

Mr Hétuin, le « père Hétuin », la soixantaine dynamique et égrillarde, était originaire du Nord, réfugié à Quimper où sa fille gérait un magasin (teinturerie-pressing) au bas de la rue Kéréon. Toujours très élégant et soigné, sa conversation était pleine de références musicales. Passionné d'opéra et de « grande musique », il s'amusait à écrire sur des airs connus, des paroles dont il nous régalaient quand le chef de bureau, un ex-adjutant discret et maussade, était absent. Il possédait encore un bel organe (vocal) du genre baryton-basse et ça donnait par exemple, sur un air d'Offenbach (je crois) ces paroles ironiques à l'égard de Mr Laurent, notre inoffensif sous-directeur :

« Laurent où t'en, Laurent où t'en,  
 Laurent où t'en vas-tu ?  
 Où t'en vas-tu Laurent ?  
 Avec ton faux-col blanc  
 Laurent où t'en vas-tu ?  
 Avec ton nez pointu ».

Bidonnant!

## **Pendant ce temps-là...(4)**

**Sur le front russe**, Kiev avait été libérée le 16 Novembre 43 et la Crimée en Avril 44.

Le siège de Léninegrad était enfin levé en Janvier 1944, après trois années de terribles souffrances et officiellement 632 000 morts de faim, de froid, de maladies et de bombardements. Un chiffre corrigé à la baisse par Staline – qui détestait la ville d’Octobre – pour tenter d’excuser la durée inadmissible du blocus qui avait causé en réalité, un million de victimes. Les habitants-combattants de Léninegrad « ne pleuraient jamais quand leurs maisons étaient détruites, quand ils enterraient leurs proches les plus chers, leurs enfants et leurs parents. Les larmes étaient gelées dans leurs visages ». (cité par Alain de Sédouy dans son documentaire *Capitales en guerre*)

L’offensive de l’été 44 de l’Armée rouge allait être irrésistible et l’amener en quelques semaines sur la Vistule et jusqu’au cœur des Balkans.

La résistance, le redressement et les victoires de l’Armée rouge ne sont certes pas dus au génie militaire de Staline qui, du 22 Juin 1941 au 3 Juillet, se tait, désarmé, laissant à Molotov le triste honneur d’apprendre au peuple russe, l’attaque de l’armée allemande. Au cours de la guerre, il n’ira jamais visiter aucun secteur du front, ni aucune ville libérée, mais se mêlera quand même de certaines opérations - provoquant de lourdes pertes en vies humaines.

Cependant, peu à peu, des chefs militaires réussiront à imposer des conceptions plus sérieuses que celles de leur sinistre « généralissime ». Les Vorochilov, Boudienny et autres Timochenko, s’élimineront pour ainsi dire d’eux-mêmes, par leur inculture et leur incompétence notoires. Le danger est mortel, il faut des talents, des techniciens capables. On va les chercher jusque dans les prisons et les camps, comme le Polonais Rokossovski, ancien officier de liaison auprès du Maréchal et agent nazi bien connu Toukhatchevski, exécuté en 1937. On les prend aussi sur le front, comme Joukov, (1896-1975), bolchevik en 1919, décisif devant Moscou, Stalingrad et Léninegrad, comme Rodimtsev qui devant Madrid en 37 était capitaine, comme Tchemakovski, commandant en 1941, général d’armée en 1944, tué en 1945 à trente-neuf ans, comme Vatoutine, assassiné par des « nationalistes » ukrainiens. (d’après Pierre Broué)

**Les alliés piétinaient en Italie**, dans les montagnes autour de Monte Cassino, où se distingua un certain adjudant Ben Bella, décoré par de Gaulle soi-même et qui allait devenir après bien des péripéties, le premier Président de la République Algérienne libérée du colonialisme français. *Rome ville ouverte*, ne sera libérée que le 4 Juin 1944.

**Les Allemands perdaient la bataille de l’Atlantique**, grâce aux radars britanniques. Pendant les derniers mois de 1943, 64 sous-marins furent détruits contre 67 cargos alliés, « proportion qui hâta la fin de la guerre sous-marine ». Les hommes, les armes, les fournitures, purent dès lors être acheminés sans encombre vers l’Angleterre, pour l’assaut du 6 Juin 44.

**Les villes allemandes étaient réduites en cendres** par l'aviation anglo-américaine et la population qui jusque là avait été relativement épargnée, subit à son tour les horreurs de la guerre. Entre 1942 et 1945, les bombardements sur 130 villes firent plus de 600.000 victimes, civiles pour la plupart.

La chute du moral des Allemands sera considérable. « Il n'y aura pas seulement un complot de généraux (en Juillet 44 N.D.L.R.) mais aussi le chiffre énorme de 80.000 soldats fusillés ou pendus pour insoumission, désertion...etc... » (André Calvès) Pour je ne sais plus quel « litige », une unité S.S. combattante, renverra à Hitler personnellement, dans un pot de chambre, toutes ses décorations et autres croix de fer !

**Puisé dans *Meurtres au maquis***, le livre de Pierre Broué et Raymond Vacheron : « Pietro Tresso – fondateur du Parti communiste italien avec Antonio Gramsci et Amadeo Bordiga – fut assassiné en Octobre 1943, au maquis F.T.P. Wodli, en Haute-Loire. Tresso, combattait à la fois fascisme et stalinisme.

Tresso et ses compagnons, Abram Sadek, Pierre Salini et Jean Reboul, avaient été condamnés aux travaux forcés par les tribunaux de Pétain en 1942. Comme tant d'autres, ils connurent les camps d'internement, les transferts menottés et les prisons ». Ils s'évadèrent de celle du Puy-en-Velay dans la nuit du 1<sup>er</sup> Octobre 1943, libérés avec soixante-neuf autres prisonniers, par un audacieux coup de main des F.T.P. Ils rejoignent alors le maquis, dans les forêts montagneuses du pays d'Yssingaux

Les militants trotskystes furent isolés, détenus à nouveau au maquis, puis assassinés.

La perversité fondamentale du « stalinisme » avait amené une fois encore et à des milliers de km. de son « Centre », des militants ouvriers, d'authentiques combattants , à « servir » avec une foi aveugle les intérêts de l'hydre bureaucratique. Manipulés et devenus des tueurs, ou des complices plus ou moins volontaires des tueurs, ceux qui survivront traîneront toute leur vie le boulet de leur remords – et de leur aveuglement...irréparable.

**Le 10 Juin 1944 le village d'Oradour-sur Glane**, près de Limoges, fut encerclé par un détachement de la division S.S. « Das Reich » qui montait vers le front de Normandie, harcelée par les partisans. Toute la population, soit 652 personnes fut enfermée, les hommes dans les granges, les femmes et les enfants dans l'église. Puis les S.S. mirent le feu au village et ceux et celles qui n'avaient pas péri dans les flammes furent abattus à la mitraillette. Dix personnes seulement survécurent ; grièvement blessées elles avaient fait semblant d'être mortes, sauvant ainsi leur vie.

Neuf ans plus tard, un tribunal militaire français, condamna à mort vingt membres du détachement S.S., mais deux seulement furent exécutés. Le commandant de la division « Das Reich », le général S.S. Heinz Lammerding, fut condamné à mort par contumace. On ne l'a jamais retrouvé.

« Oradour ne devait jamais être reconstruit. Ses ruines demeurent comme un monument pour rappeler l'avènement de l'Ordre Nouveau hitlérien en Europe ». (William Shirer)

## DE LA LIBERATION A L'HITLERO - TROTSKYSME

**Comme chacun sait**, les alliés, après le débarquement, piétinent en Normandie jusqu'au 26 Juillet où, usant et abusant d'un véritable tapis de bombes qui anéantit toute vie humaine ou autre, ils percent le front allemand à Saint-Lô – « dont il ne reste rien ». La 3<sup>ème</sup> armée du célèbre général Patton (ex-traqueur malchanceux de Pancho Villa) qui avait giflé un de ses soldats hospitalisés et s'étonnait que les Françaises qui lui offraient des bouquets ne sentent pas mauvais, se précipite dans la brèche, prend Avranches, et fonce vers la Loire ...et la Bretagne.

Et voilà comment la grande Histoire va croiser ma petite histoire, à la mode de chez nous, à Quimper, le 4 Août 1944.

Je ne pouvais pas, bien entendu, être partout, ni encore moins connaître les « plans » de l'insurrection quimpéroise. J'ai suivi les événements, quand je le pouvais, d'un pas tranquille – sauf quand il valait mieux courir.

J'ai donc vécu plus ou moins directement, certains épisodes de la libération de Quimper, ou plutôt des deux libérations : la fausse, précaire et périlleuse, la vraie : définitive et cocardière.

Tout commence naturellement par des rumeurs : « Les boches s'en vont ». (En fait, ils tiennent toujours le Likès et le séminaire). « Les Américains seront là dans la soirée ». (Ils ne sont encore qu'à Rennes). Et Quimper pavoise, le drapeau tricolore flotte sur la préfecture et est hissé au péril de sa vie, par un artisan sans doute couvreur, un certain Yves Guillou, sur une flèche de la cathédrale.

Souvenirs. Place Saint-Corentin, devant la foule rassemblée, le concierge de la Mairie aux superbes moustaches blanches gaillardement retroussées, brandit le buste en plâtre de Marianne. Les gens applaudissent et entonnent *La Marseillaise*.

J'accompagne Yves place du Styvel et traverse ensuite l'Odet avec le passeur. Me voilà au Cap Horn où se trouvait le Soldatenheim. C'est très animé. Des groupes silencieux mais très affairés pillent consciencieusement la cave. Ça sent terriblement le pinard, car dans leur précipitation les gens ont brisé des bouteilles. Un type saigne, sérieusement coupé à la main et son sang se mêle au vin rouge répandu. C'est assez écoeurant.

Je m'en vais le long du Quai de l'Odet vers le centre ville. (C'est là que je rencontre le copain d'André Bideau, pistolet au poing qui guette les Allemands). Un peu plus loin, je remarque de l'agitation dans une villa réquisitionnée. Je vais voir ce qui s'y passe et découvre des gens en plein remue-ménage, qui cette fois emportent des meubles, des matelas...etc... Je fais un tour dans les pièces, en curieux, et puis, pour ne pas être en reste, j'avise un modeste fauteuil en rotin, dédaigné dans un coin. Je l'embarque, séduit aussi par sa légèreté, histoire de ramener quelque chose, un trophée,

un souvenir, à la maison – où nous manquons cruellement de sièges confortables. (A l'époque, dans les basses classes, il n'y avait pas de fauteuils et l'existence du canapé n'était même pas soupçonnée). J'ai trébuché « mon » fauteuil en le posant sur ma tête, jusqu'à la rue Kéréon, sans plus de façons.

Infatigable ce jour là et toujours dans des rues animées par des groupes ravis, je dirige ensuite mes pas vers le pont Firmin. Et là, soudain des cris, des appels, du genre : « Attention, ils arrivent » ! et je vois déboucher de l'avenue de la Gare, une voiture allemande plus ou moins blindée et camouflée de feuillages, avec sur la plate-forme une mitrailleuse d'un calibre respectable et deux servants casqués, lunettés et farouches. Les gens – et moi-même – nous nous égaillons (si l'on peut dire) dans toutes les directions et encoignures disponibles. Je trouve un porche profondément rassurant à l'angle de la rue Aristide Briand. La voiture allemande traverse le pont à toute allure, prend les quais, un des soldats balance une grenade... dans l'Odéon. Une explosion, une gerbe d'eau et le redoutable véhicule continue sa route vers la poste. Nous sortons de nos cachettes, commentant l'incident et je vois quelques types, dotés d'un sens pratique à toute épreuve qui récupèrent immédiatement dans le lit de la rivière à marée basse, pas mal de poissons, le ventre en l'air, seules victimes de la grenade.

C'est probablement ce même groupe d'Allemands motorisé qui, rue des Réguaires, quelques secondes après, tua deux F.T.P. et blessa d'autres résistants visiblement armés, envoyés en reconnaissance dans le centre ville. La ville qui commençait à être encerclée par les compagnies F.F.I. et F.T.P. de Quimper et des environs.

Le 5 Août, les Américains ne sont toujours pas là. Ce n'est pas Grouchy qui arrive, ce sont les Prussiens – et des « Russes blancs » - qui, battant en retraite de Pont-l'Abbé, traversent la ville. « Dans la soirée une autre colonne allemande pénètre dans Quimper venant de Locronan. Attaquée au Moulin-Vert elle perd un homme et se venge en lançant des grenades dans les maisons. Deux civils sont tués, un enfant de dix ans blessé. Les Allemands rassemblent des otages des deux sexes et les poussent devant eux, pour se protéger dans la traversée de la ville. L'inquiétude est grande chez les Quimpérois ». (supplément au journal *Le Télégramme*)

Tout le monde se terre. Sous nos fenêtres, nous voyons passer, ma mère et moi, le convoi allemand venant de Pont-l'Abbé : des paysans réquisitionnés avec leurs chevaux et leurs tombereaux, pour transporter le bagage et le pillage de ces messieurs, progressent, résignés, encadrés par les russo-prussiens, inquiets et nerveux, « armés jusqu'aux dents », « le doigt sur la gâchette ». Un peu plus haut que chez nous, de l'autre côté de la rue, un inconscient a oublié à sa fenêtre du premier étage, le drapeau tricolore. Un soldat gueule, personne ne bouge. Il fait arrêter le convoi, monte sur une charrette et arrache le drapeau. Ils repartent. Ouf !

Les Allemands exigent que le drapeau de la cathédrale soit enlevé. Il n'y a qu'un seul homme capable de le faire : celui qui l'a hissé. On va dénicher ce pauvre Yves Guillou qui remet la gomme. Il s'en tire bien, et sans représailles.

Du mont Frugy, des « résistants » tirent sur des soldats au pont Sainte-Catherine. Les Allemands balancent des grenades incendiaires dans les combles de la préfecture. L'hôtel du préfet est complètement détruit.

Le 6 Août est un dimanche, ni messes ni vêpres à la cathédrale. Personne ne se risque plus dans les rues.

Pendant ce temps et jusqu'au 8 Août, des combats ont lieu à la périphérie de la ville entre les groupes F.F.I.-F.T.P. et des convois allemands qui veulent passer pour rejoindre Brest ou la presqu'île de Crozon. Il y aura des victimes civiles, des morts et des blessés parmi les résistants. Ceux de Briec qui participent à l'accrochage de la route de Brest, perdront sept hommes – dont le jeune copain paysan de mon parrain. Les Allemands, abandonnant blessés et camions endommagés, et après avoir fait sauter le dépôt de munitions du Likès, quittent la ville à pied par des chemins de traverse, pour rejoindre la presqu'île de Crozon qui ferme la rade de Brest.

Le 9 Août, « c'est le soulagement puis la liesse. Quimper est libéré ». Les détachements F.F.I.-F.T.P. défilent en armes. Je me souviens de celui de Douarnenez, « des durs », disait-on autour de moi. Bien armés de fusils, mitraillettes et fusils mitrailleurs, vêtus uniformément de « monos » bleus – comme les anars de Durruti – et arborant sur la poitrine des rubans rouges - l'air résolu et prêts à tout changer...

Au lieu de quoi, j'ai assisté à des scènes lamentables où de vertueux paroissiens, tenants de l'ordre moral et résistants de la dernière minute, maltrahaient de malheureuses femmes tondues, coupables d'avoir été des pensionnaires obligées du bordel de la rue Pen-ar-Stang.

Il y aura encore des combats jusqu'en Septembre sur le « front » de la presqu'île de Crozon, dans lesquels seront impliqués des Quimpérois. Parmi eux, **Roger Le Bras**, un « grand » qui préparait à « la Jules » son examen d'entrée à l'Ecole Normale. Il sera tué avec d'autres à cause d'une « bavure » de l'aviation U.S. qui bombardera à Telgruc des positions avancées, nouvellement conquises par les F.F.I.-F.T.P. et les soldats américains. Tout Quimper, *la mort dans l'âme*, suivra les obsèques de ces malheureux jeunes gens.

\*

**Voilà donc Quimper libérée** sans – relativement – trop de casse. J'ai retenu par-ci, par-là, quelques faits qui me reviennent dans un certain désordre chronologique ; en gros, de l'été 44 à l'été 45. (Ce sera pour moi une période d'attente, de latence, où mes choix - souvent accidentels et soumis à des hasards plus ou moins heureux - vont s'accomplir dans l'ambiance de l'époque).

Ce qui frappe d'abord, c'est évidemment la présence des soldats américains. Ils sont incroyablement décontractés, sportivement vêtus de blousons très seyants et sautillent avec entrain sur leurs semelles de caoutchouc. Nos pavés ne sont plus martelés, seulement effleurés, et ça détend l'atmosphère. Je regrette de n'avoir pas appris l'anglais au cours complémentaire. Bien fait pour ma gueule ! Cependant, nous avons des contacts avec les soldats Yves, Paulo et moi...au café de L'Epée, l'antre des bourgeois de Quimper, envahi par les « boys » qui ignorent superbement nos traditions et nos préjugés. Pour nous, c'est déjà un défi d'y pénétrer misérablement vêtus et une délectation supplémentaire de nous faire servir par les classiques garçons de café en gilets noirs et tabliers blancs, bien obligés de se dégeler un peu, au moins en surface. Nous jouons aux échecs (langage universel) avec les soldats qui nous offrent de la bière et des cigarettes. Nos discussions ne volent sans doute pas très haut, sauf lorsque l'un d'eux, un peu plus âgé que les autres et l'air plus réfléchi, nous fait demander par ses copains, ce que nous sommes politiquement. Yves et Paulo répondent : « socialistes » et moi : « communiste ». J'ai peut-être seulement voulu me singulariser, mais dans le

sens le plus radical possible – et pour essayer d’inquiéter quand même un peu ces braves garçons. Et puis, derrière ma réponse, il y a l’immense prestige de l’Armée rouge. Les plus conformistes de mes concitoyens étaient alors imprégnés d’une très grande admiration reconnaissante pour les combats, les sacrifices et les victoires du peuple soviétique.

Un seul exemple. Ça se passe au théâtre, toujours municipal, où les soldats américains ont invité la population quimpéroise à venir les entendre chanter en chœur. La salle est pleine à craquer, car c’est gratuit et les distractions sont rares. La chorale des soldats fait ce qu’elle peut dans des négros spirituals, dont je me souviens seulement d’un titre : « Jéricho ». Il n’y a pas un seul soldat noir dans le groupe – ségrégation oblige. C’est pas mal, mais un peu pâlot. Les gens applaudissent poliment entre chaque prestation – sans plus. Et soudain, à la fin du spectacle, quelqu’un annonce la présence d’un officier soviétique dans la salle. La salle en question debout, applaudit et clame son enthousiasme. Un type à épauettes, d’une loge proche de la scène, se lève et s’incline pour remercier. Quand on connaît la réserve (naturelle ?) des quimpérois, ça laisse rêveur.

Le père Hétuin lui-même, petit bourgeois sympathique mais conservateur, submergé par l’inspiration, n’avait pu se retenir de mettre de glorieuses paroles sur la musique de « l’hymne soviétique », qui venait tout juste de remplacer l’Internationale (compte tenu de la dissolution de la 3<sup>ème</sup>) ça donnait :

« Armée soviétique, armée populaire  
Qui conduit le pays de victoire en victoire...

Grand peuple vaillant, grand peuple émancipé » etc

Je poursuivais donc mon rude labeur au Ravitaillement Général du Finistère et, malgré le départ des Allemands, je dois reconnaître que mon administration continuait à se montrer obstinément inefficace. Toujours rien à bouffer de valable, toujours des tickets de rationnement, toujours le marché noir pour les riches – et ça allait durer encore des années.

Au point que, voulant absolument fêter notre premier Noël de liberté retrouvée et m’étant en conséquence enquis des denrées disponibles sans tickets, je n’ai pu proposer que deux articles aux copains : « du cidre et des pommes » ! Une expression qui allait devenir pendant des semaines la rengaine d’une amicale mais non moins cruelle ironie de leur part.

**Bob Calvez** – le quatrième mousquetaire – appréciait particulièrement ce genre de sarcasme, dans lequel il excellait. Comme il adoptait volontiers et systématiquement un ton cynique, je crois qu’au fond il devait l’être vraiment. « On n’imite bien que ce qu’on a, ou ce qu’on a eu ». (Pr. Léon Michaux) Pour le reste, il habitait le quartier périphérique de la « Terre noire », lieu d’élection des exilés bigoudens, où il vivait avec sa mère. Très noir de poil, les cheveux frisés en arrière et en bataille, le teint mat et les ongles en deuil, il s’enveloppait d’un imperméable plus que douteux, dans lequel il trimballait toujours quelque bouquin. Ricaneur, il n’était jamais ennuyeux et, au moins, « avec lui on pouvait discuter ».

Certains personnages resurgissaient dans les bureaux du Quai de l’Odéon après leur passage dans les maquis – ou des planques à toute épreuve. Parmi eux, **Paulo Le Page**

qui s'était engagé dans les F.T.P. du côté d'Audierne. Un peu plus âgé que moi, grand front déjà dégarni, il avait une copine « attirée », ouvertement et à la face du monde, ce qui était alors assez rare, du moins à Quimper. Très sympathique et fort avenant, il devait par la suite adhérer au P.C. et me montrer avec une naïve roublardise, sa carte du parti qui, lorsqu'on la repliait, laissait voir en transparence la faucille et le marteau, emplissant une carte de France. Il interprétait ça comme un clin d'œil des dirigeants aux militants, pour leur faire comprendre – et admettre - leur politique de compromis. Paulo affirmait que ce n'était là qu'une « tactique » et que bientôt, « on allait voir, ce qu'on allait voir ».

Entre deux tentatives de nous situer dans ce monde déroutant, en cette courte période de la vie où tout peut basculer, où tout peut arriver, (y compris rien, ce qui est la pire des choses), Paulo (Fouillen), Bob, Yves et moi, avons trouvé le filon pour assister gratis (« gratos » n'entrera que bien plus tard dans le langage courant), aux pièces de théâtre et autres opérettes qui avaient repris droit de cité, avec les « tournées » Charles Barret. Il suffisait d'attendre dans les jardins du théâtre, le début du deuxième acte et d'entrer, l'air absent, avec les groupes de spectateurs honnêtes sortis prendre l'air et deviser entre eux. Nous manquions ainsi régulièrement le premier acte, mais on se faisait une raison et je me souviens avec plaisir d'au moins deux titres du répertoire : *Les Mousquetaires au couvent* et l'inusable *Veuve joyeuse*.

Nous commencions à lire des journaux autres que *Le Télégramme* (ex *Dépêche de Brest et de l'Ouest*) et avons régulièrement acheté *La Bataille* pendant quelque temps, parce qu'il avait un ton critique envers le gouvernement provisoire gaullien...avant de nous apercevoir que c'était une critique de droite. *L'Huma*, reparaisait, mais je dois dire que son ton dithyrambique et ses affirmations abruptes, son autosatisfaction – Lénine appelait ça jadis de la « com-vantardise » - nous hérissaient. Par contre, *Le Canard enchaîné*, reparu depuis Septembre 44, nous enchantait, « blague dans le coin coin ». Nous allions devenir ses lecteurs assidus pendant quelques années et découvrir l'humour ravageur et la verve poétique des Alexandre Breffort, (avec ses personnages favoris : grand père Zig, Irma la douce, Nestor le fripé et l'irrésistible Rididine), Henri Jeanson dit « Huguette ex-micro » et son « atmosphère, atmosphère » prémonitoire.

Comme bouquins, nous découvriions le *Journal* de Jules Renard et « qu'une femme a l'importance d'un nid entre deux branches » (ah ! ah !), Jules Romains et ses inépuisables *Hommes de bonne volonté* ainsi que *Les copains*, Pierre Véry et ses « policiers » poétiques dont on a tiré de nombreux films : *Le pays sans étoiles* (Pierre Brasseur et Gérard Philippe), *Les disparus de Saint-Agil* (Stroheim, Le Vigan et Raymond Bernard), *Les anciens de Saint-Loup* (Reggiani en curé), *Monsieur Marcel des pompes funèbres* (avec Henri Guizol)...etc...etc...Nous commencions aussi à farfouiller dans la bibliothèque municipale, à la recherche de livres sur l'U.R.S.S. : Louis Fischer et autres plumitifs, aux ordres de qui vous savez.

Pour ma part, je commençais à réagir aux atteintes à mon moral, produites par l'image de mon corps se reflétant dans la glace de notre salon-chambre à coucher. Je voulais avant tout faire rentrer dans l'ordre naturel des choses et bien à plat, mes saillantes et anguleuses omo-plates, vraiment impressionnantes vues de profil. J'achetais donc chez ce brave Mr Loyer-Rozan, un livre de gymnastique corrective autant que suédoise et me mis à pratiquer chaque matin au réveil, régulièrement et derechef, certains mouvements d'extension des bras, de l'avant vers l'arrière, coordonnés avec mon dernier souffle. Des résultats (probants) se firent attendre

quelques mois, heureusement soutenus par une saine nourriture qui avait tout du remède ...de cheval.

Comme la viande de ce sympathique et savoureux animal était délivrée sans tickets, ma mère en achetait toute hachée dans les halles, à l'échoppe de **Mme Noblet**, une agressive et flamboyante rouquine entre deux âges qui engueulait ses clientes avec parfois un certain humour. (C'était la boucherie des pauvres, jadis honteuse et déconsidérée). Cette bouchère chevaline à forte personnalité, avec son visage empourpré et ses yeux verts qui lançaient des éclairs, ne décolérait pas. Ironique et mordante, elle interpellait sans pitié, tenant enfin sa revanche, les bourgeoises réduites à « venir se servir chez elle ». Ma pauvre mère, héroïque, rentrait de ses expéditions chez cette terrible mégère, pour me confectionner aussitôt un plat de premier choix, destiné à me revigorer. Elle disposait la viande hachée toute crue au fond de mon assiette et versait là-dessus, une bonne dose de bouillon « Kub » tout fumant. Salez, poivrez et engloutissez. « Elle était pas belle, la vie » ?

Depuis peu, nous avons un nouveau voisin de palier, **Mr Kéribel**, vieillard cacochyme mais entreprenant qui venait d'y ouvrir son bureau de l' « Agence Nationale d'affichage ». On lui expédiait des affiches qu'il se chargeait de faire coller par des individus peu recommandables, en de certains endroits stratégiques de la ville. (Nous allions devenir, lui et moi, quelques temps après, des collègues, sinon des concurrents). Dans le fond, et sans même s'en douter, il possédait déjà un certain « esprit pionnier » qui le situait à l'avant-garde de la société de consommation. Il était physiquement du genre Clemenceau : vélodrome à mouches et moustaches blanches. Cordial et assez tonitruant, conteur à ses heures, il devint un familier de la maison, et ma mère finit par le convier à midi à notre table – sûrement contre participation aux frais et fourniture des tickets d'alimentation adéquates. Veuf, il était originaire de Sizun, (pas loin de l'endroit où j'écris ces lignes) dont il vantait les charmes passés, les chevaux robustes et recherchés...etc...Ma mère me raconta plus tard qu'un jour, à la fin d'un repas, au café, (c'était alors de l'orge grillée) il la supplia en ces termes : « Ô, Madame, Madame ! Laissez-moi vous embrasser » ! J'espère qu'elle trouva les mots qu'il fallait pour calmer l'ardeur amoureuse et le besoin d'affection de ce cher homme. En tout cas, je constatai quelques temps après que « mon » fauteuil de rotin, léger butin peu héroïque de ma libération de Quimper, trônait derrière son bureau.

L'atmosphère en ville était insupportablement « patrioto-patriotarde-patriotique », comme nous disions entre nous, car il ne faisait pas bon rigoler en certaines circonstances. C'étaient à tout bout de champ et à bout portant, quand on s'y attendait le moins, des « Marseillaises » à n'en plus finir et à ne plus savoir qu'en faire, qui vous figeaient obligatoirement, l'oeil fixé sur « la ligne bleue des Vosges » - où d'ailleurs on se battait encore. Il fallait se méfier tout particulièrement du kiosque à musique du « Champ de bataille » (l'actuel grand parking au pied du Frugy) où les musiciens de la « Lyre quimpéroise » s'époumonaient de toute leur ferveur patriotique. Un jour où nous étions sans doute un peu distraits les copains et moi et que nous parlions d'autres choses, nous fûmes hautement et vertement réprimandés par un fringant officier – dont le trop classique uniforme sentait la naphthaline, aux six pas réglementaires. (La naphthaline, sous l'aspect de petites boules blanches, avait la grande vertu de protéger les uniformes inemployés et rangés au fin fond des armoires, des attaques des « mites railleuses » - et des mitrailleuses, dans la conjoncture de l'époque).

Du P.C. à l'extrême droite encore extrêmement discrète, c'était : « Plus patriote que moi, tu meurs » ! « Ceux qui tricolorent, ceux qui inaugurent, ceux qui baïonnette...on », tenaient le haut du pavé – hélas inemployé pour de salutaires et populaires barricades. On continuait à avoir (relativement) froid et (relativement) faim, mais dans un pays libre, où la musique militaire ne coûtait pas bien cher. Ça aidait.

Et puis ailleurs, c'était pire. (« Ailleurs » est un endroit où c'est presque toujours pire, un peu comme « avant »). La guerre n'était pas terminée et nous n'en connaissions pas encore toutes les calamités. Ce ne sera le cas qu'en Mai-Juin 45, où nous verrons les déportés rentrer, hâves, malades, et exténués, dans leurs « tenues » rayées. Il y aura aussi une exposition de photos insoutenables sur *l'univers concentrationnaire*, dans le hall du cinéma « Rex », en face de la gare.

Au « ciné » on pouvait enfin voir les actualités alliées, anglaises le plus souvent, sur les bombardements méthodiques de l'Allemagne. Et parfois, des actualités soviétiques, où les soldats de l'Armée Rouge se battaient dans les ruines des *villes conquises*, traînant comme de grands jouets, leurs mitrailleuses fixées sur de petits chariots et brandissant victorieusement leurs célèbres mitraillettes camembert, dont les chargeurs avaient la forme et le volume des boîtes de. (La « kalachnikov », bien que déjà inventée, ne sera pas utilisée au cours de cette seconde guerre mondiale). Les Russes, toujours eux, traversaient le Danube en bateaux pneumatiques hérissés d'armes diverses dans leur film : *Victoire dans le sud*, au son d'une langoureuse musique de valse viennoise, destinée peut-être à souligner le contraste entre une guerre implacable et la futilité d'un monde en train de sombrer. Des images saisissantes de la guerre du Pacifique (jamais si mal nommé) nous parvenaient aussi, évoquant déjà des jeux vidéo, mais en noir et blanc, où des avions japonais s'abîmaient dans la mer de Corail sous les balles traçantes, à deux doigts des porte-avions U.S. Sur terre, dans des îles paradisiaques, les lance-flammes ne faisaient aucune différence entre les soldats japonais et la population locale des Papous et autres Polynésiens, pris au piège dans la tourmente de cette guerre cruelle.

## **Pendant ce temps-là...(fin)**

**Un deuxième débarquement allié** avait eu lieu en Provence, le 15 Août 1944, du côté de St Trop. ce qui obligeait les troupes allemandes du Sud-Ouest à se replier vers l'Allemagne, dans des régions souvent accidentées, infestées de maquisards qui allaient libérer quantité de villes et de villages. Ceci sans le concours du moindre soldat américain ou français « libre », sous l'uniforme de l'armée (régulière) des Delattre de Tassigny, de Larminat, et autres de Montsabert. Il y en avait même un (de général) qui osait s'appeler Revers !

En fait, là comme ailleurs en Europe, la course pour le pouvoir, et sa passation la plus académique possible, était engagée, entre :

- les Allemands qui voulaient se replier en bon ordre, avec le minimum de pertes - et la garantie que l'ordre ancien, à défaut de « l'ordre nouveau », serait restauré par de futurs « interlocuteurs valables »
- les collabos qui espéraient se rendre utiles et ainsi se dédouaner
- les Américains, pas encore persuadés de la fiabilité de de Gaulle et qui avaient prévu d'administrer eux-mêmes la France et autres contrées.
- les gaullistes d'Alger et de Londres, prétendant incarner la légitimité et la continuité étatique.
- le Comité National de la Résistance intérieure qui allait des anciens Croix de feu, avant tout préoccupés d'ordre social, aux staliniens officiels (Billoux, Grenier), en passant par les socialistes qui, humant la légalité républicaine, se réveillaient enfin.
- les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) plus ou moins bien armées, plus ou moins attentistes (du débarquement), d'obédience gaulliste le plus souvent, ce qui n'excluait pas un recrutement populaire à la base.
- les F.T.P.F. (Francs Tireurs et Partisans Français) contrôlés par le P.C., armés le plus souvent sur les dépouilles de l'ennemi, possédant (au moins) une conscience de classe qui aurait pu les amener (trop) loin. Mais les augustes dirigeants du P.C. veillaient.

**C'est dans ce contexte général qu'interviendra la libération de Paris**, symbole de la libération de la France (qu'André Calvès qui y participa, qualifia de *kermesse héroïque*), du 18 au 25 Août 1944 et que d'autres nommèrent : « les sept glorieuses ». Elle commença en réalité par la grève des cheminots et du métro, dès le 10 Août. Les flics parisiens attendront le 15 pour troquer du jour au lendemain, sur leurs tristement célèbres képis, la francisque de Pétain contre la croix de Lorraine de de Gaulle. Ils se borneront à occuper leur précieuse et confortable Préfecture de police où il faisait si bon vivre – et tabasser, torturer pendant des années, avec le zèle que l'on sait, les résistants, juifs et communistes de préférence.

Notons en passant l'irresponsabilité des chefs du P.C. qui, outre le célèbre et irréaliste – voire surréaliste – « A chaque parisien son boche » (*Huma*.du 24 Août), déclarent au Comité de libération de la ville, avec une emphase affligeante, : « qu'importe s'il y a deux cents ou trois cents mille morts à Paris » et qui font déclencher l'insurrection par quelques centaines d'hommes armés, dont certains seulement de pistolets, contre plus de vingt mille Allemands de la garnison de Paris, bien pourvus « d'obus explosifs qui, en quelques minutes, pouvaient pulvériser les dérisoires barricades des insurgés ». (*Le Crapouillot*) Ceux-ci ne seront que deux à trois mille, au maximum, le dernier jour des combats – ce qui n'enlève rien au courage, à l'intrépidité, à l'esprit de sacrifice des F.F.I.-F.T.P.

Heureusement que von Choltitz, gouverneur militaire de Paris, après diverses tractations, se révèle « compréhensif, cultivé, répugnant aux brutalités inutiles » et n'applique pas les consignes de Hitler qui, impatient et rageur, s'informe : *Paris brûle-t-il ?* et que la division blindée du général Leclerc (de Hauteclouque), obtient enfin le feu vert du toujours Timoré Eisenhower pour avancer et entrer dans la capitale. Sur les chars de Leclerc, d'anciens militants espagnols de la guerre civile, salueront du poing le peuple de Paris. (constaté par André Calvès)

Le 26 Août, de Gaulle pourra s'exhiber, victorieux, de l'Arc de triomphe à Notre Dame, pour le Te Deum de rigueur. (non sans être passé féliciter auparavant les vaillants résistants de la Préfecture de police, en bonne logique classique de prise du pouvoir : le sabre d'abord, le goupillon ensuite). Le 28, il fera dissoudre les F.F.I.

Et comme un peu partout en France, Paris aura son lot de femmes tondues et de prisonniers molestés.

\*

**L'insurrection de Varsovie**, le 1<sup>er</sup> Août 1944 prendra une toute autre ampleur que celle de Paris. Ce sera une tragédie qui ne se terminera que le 1<sup>er</sup> Octobre, après 63 jours d'une lutte populaire opiniâtre menée dans les ruines de la ville, après 277.000 morts, les tortures et les viols de la terreur nazie. Toute la population (ce qui restait du million d'habitants) sera chassée de Varsovie, mais les derniers combattants de l'Armée clandestine, contraints de se rendre, auront droit « à tous les honneurs militaires » de la part des Allemands...

L'Armée Rouge avait pourtant atteint la Vistule aux derniers jours de Juillet et radio Moscou exhorté la population à se soulever – ce qu'elle fit à la date prévue, encadrée, organisée par la résistance (qui comptait dans ses rangs, ironie de l'Histoire, quelques bataillons communistes) et préservant même pendant un certain temps, une tête de pont sur la rive gauche du fleuve, pour faciliter la tâche de l'Armée Rouge.

Mais l'insurrection du peuple de Varsovie, et l'indépendance de la Pologne, n'entraient pas dans les plans des deux grands cyniques : Sir Winston et le camarade Staline. Du coup, l'Armée Rouge resta pratiquement l'arme au pied devant le massacre et l'insurrection ne bénéficia, dans les débuts, que de quelques parachutages d'armes des avions alliés – qui ne reçurent d'ailleurs pas des Russes, l'autorisation de se poser sur leurs aérodromes. Le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » était ainsi, une nouvelle fois bafoué, Staline laissant le soin à Hitler de décapiter la résistance polonaise non contrôlée par lui. L'Armée rouge ne bougea que le 17 Janvier 1945 et libéra les ruines de Varsovie en deux jours.

**Autre tragédie, grecque cette fois** qui débute dans les coulisses, à Lisbonne, où des pourparlers secrets, à un très haut niveau, ont lieu entre représentants Britanniques et nazis. Le problème, comme partout ailleurs, est encore le vide prévisible du pouvoir qui va se produire entre le départ des troupes allemandes risquant d'être coincées en Grèce par l'avance des Russes dans les Balkans et l'arrivée des Britanniques, dans un pays contrôlé par l'E.A.M. (qui revendique un million et demi d'adhérents sur sept millions d'habitants) et son bras armé l'E.L.A.S. (qui compte soixante dix mille combattants) soit autant que l'armée régulière d'avant la guerre.

Les négociations anglo-allemandes portent leurs fruits vénéneux : « La flotte anglaise ne fait aucune opposition à l'évacuation des îles grecques par les troupes allemandes. L'armée anglaise n'est pas venue combattre les Allemands. D'ailleurs, contre eux, elle aura, en tout et pour tout, dix-neuf tués ». (André Calvès)

Ce problème facilement réglé, reste à neutraliser l'E.A.M.-E.L.A.S. C'est chose faite « grâce » aux accords de Moscou d'Octobre 44 entre les deux vieux complices Churchill et Staline qui se partagent l'Europe de l'Est et les Balkans « comme s'il s'était agi de la vigne de leurs ancêtres ». (A. Stinas, militant trotskyste grec)

Churchill prévoit d'emblée « d'envoyer à Athènes cinq mille soldats Britanniques avec des automitrailleuses » et Staline fait accepter les accords de Moscou par le P.C. grec et l'E.A.M., dont le dirigeant Siantos s'empresse de déclarer : « La Grèce appartient à une région de l'Europe où les Britanniques assurent toutes les responsabilités ». (Notons que Tito, contre l'avis de Staline, avait signifié aux Britanniques qu'il s'opposerait par la force à tout débarquement de leurs troupes en Yougoslavie). Mais les dirigeants grecs n'ont pas la trempe des Yougoslaves – ni la même situation géostratégique. De compromis en reculades, ils vont tout de suite renoncer à la prise du pouvoir, reconnaître le gouvernement (fantoche) grec en exil et y faire entrer deux ministres-otages. Ils iront même jusqu'à organiser un accueil triomphal au Pirée, le 14 Octobre, en l'honneur des premières troupes anglaises venues pour les assassiner. Ils espèrent « jouer un rôle », « faire pression », sur le gouvernement Papandréou en s'appuyant sur « la base », d'ailleurs complètement désorientée qui « comprend que le départ des Allemands et l'arrivée des Britanniques n'ont résolu aucun de ses problèmes vitaux ».

Le problème vital pour le gouvernement Papandréou est tout autre : désarmer l'E.L.A.S., qui réplique : « Nous ne rendons pas nos armes glorieuses ». Le 4 Décembre 1944 sous la pression des masses populaires, le P.C.grec et la direction de l'E.A.M. appellent à descendre dans la rue. Une foule immense et pacifique envahit le centre d'Athènes, sûre de sa force et de son droit. Des policiers embusqués tirent sur la tête du cortège. Il y aura 28 morts et des centaines de blessés. « Une nouvelle tuerie le lendemain, radicalisera la base de l'E.A.M. qui prendra possession de la rue et commencera à assiéger en armes les commissariats et les repaires des miliciens fascistes. Les gouvernementaux et les Britanniques vont se trouver assiégés dans Athènes. Mais Siantos n'osera pas franchir le pas et frapper le coup décisif ». Il sabotera littéralement l'insurrection et vers la mi-Décembre le rapport de forces s'inversera en faveur des Britanniques, avec l'aviation, les chars et l'artillerie, dont une batterie sera installée sur l'Acropole !

Pour la Noël, Sir Winston en personne pourra venir faire un petit tour à Athènes. Le 5 Janvier 45, l'E.L.A.S. quittera la ville puis demandera l'armistice. Après les accords de Varkiza elle sera dissoute et ses partisans désarmés livrés sans défense à la terreur blanche qui allait conduire à la guerre civile de 1946-1949, le premier abcès de fixation de la « guerre froide ».

« Les trotskystes qui n'avaient cessé de dénoncer l'union nationale comme une duperie pour les opprimés, payèrent un lourd tribut. Les membres critiques du P.C. aussi. En tout, des centaines de militants tombèrent sous les balles et les couteaux des tueurs de l'O.P.L.A. la police politique du P.C. Plus tard, Bartzotas, chef du P.C. à Athènes, se vantera devant Staline d'avoir éliminé six cents trotskystes, ou supposés tels, à cette occasion ». (d'après Olivier Houdart, *Le Monde* des 3-4 Décembre 1989)

Les travailleurs anglais, directement concernés, se mobiliseront pour démontrer leur solidarité avec le peuple grec, par les grèves de Glasgow (150.000 grévistes) et une imposante manifestation. Quatre-vingt délégués, représentant cinquante mille ouvriers, porteront aux Communes une motion de protestation. Vingt-mille manifestants se réuniront à Trafalgar square.

En France, seul le petit parti trotskyste (le P.C.I.) appellera à la protestation de la classe ouvrière et de ses organisations. En vain.

\*

**Dernières offensives russes de la guerre, des Balkans à la Baltique :** à Koenigsberg (future Kaliningrad, du nom du camarade Kalinine, « chef sans pouvoir de l'Etat soviétique », toléré par Staline pour sa trogne de moujik – souvent ivre – censé représenter la paysannerie), le génial stratège précité donne l'ordre de prendre d'assaut, par une attaque frontale, la ville-forteresse, pourtant déjà encerclée – au prix de 70.000 morts inutiles. La même « tactique », utilisée pour la prise de Berlin lors de *la dernière bataille*, en Mai 45, coûtera 100.000 morts. (d'après Jean Jacques Marie)

L'écrivain « soviétique » complètement oublié – sauf du tribunal de l'Histoire – Ilya Ehrenbourg, « ancien garde blanc », insistait lourdement dans la presse, s'adressant aux soldats : « Prenez les femmes allemandes comme un butin ». Beaucoup suivirent ses exhortations, le plus souvent ceux de deuxième ligne. Les troupes de choc soviétiques ne se livrèrent pas à ces exactions, malgré ce qu'elles avaient vu des villes et des villages brûlés, des charniers découverts, et de leurs compatriotes pendus et martyrisés.

En traversant une infime portion de la Yougoslavie, des soldats soviétiques violèrent aussi nombre de « femmes alliées ». Au point que les dirigeants communistes yougoslaves se plaignirent à Moscou. Staline répondit simplement : « Des soldats qui ont tant souffert, doivent pouvoir s'amuser un peu » (cité par André Calvès)

**A l'Ouest, l'avance vers l'Allemagne des troupes alliées, est ralentie** par les difficultés de ravitaillement en essence. « Les colonnes blindées absorbaient 4 millions et demi de litres par jour ; elles étaient suivies par des pipelines que le Génie américain posait à raison de 50 km de tuyaux par 24 heures ». Les Allemands peuvent s'accrocher dans les Vosges et les Ardennes, alors que l'hiver commence. Dans les Ardennes justement, le 14 Décembre 44, ils lancent leur dernière offensive de la guerre avec vingt-quatre divisions contre seulement quatre divisions américaines très étirées. Mais

« le 22 Décembre, après une progression de 110 km, l'avance allemande est stoppée avant la Meuse de Dinant. Beaucoup de chars sont tombés en panne parce que la ration d'essence a été calculée trop juste par l'O.K.W. Détail navrant : les Panzers s'arrêtèrent, faute de ravitaillement, à 400 mètres du dépôt d'essence américain d'Audimont qui contenait DIX MILLIONS de litres »... (*Le Crapouillot*)

Au Printemps 45, dans la Ruhr, 300.000 soldats allemands se rendent aux alliés, votant ainsi contre la guerre et contre Hitler « avec leurs pieds ».

Et le 8 Mai 1945 *la guerre est finie* en Europe.

**Le 6 Août les Américains lâchent sans sourciller** la bombe atomique sur Hiroshima (environ 150.000 victimes) et le 9 Août sur Nagasaki (environ 80.000).

Le 14 Août 1945, le Japon capitule par l'intermédiaire d'un incroyable mannequin, affublé d'un « huit-reflets », d'une queue-de-pie et de pantalons rayés : l'Empereur Hiro-Hito soi-même, le dernier dieu vivant !

## DE LA LIBERATION A L'HITLERO-TROTSKYME (suite et fin)

**L'hiver qui suivra la fin de la guerre sera difficile, à Quimper comme partout en France :** coupures d'électricité dans la journée, arrêt du gaz à vingt heures, pas ou très peu de charbon pour se chauffer, textiles et chaussures introuvables, 160 g de viande par semaine, 500g de sucre par mois. La mortalité infantile atteint 10% chez les enfants de moins d'un an. « Alors que le traitement de base du fonctionnaire est de 3000 francs par mois, le seul moyen de se procurer une paire de bas ou un kilo de beurre est de les acheter au marché noir...au prix de 1000 francs ».( Philippe Robrieux : *Histoire intérieure du parti communiste*) Beaucoup de paysans auront leurs fameuses lessiveuses pleines à craquer de billets de banque. Mais comme il n'y avait pas de biens durables à acheter, ils se retrouveront pour la plupart, blousés et « gros Jean comme devant », après la réforme monétaire de 1947.

Les luttes pour le pouvoir et divers rapports de forces dans les sommets de l'Etat, se traduisent par des appels aux urnes – auxquels les femmes participent pour la première fois dans l'histoire de France. Aux premières élections d'Octobre 45, le P.C. obtient 5 millions de voix et 160 élus. (C'est le premier parti du pays – et il le restera jusqu'en 1958, et en même temps le premier de la gauche, jusqu'en 1978). Il y aura cinq ministres communistes sur vingt-et-un, dont Maurice Thorez, Ministre d'Etat dans le gouvernement provisoire de de Gaulle. Celui-ci s'était rendu à Moscou dès Décembre 44 pour s'entendre avec Staline sur quelques problèmes gênants. L'accord se fait facilement entre les deux Machiavels : Thorez, patron du P.C. l'ex-déserteur pacifiste de 1939, réfugié pas très rassuré sur son sort en U.R.S.S., peut rentrer en France, à condition qu'il use, et même qu'il abuse, de son pouvoir sur le parti, (pouvoir qu'il détient directement de Staline), pour faire rendre en douceur ses armes au peuple. Et aussi canaliser et mobiliser pour la reconstruction du pays (du capitalisme), une classe ouvrière mécontente et affamée. Ce sera l'époque des slogans désormais célèbres : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose », où Thorez se prendra pour Jaurès, et les grands classiques : « Un seul état, une seule armée, une seule police », « Travailler d'abord, revendiquer ensuite », « La grève, c'est l'arme des trusts »...etc...A la 3<sup>ème</sup> fête de *L'Humanité* après la libération, Maurice Thorez, « l'homme le plus aimé des travailleurs », remettra au camarade Prouvost, le type même de l'illustre inconnu, comme par hasard mineur à Bruay-en-Artois, la carte du millionième adhérent au Parti.

Mr Thorez, après la démission de de Gaulle en Janvier 46, fera une belle – mais brève – carrière politique officielle, devenant même Vice-Président du Conseil. Ce « missi dominici » de Staline se prendra pour un vrai « homme d'Etat », avec tous les

privilèges qui en découlent naturellement - et qu'il accentuera à la manière stalinienne d'outre rideau de fer : banquets somptueux dans de grands restaurants (pas pour la canaille qui crève la faim, bien sûr), cortèges de limousines...etc... Le « culte de sa personnalité » était monté à la tête de cet homme intelligent devenu cultivé, ce *fil du peuple* parvenu, mais sans caractère. Le caractère qui lui manquait, il le trouvera chez l'inénarrable Jeannette Vermeesch, son encombrante compagne qui trouvera le moyen, pendant l'Hiver 45, de mener une manifestation de ménagères mécontentes de la vie chère, en magnifique manteau de fourrure *made-in* U.R.S.S. - ce qui jettera quand même un froid dans l'assistance. Mais abandonnons là ces « profiteurs » du mouvement ouvrier français à leur triste sort. Malgré tout, le P.C., « parti de gouvernement » - et fier de l'être – jusqu'à la grande crise de 1947, aura 5 millions et demi d'électeurs en Novembre 1946, soit 29% des voix et 184 députés. C'est une force à laquelle il ne ferait pas bon se frotter...

**Pour me souvenir du Printemps 45**, je consulte mon album de photo. où la rivière est presque toujours présente en toile de fond :

- Yves et moi pique-niquant (sans arrière-pensées) à l'anse de Toulven, sur une vieille couverture.
- Yves torse nu et Paulo fumant la pipe d'un air aussi viril que possible, accompagnés de trois jeunes beautés parfaitement inconnues et oubliées, plutôt bien en chair et posant de trois-quarts, en maillots de bain.
- La bande de jeunes du Ravitaillement Général, toujours sur les bords de la rivière, ah ! avec Paulo (Le Page) qui joue de l'accordéon, sa copine – qu'il va bientôt larguer pour se marier avec une fille d'Audierne – Mado et Maria, bizarrement présentes dans ce petit groupe socio-professionnel, une jeune fille à tête ronde d'une extrême timidité, un type dont j'ai oublié le nom, un certain **Raphalen** musclé dans son maillot de corps (c'était la mode des maillots de corps) déjà pas mal sourd et qui devait se marier avec Maria – dont je croyais, à tort, m'être rapproché à cette occasion, où nous avons bivouaqué (brr,brr,brr) ensemble. Et moi donc enfin, pour compléter modestement cet inventaire, à genoux, en maillot de corps aussi (mais maigre et pas musclé du tout), dans un short blanc retroussé comme une barboteuse. Pas étonnant que Maria ait préféré « la Rafale...hein » ?

\*

**Ces diverses joyusetés** ne réussissant sans doute pas à meubler convenablement mon existence, je décidai, fin 45, peut-être aussi dans le prolongement des propos tenus aux soldats américains dans un moment d'égarement l'année d'avant, et qui sait pour quelles autres raisons profondes, d'adhérer au Parti Communiste Français. C'est vrai que je m'intéressais à la chose publique, recherchant (déjà) *La Vérité*, dans le fatras et la cacophonie ambiantes. J'étais insatisfait de mon sort et de ce monde (de mon sort en ce monde), cherchant une issue, des solutions, pour échapper à une vie qui s'annonçait grise de mine et sans « lendemains qui chantent ». J'avais besoin d'un idéal pour donner un sens à ma vie, tout bonnement.

Or, malgré quelques réticences – que j'espérais de pure forme – je pensais que le P.C. était alors le plus à même (étant le plus à gauche) de répondre à mes aspirations de justice sociale, de fraternité militante, à mon besoin d'appartenir à un groupe solidaire

autant que populaire. Derrière lui, il y avait son passé récent dans la résistance – « le parti des fusillés » - l'immense prestige de la vaillante Armée rouge et le « pays du socialisme » avec ses plans quinquennaux épatants, où il faisait si bon vivre. Bref, « un monde meilleur ».

De grands noms du communisme militant venaient se produire à Quimper à l'occasion de diverses consultations électorales, dans la grande salle des nouvelles halles pleine à craquer, nous tenant des discours enflammés : Marcel Cachin, le terrible vieux lutteur aux moustaches en bataille (en réalité un vieil opportuniste jadis sévèrement jugé par Lénine, et qui pendant l'occupation avait signé un appel « condamnant les attentats organisés contre les soldats de Hitler par le Parti, appel largement placardé sur les murs et abondamment utilisé par la propagande nazie en 1942 » ). (Ph. Robrieux) ; Marcel Prenant, le grand intellectuel, biologiste, mettant son savoir au service du peuple, (et ancien chef d'Etat Major des F.T.P., ce qui ne gâtait rien), s'exprimant dans un langage d'une simplicité et d'une limpidité remarquables, accessible à tout un chacun – avant d'être mis sur la touche quelques années plus tard par la direction thorèzienne.

Je ne sais plus où se passèrent mes formalités d'adhésion au Parti, mais je me trouvais affecté à la cellule « Jos Perchec », rue de la Providence (encore cette rue trompeuse) à deux pas de chez Paulo Fouillen. Celui-ci, très sarcastique, m'informa aimablement que ce Jos Perchec, un gars du quartier, avait seulement enfourché une moto à la libération, « pour aller au devant des Allemands » et s'était fait bêtement descendre. Le P.C. avait ensuite donné son nom à une cellule, à titre posthume. Pensant déjà que « les sceptiques ne font pas l'Histoire », je me présentai un beau soir à ma cellule, située dans l'arrière salle d'un bistrot – en fait la cuisine – près du pont du chemin de fer, bistrot tenu par le couple **Kerdodu**. De braves gens dévoués à la cause : lui, la quarantaine fragile, elle, trop et mal maquillée, débordant de rouge à lèvres et d'instinct maternel. Les autres étaient aussi « des vieux », plutôt tristounets et groupés autour du comptoir, devisant de choses et d'autres avant la réunion. Ce devait être chaque semaine le même scénario sans dialogue : après avoir bu un coup – politesse oblige – le groupe se massait autour de la table de la cuisine...et je commençais à m'ennuyer ferme, souffrant en silence et espérant, en vain, quelque chose d'intéressant. Je me souviens seulement que le thème central de notre réflexion était...la préparation de « la fête des gueux ».

Il ne semblait pas y avoir de « responsable » à ces réunions – et j'appris plus tard que c'était effectivement le cas - une sorte de lacune passagère. Comme pâle repère, j'avais quand même un gars qui m'avait servi de « parrain » pour entrer au Parti, le parrainage étant alors aussi obligatoire que de pure forme. Je vivais donc une déception latente que je n'osais pas trop m'avouer. A part m'ennuyer aux réunions et assister à quelques meetings, je ne faisais rien, rien de militant, rien de formateur, rien de fraternel ni de solidaire. Je me sentais comme un étrange étranger au milieu de ces braves types d'ouvriers, beaucoup plus âgés que moi. « Ils » auraient probablement dû m'inscrire à un groupe des « Jeunesses » - même « Républicaines de France ».

J'allais quelques rares fois à des réunions de section, rue Théodore Le Hars, où **Césaire Le Guyader**, libraire de son état, petit homme prolix et affairé, essayait d'expliquer la sinueuse *ligne générale* du Parti, à laquelle je ne comprenais pas grand chose – ce qui accentuait mon malaise.

**Et puis un jour, un soir plus exactement**, je me suis rendu à un meeting, toujours aux nouvelles halles. Un meeting un peu particulier, « convoqué » par le sieur **Nader**. Ce Nader était un type de droite, ex-élu de la 3<sup>ème</sup> République, ex-délégué (par Vichy) à la Mairie de Concarneau – en remplacement de Pierre Guéguin destitué.

Ma mère m'avait raconté qu'avant la guerre, le Nader en question, quand il osait un meeting en ces temps de Front Populaire et montait à la tribune pour haranguer la foule, était accueilli par les chœurs de l'Armée rouge et de l'Amicale laïque réunis qui entonnaient en son honneur, avec la plus grande ferveur anti-cléricale possible, un cantique alors très en vogue :

« Le voici l'agneau si doux  
Le vrai saint des anges  
Il descend du ciel pour nous  
Adorons le tous ».

C'était le bon temps de la franche rigolade.

Depuis, « de l'eau avait coulé sous les ponts » - du sang aussi – et tous les démocrates (sincères) de Quimper, du M.R.P. (Mouvement Républicain Populaire), démocrate chrétien pour résumer, encore appelé par la base du P.C. et le petit peuple : « Meilleur Rempart des Profiteurs », au P.C. lui-même, avaient décidé d'interdire à Nader de s'exprimer, compte-tenu de son douteux passé et malgré sa déportation en Allemagne. On disait alors : « déportés d'honneur », à l'instar de Léon Blum, lui aussi déporté à Buchenwald (dans une villa), qui pendant plus d'une année n'avait rien remarqué de ce qui se passait sous son nez – sinon que parfois, selon la direction du vent, il avait été légèrement incommodé par « une étrange odeur », celle de la fumée des fours crématoires.

Aux nouvelles halles, la grande foule, et pas de Nader - « courageux, mais pas téméraire ». Je rencontre Yves, Paulo et Bob et nous écoutons divers orateurs : M.R.P., Socialistes, P.C. dénoncer le grand absent et prôner leur politique, la même, à peu de chose près, celle du tripartisme et de la pure collaboration de classe, derrière de Gaulle. Bon. Ça ronronne pas mal, ça baille, ça s'étire et puis, soudain, un inconnu « nous offre des fleurs », pardon, il prend la parole et ça revient au même. Annoncé par personne – pour cause de présence massive du P.C., je devais le comprendre plus tard - voilà qu'un type jeune, aux cheveux en brosse, à lunettes sans monture lançant des éclairs (elles étaient d'un modèle spécialement conçu pour hypnotiser les foules), parle vite et tout feu tout flammes...de la Révolution qui s'impose pour en finir une fois pour toutes avec les Nader et autres capitalistes. (Je résume). C'est également le ton qui me frappe, l'élan, l'appel au peuple. Les mots aussi, ceux que j'attendais. Il est, pour sa part, à ce moment précis : « l'expression consciente d'un processus inconscient ». (Léon Trotsky) Au moins pour moi ; pour Yves, Bob et Paulo aussi sans doute, car à la fin de son intervention nous nous retrouvons avec lui, Eliane Ronel et Marguerite Métayer - retour des camps et qui l'accompagnaient - au pied de l'estrade, pour discuter, pour en savoir plus.

C'est un militant trotskyste itinérant, une sorte de « révolutionnaire professionnel » qui porte la bonne parole au peuple mystifié. Il s'appelle **Julia**, mais c'est un pseudo. (Je saurai plus tard que son vrai nom est **Houdon** – à moins que ce ne soit l'inverse – avec les pseudo. on ne sait jamais, c'est d'ailleurs fait exprès pour ça).

Avec Eliane et Marguerite il est membre du P.C.I. (Parti Communiste Internationaliste), la section française de la 4<sup>ème</sup> Internationale, fondée par Trotsky et dont nous entendons parler pour la première fois. Le grand meeting anti-Nader se termine par notre petite réunion et nous nous séparons avec la promesse de nous revoir – sauf Julia Houdon qui doit poursuivre son périlleux périple et je me poserai par la suite souvent la question : « où donc est Julia » ?

L'aventure trotskyste va pouvoir commencer.

## LA RUPTURE

**Après le mémorable meeting anti-Nader**, d'autres rencontres auront lieu, comme promis, avec les militantes trotskystes...à l'Agence Nationale d'Affichage de Mr Kéribel qui nous prêtera aimablement et discrètement son bureau, le soir, quand nous en aurons besoin. Pour moi c'est pratique, je n'ai que le palier à traverser. Pour **Alain Le Dem**, militant trotskyste d'avant guerre qui vient (comment ?) de Pleyben nous porter la bonne parole, c'est sûrement moins facile, mais il en a vu d'autres. Né en 1913, militant depuis 1934, il était « responsable du travail paysan ». Repéré depuis longtemps et arrêté par la police de Vichy en 1942, il est interné au camp de Voves, d'où il s'évade en 1943 et participe, début Février 1944 à la Conférence des sections européennes de la 4<sup>ème</sup> Internationale, près de Beauvais. Il a tout du clandestin et s'exprime d'une voix basse et un peu rauque. Son teint vire au gris transparent et il donne l'impression d'être au bout du rouleau. Apparemment, il n'en a plus pour longtemps, mais on sent qu'il ira jusqu'au bout, qu'il luttera jusqu'à son dernier souffle. (Je l'ai connu ainsi pendant des années et au moment où j'écris ces lignes il est toujours bien vivant). Lunettes, cheveux pendouillant de chaque côté du visage, il nous inculque patiemment et avec conviction, les premiers rudiments du trotskysme, ses différences fondamentales et inconciliables avec le stalinisme, son histoire, ses luttes, ses drames et ses espoirs.

Alain, peu de temps auparavant, avait « défrayé la chronique » stalinienne et je passe la parole à André Calvès (Ned) qui raconte dans ses souvenirs : « La ville de Pleyben manquait de pain. Un camion de farine fut intercepté. La cellule P.C.F., après quelques hésitations, décida d'aller consulter le trotskyste local sur la conduite à tenir. Le trotskyste en question était le camarade Alain Le Dem, bourrelier-sellier de son métier. Il conseilla de répartir cette farine dans les boulangeries, ce qui fut fait avec enthousiasme. Les autorités dépêchées dans la ville furent éjectées par la population. Il en fut de même pour un secrétaire fédéral P.C.F. venu à la rescousse, qui reçut un coup de pied au derrière. Il prétendit plus tard que ce coup de pied était trotskyste. En fait, il est à peu près certain que ce coup de pied était P.C.F. Ce qui tendrait à prouver qu'en certaines circonstances, un militant P.C.F. puisse se sentir une âme trotskyste. Quoiqu'il en soit, la propagande du P.C. soutint que cette farine était destinée à Quimper et que les pauvres gens de cette bonne ville avaient été privés de pain par « le Président de la République autonome de Pleyben »... « l'affameur Alain Le Dem ». (Voilà qui illustre bien la « dualité de pouvoirs » qui existait partout dans le pays entre les comités de libération et l'appareil d'état déglingué par l'effondrement du régime de Vichy, ainsi que le rôle d'éteignoir joué par le P.C.). Quand on connaît le Pleyben actuel - 2,65% de voix pour le P.C. - on a peine à y croire, et pourtant, c'était comme ça...

**Eliane Ronel**, (plus tard Berthomé), militante depuis 1940, participe évidemment à ces réunions. Rentrée du camp de Ravensbrück par la Suède où on l'a pas mal retapée, on la sent solide, au physique comme au moral et très volontaire. Elle boite un peu depuis toujours, mais elle avance vaillamment. Une force de la nature, pleine de vitalité et sa bonne humeur est tout à fait communicative.

**Marguerite Métayer** est bien plus fragile, maigre et longiligne elle se remet difficilement de sa déportation. Elle a échappé à la gestapo à Quimper en Octobre 43, grâce à la présence d'esprit d'Eliane, mais a été arrêtée ensuite à Paris, lors d'une rafle, alors qu'elle cherchait le contact avec Alain. Elle sera obligée de suivre des cures et de dormir à plat sur des planches, à cause du mauvais état de sa colonne vertébrale. Elle obtiendra de la Mairie une petite chambre, dans une vieille maison près de la Place au beurre (qui abrite maintenant diverses associations), où nous tiendrons un peu plus tard nos réunions.

Aucune de ces deux camarades ne nous parlera JAMAIS de ce qu'elles avaient vécu et enduré, dans les prisons et les camps.

**Jean Cariou**, déjà entrevu, adhérera au P.C.I. à cette époque sublime, par l'intermédiaire des A.J. (Auberges de la Jeunesse), truffées de joyeux et joyeuses trotskystes, ou sympathisants, dont j'ignorais à peu près totalement l'existence et qui jamais ne m'attirèrent, à cause de leur côté bêlant - et de mon individualisme forcené. Jean, cheveux en brosse et lunettes, longtemps fidèle à sa vieille veste de combat U.S. vert olive sans doute héritée du « maquis », plus mûr que nous et capable de cogiter et d'élaborer, sera toujours un très bon camarade, non dénué d'un humour souvent salace.

**Après quelques approches théoriques du trotskysme** (le véritable communisme), la question se pose de ce que nous pouvons et devons faire sur le plan militant, pour la propagation de nos idées – nouvelles pour nous. Militer, ça veut dire avant tout diffuser *La Vérité* le journal du P.C.I., le coller sur les murs, ou coller des affiches quand on en recevra, prendre la parole, discuter, nous faire connaître et reconnaître.

Détail affligeant, *La Vérité* dont le premier numéro clandestin avait pourtant paru dès le 1<sup>er</sup> Août 1940 n'est pas légale. Dans les sommets de l'Etat, de de Gaulle au M.R.P. en passant bien entendu par le P.C., on considérait alors que *La Vérité* n'était pas un journal « résistant », c'est à dire qu'il n'avait pas mené campagne « en faveur de la France et de ses alliés ».

La position lutte de classes de la 4<sup>ème</sup> Internationale ne pouvait en effet l'amener à pratiquer l'union sacrée avec la bourgeoisie et à s'abandonner au chauvinisme. Elle dénonçait les buts impérialistes U.S. et, tout en étant pour la défense de l'U.R.S.S., elle réprouvait le partage du monde qui bafouait « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Elle appelait la classe ouvrière à se préparer à une action révolutionnaire, où figurait en bonne place le combat commun avec les travailleurs allemands.

Les demandes de légalisation de *La Vérité* – ce qui sous-entendait aussi l'attribution d'un papier encore rare et politiquement rationné – présentées et représentées par les camarades de Paris, n'aboutiront que le 30 Mars 1946. D'ici là, il faudra s'en passer, mais ça ne nous facilitera pas la tâche. (Rappelons quand même qu'en 1940, le tout puissant P.C. avait négocié avec les nazis, la parution légale de *L'Humanité* que l'on trouvait maintenant dans tous les kiosques et sur tous les marchés – mais c'était encore un secret bien gardé).

Du fait de mon appartenance au P.C., je pose un problème. Tôt ou tard il me faudra rompre, c'est évident. Mais en attendant, propager notre programme en vendant le journal « à la criée » est une nécessité – et peut-être une épreuve à laquelle nous sommes soumis, nous les jeunes, par les « anciens ». Il est donc décidé que nous irons ailleurs qu'à Quimper (ville bourgeoise sans grand intérêt), vendre le journal.

C'est à Pont-l'Abbé que nous ferons notre première apparition publique. J'y vais avec Yves, un Dimanche matin, par le « transbigouden » et nous marchons par les rues de la ville, un paquet de *Vérité* sur le ventre, en clamant à qui mieux-mieux : « Demandez, lisez *La Vérité*, organe (central !) du Parti Communiste Internationaliste, Section française de la 4<sup>ème</sup> Internationale ». Le bigouden moyen nous regarde d'un œil torve – pour ne pas dire plus – mais sans réactions notables.

Je ne crois pas que nous ayons vendu beaucoup de canards, mais ce dont je me souviens parfaitement c'est qu'à un moment donné, alors que je suis en pleine action, voilà que d'un rez-de-chaussée une fenêtre s'ouvre, d'où surgit et se penche...mon « parrain » du P.C. Eberlué, je le regarde, et lui, prononce ces simples paroles « C'est à ça que tu en es réduit, Jean » ? Je tente de m'expliquer, d'amorcer une discussion, un dialogue, en vain. Il me ferme sa fenêtre au nez. Je l'ai senti déçu et peiné plutôt qu'en colère, et c'est ce qui me marque le plus.

**Dés lors, c'est clair, il faut que je quitte au plus vite le P.C.** – aussi pour mon confort moral. Nous en discutons avec les copains et Alain espère – toujours optimiste – que j'entraînerai d'autres gars du P.C. avec moi. Il ajoute quelque chose comme : « On ne démissionne pas d'un parti révolutionnaire, on en est exclu ». Considère-t-il encore le P.C. comme révolutionnaire, au moins dans son fonctionnement lorsqu'il s'agit d'éliminer des opposants ? Veut-il dire qu'un parti ouvrier à toujours raison contre l'individu qui ose remettre en cause sa politique ?!?! Voilà qui ne m'arrange guère et ne me prépare pas spécialement à l'épreuve qui m'attend, moi tout seul, face au groupe patibulo-cellulaire.

Mais j'ai une idée – même si « elle s'ennuie toute seule dans ma tête » – et je m'y tiens. Je décide de préparer la réunion de rupture (de démission ou d'exclusion, je ne sais plus) en m'appuyant sur LE texte sacré par excellence et qu'en principe tout le monde connaît : le *Manifeste du Parti Communiste* de Marx et Engels. Je viens de le lire et il a été pour moi, une révélation, la clé qui me manquait – c'est sûr – pour comprendre ce monde où nous vivons, et pouvoir le transformer. Même s'il date (de 1847) il est plus que jamais actuel – fondamentalement.

Et j'écris une lettre pour les « instances supérieures » du P.C. que ma mère tape, bien comme il faut, sur sa chère machine à écrire et pendant ses heures de service. Dans ce texte assez court, j'argumente en me basant sur un passage du *Manifeste* que, pour être véritablement communiste, un parti digne de ce nom doit remplir obligatoirement deux conditions :

- 1) être révolutionnaire
- 2) être internationaliste

Je démontre ensuite qu'à l'évidence, ce n'est pas le cas du P.C.F. et justifie ainsi ma rupture et mon adhésion au P.C.I. (Section française de la 4<sup>ème</sup> Internationale).

Muni de mon précieux viatique, je me présente donc un soir au bistrot de la Providence, pas vraiment rassuré, mais bien décidé à m'expliquer. Il y a là ce soir, tous

les camarades de la cellule, hostiles, bourrus mais attentifs. Il y a même un certain **Milo Le Faou** que je vois je crois pour la première fois et qui, en principe, est en charge de la cellule « Jos Perchec » - une charge bien légère jusqu'à présent, mais qu'il lui faut maintenant supporter. C'est un individu du genre grand costaud et gras du bide, aux cheveux noirs et frisés, au long visage chevalin. Il consent, sans plus de façons, à me donner la parole et j'informe l'honorable assemblée que j'ai préparé une lettre que je vais lire et commenter. Ce que je fais, dans un silence pesant mais non dépourvu de curiosité. Pour une fois qu'il arrive quelque chose...Bref, ça se passe plutôt bien. Personne ne fait le moindre commentaire et je remets ma missive à Milo en lui demandant de la faire suivre. Il acquiesce, déclarant que nous n'avons plus rien à faire ensemble, ou l'équivalent. Je dis que je m'en vais et je m'en vais. Alors quelqu'un se lève et j'entends : « Je vais avec lui ». Un peu étonné, je vois un petit bossu qui se met à me suivre et nous nous retrouvons bientôt tous deux dans la rue. Il m'approuve me dit-il, pense que j'ai raison et nous discutons. Mais il ne militera pas avec nous. Il est garçon coiffeur, originaire de Saint-Malo je crois, et il doit sous peu retourner là-bas. J'ai oublié son nom.

Je suis (encore) assez surpris de l'apathie avec laquelle ma rupture (vers le P.C.I.) a été accueillie par ma cellule. Je suppose que le Milo ayant été assez longtemps absent - pour des raisons restées obscures - ne tenait pas à faire de vagues pour ne pas aggraver une situation qui de toute façon lui échappait.

Le secrétaire de section, Césaire Le Guyader, dit seulement peu de temps après à ma mère, quelque chose comme : « Qu'est-ce que Jean est allé faire avec ces voyous ? Dommage, on l'aurait fait monter ». C'est ainsi que j'ai peut-être échappé à une calamiteuse carrière de petit bureaucrate.

Pas d'incidents dans mon entourage immédiat - j'étais marginal dans un « quartier commerçant » - sinon un jour, une sorte d'interpellation d'ironique hostilité, lancée d'un groupe de l'U.J.R.F. croisé *sur les quais* : « Tiens, voilà Trotsky » !

Yves pour sa part fut mis en quarantaine au club de basket qu'il fréquentait.

Mais nous ne perdions rien pour attendre. Ces braves gens, convenablement chauffés et surchauffés par les « bonzes » staliniens locaux, conditionnés par les sommets du Parti (« André Marty n'avait-il pas expliqué aux J.C. du Puy-de-Dôme - même région, comme par hasard, des *meurtres au maquis* de militants trotskystes - qu'on ne discutait pas avec les trotskystes, mais qu'on les tuait »), allaient se rattraper lors des deux campagnes électorales de Juin et Novembre 1946 ; où nous allions publiquement et avec une touchante ingénuité, remettre en question, sur leur gauche, la tortueuse politique de leurs chefs bien-aimés.

## DOUARN.

Après l'incident Pont-l'Abbiste qui m'avait définitivement démasqué comme un dangereux « hitléro-trotskyte » infiltré dans Le Parti, et la léthargie teintée d'hostilité de la population laborieuse de la capitale bigoudène, notre nouvel objectif, chaudement recommandé par Alain, sera Douarnenez. Douarnenez la très rouge, avec son passé de luttes des sardinières et des marins-pêcheurs en 1924, « aux portes de la misère », et soutenues par le déjà prestigieux mutin de la mer Noire : Charles Tillon. « Douarn ». avait été la première municipalité communiste de France, avec son Maire le plus célèbre : Daniel Le Flanchec (1881-1944) polémiste et orateur hors-pair, dont la voix métallique avait fait trembler ses adversaires et les murs des halles – haut lieu des affrontements politiques de l'entre deux guerres, que nous aurons nous aussi l'occasion d'animer, en cette rude mais exaltante année 1946. (lire : *Flanchec* de Jean Michel Le Boulanger, éditions « Mémoire de la ville »)

Nos premières ventes se passent, dès avant la légalisation de *La Vérité*, selon un scénario bien ordonné. Nous partons le Dimanche matin de la gare de Quimper, où nous récupérons en passant le paquet de journaux délivré d'un ton rogue, par le cheminot P.C.-C.G.T. de service aux colis piégés. Arrivés à Douarnenez, nous arpentons les rues, clamant le titre et les origines hautement prolétariennes et internationalistes de notre modeste publication. Surprise ! on se l'arrache. Les passants, les femmes – toutes en coiffes « pen-sardin » - nous dévalisent fébrilement en moins de deux. Nous rentrons par le premier train, « heu-reux » et persuadés d'avoir trouvé le terrain, le terreau idéal pour l'éclosion et la propagation de nos idées révolutionnaires. Du coup, nous commandons à Paris deux-cents numéros du journal. Le Dimanche suivant : « memeztra ». Le peuple est avec nous et s'informe. Nous expliquons brièvement, affairés par la vente, qui nous sommes et après un plus long périple dans toute l'agglomération (Ploaré, Douarnenez et Tréboul), une fois TOUS nos journaux vendus, nous rentrons à Quimper, encore plus optimistes que la semaine précédente.

Mais tout change, tout bascule, le Dimanche qui suit. La ville visiblement se ferme, la ville ne répond plus. Les rues semblent se vider à notre approche et les coiffes disparaissent. On nous ignore, on grommelle même, quand nous passons, lançant nos appels qui ne sont plus entendus. Les gens, « les simples gens », sont devenus aveugles et sourds – à part quelques petites vieilles qui ne comprennent sans doute pas le français stalinien. Comme le diront plus tard et fort justement Poiret et Serrault : « C'est un mot d'ordre qui se transmet ». Le fait est que nous sommes, d'un seul coup d'un seul, devenus des pestiférés. Il aura quand même fallu quinze jours aux petits

chefs staliniens locaux, pour s'apercevoir de ce qui leur arrivait et faire passer la consigne de boycott qui sera suivie par...95% des votants.

Nous rentrons assez penauds, après avoir péniblement placé une dizaine de journaux, mais bien décidés à revenir assurer notre présence, coûte que coûte. Et c'est ce que nous allons faire pendant une année entière.

**Il y aura bien sûr quelques péripéties** et accrochages assez futiles pendant cette période, mais – hormis notre meeting électoral – rien de bien grave. La population, au fond, n'était sans doute pas très convaincue de notre « hitlérisme ». Nous lui rappelions même peut-être, le passé « anarcho-populaire » de la ville et certains pouvaient se dire, et regretter, de ne pas avoir de militants aussi démonstratifs que nous, et avec des idées aussi tranchées. D'où leurs premières approches accueillantes, voire enthousiastes. Ils avaient cru, un court instant, que le P.C. était redevenu communiste ! Et puis, nous mettions de l'animation dans les rues le Dimanche matin et, à la longue, nous devions faire partie du folklore local.

Quelques souvenirs impérissables me sont restés :

Dans les débuts, les « militants » staliniens, très discrets en général, ayant appris (par l'appareil du Parti, évidemment) que *La Vérité* n'était pas légale, nous avions dénoncés à la police locale – qui n'avait pas dû mettre beaucoup de zèle à nous arrêter, car nous avons pu nous replier à temps. Admirons en passant l'esprit civique, la logique rigoureuse - et l'absence totale de préjugés des enfants de Staline et de Thorez réunis.

Pour le W.E. de Pâques 46 Bob, Paulo et moi, dans un moment d'aberration, avons décidé de bivouaquer dans un petit bois de pins, entre Douarnenez et Tréboul, la nuit du Dimanche au Lundi, pour être à la vente dès potron-minet. Le soir venu, nous avons allumé un feu pour réchauffer quelques modestes victuailles – et surtout pour tenter de nous réchauffer nous-mêmes. Quelle nuit ! Interminable, glaciale, avec un vent coupant comme dix couteaux à la fois et ne nous laissant pas le moindre répit. Impossible de dormir, car pour survivre il fallait être sans cesse en mouvement. Enveloppés dans de vieilles couvertures, nous avons piétiné amèrement toute la nuit autour de notre petite flamme Je m'en suis sorti avec une simple bronchite. Dans le courant de la matinée et sous un soleil radieux, Yves (pas fou) nous a rejoints, ainsi qu'un certain **Yves Gac** et sa copine institutrice. Ce gars était du genre ajiste, brun et costaud, calme et rassurant. Je l'ai assez vite perdu de vue... La vente s'est passée comme d'habitude : une dizaine de numéros.

Un certain Dimanche de l'hiver suivant, Bob et moi devons nous retrouver à la gare de Quimper. Il tombe une grande pluie obstinée qui ne présage rien de bon. Je récupère le paquet de journaux et attends Bob ...qui n'arrive pas (il n'arrivera jamais). Et le train est là qui va partir ! *Que faire ?* comme disait Lénine. Je ne sais si cette grande référence m'a aidé à prendre ma décision, mais bien déterminé à assurer notre présence à Douarn. contre vents et marées et même contre la pluie, je décide d'y aller, tout seul, comme un grand.

J'arrive dans la ville sous des trombes d'eau et progresse d'une encoignure de porte à l'autre, clamant entre deux, *La Vérité*, comme un appel au secours, dans des

rues quasiment désertes – ce qui d’ailleurs est assez rassurant. Mais je me raisonne. Je ne suis pas venu là pour faire de la figuration, ni pour me donner bonne conscience – pas seulement. Je vais donc chercher les gens là où ils sont, c’est à dire dans les bistrots. Et je pénètre hardiment dans des bouges enfumés dignes des plus pures traditions de la marine à voile, proposer ma *Vérité* aux types accoudés aux comptoirs ou réunis autour d’un litre de gros rouge, évitant de justesse les longs jets de jus de chiques noirâtres, jaillissant sournoisement de tous côtés, grâce à un savant jeu de jambes. A part ça, je ne récolte que des regards mauvais et des attitudes méprisantes, ou faussement indifférentes. (Et puis, qui devant tous les autres oserait acheter mon canard maudit) ?

Je tiens bon quand même et, en début d’après-midi, la pluie veut bien s’arrêter de tomber. C’est *l’embellie*. Les gens deviennent plus nombreux dans les rues et me dévisagent curieusement. A un moment donné, je croise un groupe en allant vers Tréboul, et je perçois un dialogue qui doit me concerner. En bref, un type a bien envie de me faire ma fête, mais une voix de femme (ou d’ange) s’élève et me sauve au moins la mise, d’un : « moi je les aime bien ». Ouf !

Trempé, rompu, mais heureux d’avoir pu surmonter toutes les difficultés – subjectives et objectives – je regagne Quimper, assez content de moi, pour une fois.

**Il ne me reste plus, pour finir en beauté notre saga douarneniste**, qu’à reprendre un texte que j’écrivis il y a quelques années sur notre meeting de campagne électorale de 1946 :

« La réunion de Douarnenez m’a particulièrement frappé – au sens propre comme au figuré.

Ça se passait dans les halles, au centre ville. Les copains doués pour le verbe étaient déjà sur une sorte de podium – de ring plutôt – tandis que les gens affluaient. Beaucoup de casquettes et de vareuses de marins, des jeunes, des femmes... Des centaines de personnes hostiles, mobilisées et chauffées, au rouge, par les bonzes staliniens du cru, pour casser la gueule aux « hitléro-trotskyistes » qui avaient l’audace de vouloir doubler sur sa gauche, le tout puissant P.C.

Les copains ont essayé de prendre la parole, et tout de suite ça a été des hurlements, injures, vociférations et menaces de toutes sortes. Un vrai pandémonium.

Je me trouvais au pied de la tribune, en compagnie de deux ou trois militants, essayant de discuter avec une bande de jeunes de l’U.J.R.F. qui affirmaient très haut et très fort que nous étions grassement payés par je ne sais plus quel pouvoir occulte ou puissance étrangère, particulièrement sournois. Je me disais que, tant qu’ils déblatéraient, ça neutralisait leurs pulsions et je me souviens même leur avoir montré mon modeste bulletin de salaire – sans les convaincre, hélas !

C’est alors que j’ai remarqué un camarade (**Jean Léostic**) qui, au milieu de l’hystérie générale, s’était placé tout seul, juste au pied de la tribune et, les bras croisés et l’air résolu, faisait face à la foule déchaînée. J’étais sensiblement plus jeune que lui et j’ai trouvé ça très bien – et en fait, ça l’était. Je me suis donc joint à lui, l’air aussi déterminé que possible. J’avais sûrement raison sur le fond, mais la forme devait laisser à désirer, car du coup, l’animosité de la masse confuse qui s’agitait devant nous sembla s’accroître notablement. Elle me prit pour cible privilégiée – « le maillon faible » - et un petit bonhomme, d’ailleurs costaud et râblé, sans aucun préambule digne de ce nom,

me balança avec une célérité de spécialiste...un coup de sabot dans les « parties ». J'ai cru ma dernière heure d'éventuel géniteur arrivée, mais mon agresseur avait, fort heureusement, visé un peu trop haut.

Pour la suite des évènements, il me reste quelques flashes : un chou pourri lancé par quelque main malveillante atterrit sur la tête de notre orateur n°1, une copine fraîchement rentrée des camps de concentration nazis, (Eliane), brandit une chaise au dessus d'un type qui voulait absolument monter à la tribune...(C'était un flic qui, « devant la gravité des évènements », estimait de son devoir de faire interrompre le meeting. Avait-il sa carte du P.C.F. ? On ne le saura jamais, mais on peut au moins se poser la question).

Ce qui nous a sauvés, c'est l'intervention de la belle-sœur d'un copain, (**Charlotte**) dont la mère tenait un bistrot à Douarnenez. Etant du coin, les gens l'ont laissée parler. Elle a été d'un courage magnifique...et efficace. Elle les a interpellés sans mâcher ses mots, fustigeant leur attitude, faisant appel à ce qu'il leur restait de bon sens...et elle a été entendue.

Nous sommes repartis d'une façon ou d'une autre, sans encombre. Mais pendant des années – on l'a su depuis – le bistrot de sa mère a été boycotté et elles ont subi la mise en quarantaine et les vexations d'usage en pareil cas. Elles ne nous en ont jamais rien dit, même quand chaque Dimanche, pendant des mois, nous allions après nos ventes à la criée, casser la croûte chez elles ; le seul endroit sûr d'une ville contrôlée et intoxiquée par les staliniens locaux, aussi vigilants que bornés ».

## **CAMPAGNE DOUBLE**

**En 1946, année fertile en élections de toutes sortes**, la constitution proposée par la majorité parlementaire P.C.-P.S. est repoussée par référendum, en Mai.

Cette situation entraîne des élections pour une autre assemblée constituante, le 2 Juin.

Une nouvelle constitution émerge alors, donnant tous les pouvoirs à l'assemblée et d'autres élections législatives sont fixées au 10 Novembre.

Ce sont ces deux périodes électorales de Juin et Novembre 46 que le petit P.C.I. retient pour mener campagne et se faire connaître, envers et contre tous, dans certaines régions du pays où son action et ses militants sont déjà un peu connus et reconnus.

Pour le P.C.I. les résultats arithmétiques comptent peu, même si la proportionnelle intégrale était appliquée – comme il le réclame sans illusions– au plan national, ce qui pourrait lui valoir UN député porte-parole à l'assemblée. L'important pour lui est de faire diffuser son programme par quelque poignées de militants et de militantes, tout en utilisant les moyens légaux mis à la disposition des partis, par la démocratie (bourgeoise), de dénoncer la politique de collaboration de classes menée par le P.C. et le P.S. et d'ouvrir une perspective révolutionnaire au peuple travailleur, exploité et privé du strict nécessaire.

Son programme et ses propositions :

DU TRAVAIL ET DU PAIN POUR TOUS  
 NATIONALISATIONS SANS INDEMNITES NI RACHAT  
 GOUVERNEMENT OUVRIER ET PAYSAN avec les deux partis se réclamant de la classe ouvrière (P.C.-P.S.), la C.G.T. et des comités d'entreprises et de ménagères  
 MINIMUM VITAL à 6.800fr, garanti par l'ECHELLE MOBILE DES SALAIRES ET DES PRIX  
 CONTROLE OUVRIER SUR LA PRODUCTION  
 OUVERTURE DES LIVRES DE COMPTES des entreprises  
 EGALITE HOMMES-FEMMES  
 EMANCIPATION ET EDUCATION DES JEUNES  
 DEFENSE DES PAYSANS-TRAVAILLEURS  
 DEFENSE DES VIEUX TRAVAILLEURS  
 ECOLE UNIQUE, LAIQUE ET OBLIGATOIRE  
 LIBERTE POUR LES PEUPLES COLONISES

LISTE DU  
PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE

Le Dem Alain, artisan burrelier. Interné politique en 1942 au camp de Voves, évadé. Membre du comité central du P.C.I..

Guykovaty Emile, employé.

Calvès André, rédacteur à *La Vérité*. F.T.P. à la Compagnie Saint-Just, ex-lieutenant au groupe « Tactique » de Lorraine (colonel Fabien).

Ronel Eliane, modiste. Déportée politique en 1943 à Ravensbruck.

Trévien Gérard, charpentier-tôlier. Déporté politique en 1943 à Buchenwald et Dora

Fauglas Anne-Marie, institutrice. Internée politique à Quimper.

Léostic Jean, ajusteur.

Métayer Marguerite, employée. Déportée politique en 1944 à Ravensbruck.

Le Bris Désiré, ajusteur à la S.N.C.F. Ex-militant de « Libération-Nord » dans la clandestinité. F.F.I.

Je ne sais trop pourquoi, deux camarades de cette très estimable liste, ne « bénéficient » pas de « titres » prestigieux, chèrement acquis, comme les autres : Emile Guykovaty, « l'employé » et Jean Léostic, « l'ajusteur ». Réparons au plus vite cette insupportable lacune :

Emile Guykovaty (pseudo. Swann), rejoint le P.O.I. (Parti Ouvrier Internationaliste) en Août 1940 et participe immédiatement à la rédaction de *La Vérité* clandestine. « Très actif, échappe de justesse à l'arrestation à plusieurs reprises ». Assiste à une rencontre avec le Parti Communiste Révolutionnaire (belge) en 1942, dans les Ardennes. Membre de la direction du P.O.I.

Jean Léostic « recruté » au P.O.I. après les arrestations d'Octobre 1943 à Brest, restera dans la ville pendant le siège. Membre de la Défense passive, il se dévouera sans compter, se penchant sur les blessés, *les vivants et les morts*, et sera considéré par la population de Saint-Pierre Quilbignon, comme le « Maire de la Libération ».

Il est bien évident que les militants et permanents délégués par le P.C.. à nos réunions, ne polémiqueront jamais avec nous sur notre programme. Pour eux, nous n'étions qu'une bande de « saboteurs » hitléro-trotskyistes avec lesquels « on ne discute pas » - comme disait ce pauvre André Marty. Et pour la direction du P.C., c'était aussi une façon de faire comprendre à ceux qui, dans Le Parti, pouvaient avoir des doutes, à ceux qui auraient voulu « aller plus loin », à quoi ils s'exposaient s'ils avaient le malheur de manifester des désaccords.

\*

Je vais maintenant raconter ce que j'ai retenu des deux campagnes électorales de 1946 globalement, sans séparer celle de Juin de celle d'Octobre. Les saisons ne font pas grand chose à l'affaire. Ce qui importe ce sont les événements significatifs et les

réactions des personnages – y compris les miennes. Comme je ne pouvais être partout à la fois, je puiserai dans divers témoignages – et particulièrement dans certains écrits de l’inévitable André Calvès.

**Première image de campagne.** Nous sommes dans la modeste chambre de Marguerite, à Quimper, – absente pour cause de cure – Jean Cadiou, Bob, Yves, Paulo et moi, occupés à attendre les camarades orateurs dépêchés par Paris et qui, selon certaines sources, dînent chez Eliane. La porte s’ouvre et... Jean Marais, en veste de velours côtelé apparaît, entre, et tendant l’index, nous présente un petit homme déjà replet, très brun et très frisé : « *Le zéro* », puis se désignant : « *et l’infini* ». Tout le monde rit, y compris le zéro, Emile Guykovaty, (dit **Swann**), et l’auteur de la fine plaisanterie : **Magnin**, pseudo inspiré par un personnage de *L’espoir* de Malraux. Dans le civil c’est **Louis Dalmas de Polignac**, un des grands noms de la très haute noblesse française, en rupture de ban avec sa *grande famille*. Pendant l’occupation il a accueilli dans un de ses châteaux la conférence européenne de la 4<sup>ème</sup> Internationale et a ravitaillé les maquis implantés sur ses terres. A l’aise, très à l’aise, très sûr de lui, dans les palais comme dans les chaumières, dans les bars chics comme dans le dernier des bistrotis périphériques, c’est ce qui le caractérise au premier abord. C’est là sûrement un résultat de son éducation, dans un milieu que nous ne pouvons même pas imaginer. Mais qu’importe, il est avec nous, il est des nôtres, pétri de dons et de talents qu’il met au service de la cause – et il a d’illustres précédents ! (N’empêche, si les stals l’apprenaient ils pourraient nous traiter non seulement d’hitléro-trotskyistes, mais en plus de... royalistes – ce qui ferait quand même beaucoup).

**Deuxième image :** la rencontre avec André Calvès, (que nous appellerons désormais **Ned**). Il rentre de Paris *sans bottes ni médailles*, après une existence mouvementée de « résistant-trotskyiste » et ça se passe en face du théâtre de Quimper. Ned est au milieu d’un groupe de copains qui se délectent de ses paroles et s’esclaffent, ravis de ses histoires, de ses bons mots et de ses réparties. Moi, je n’arrive pas à m’approcher suffisamment pour tout comprendre et tout savourer. Mais je réussis à l’entrevoir : pas très grand, très brun et déjà déplumé, un nez aquilin mais sans excès et des yeux noirs pétillants de malice et du plaisir de communiquer. Il sait, tout naturellement, capter l’attention du groupe.

**A propos de groupe**, il est décidé que nous nous répartirons en deux groupes, un pour le Nord du département, l’autre pour le Sud, en tenant compte naturellement des lieux de résidence des militants. Le groupe du Nord comprendra : Ned, Swann, Jean Léostic, Gérard Trévien et d’autres. Celui du Sud : Magnin, Eliane, Marguerite, Anne-Marie Fauglas et nous. Avec bien entendu des aides réciproques selon les besoins.

Comme besoins matériels il nous faut deux voitures, pour aller de villes en villages, coller nos affiches et tenir nos réunions. Il nous faut aussi des conducteurs – rares à l’époque – « allant avec ». Pour le Nord, Alice Bourhis prête la « traction » encore valable de Marc et pour le Sud nous héritons d’une guimbarde démarquée, pétaradant fougueusement... entre deux pannes. (Comme nous ne pouvions pas payer certaine réparation, je me revois encore, au garage « Peugeot » de Quimper – en face de la poste, là où il y a maintenant un bout de remparts fleuri – proposer comme garantie à

un chef d'atelier dubitatif, LA montre carrée magnifique offerte à titre posthume, par mon oncle...en d'autres temps).

Je viens de citer deux nouveaux noms qui méritent qu'on s'y attarde :

**Gérard Trévien**, ouvrier à l'arsenal de Brest. Ajiste très proche de Ned, milite dès son apprentissage. Démobilisé, il est de retour à Brest en 1941 et participe au travail de fraternisation antinazi avec les soldats allemands. Arrêté en Octobre 43 et déporté à Buchenwald, puis à Dora dans de très dures conditions. Surmonte bien des épreuves et garde le moral... Quand je l'ai connu, c'était un gars encore fragilisé, à la voix un peu cassée, doux et accueillant, compréhensif, et certainement revigoré par l'afflux de notre « sang neuf ».

**Anne-Marie Fauglas**, institutrice du côté de Concarneau. Au P.C. pendant l'occupation. Arrêtée et emprisonnée à Quimper. Très proche d'Alice Bourhis. Rejoint notre courant politique et déchaîne dès lors la haine implacable des staliniens.

\*

**Au cœur de l'action**, les principales réunions auxquelles je me souviens avoir participé : Douarnenez (déjà relatée), Quimper, Pont-de-Buis, Brasparts et Kerhuon. Leur ton variait selon diverses spécialités locales, le degré de conscience ou d'inconscience des petits chefs staliniens, « les souvenirs » laissés par les Allemands, l'âge du capitaine...etc...

A Quimper, j'ai déjà mentionné l'assaut des jeunes abrutis de l'U.J.R.F. encadrés par mon ex-prof. d'Histoire Laouick Labas, dont la surprise de se trouver en face d'un de ses meilleurs élèves, nous fit gagner un peu de temps. Un temps précieux mis à profit par Jean Léostic, roulant comme un dingue dans la vieille « traction » sur la deux voies Quimper-Brest de l'époque, traversant en trombe villes et villages (et même hameaux) pour amener des renforts, en la personne multiple et bagarreuse des Fanchs – des gars du bâtiment, sympathisants – qui, par leur virile simplicité, jointe à une réputation nullement surfaite de « tits zefs » indomptables, surent calmer illico les excités de la bande à Laouick.

Au Pont-de-Buis, c'était la poudrière – pardon, la poudrerie – à laquelle il fallait nous attaquer. Une « citadelle » du P.C. et de la C.G.T., peut-être décisive si nous parvenions à gagner à nos idées cet important « bastion » ouvrier et paysan, qui avait connu dans la « montagne » environnante des maquis F.T.P. très actifs...et une répression nazie assez horrible. Avec nous, c'est-à-dire Ned, un petit séminariste défroqué aux joues bien rouges de paysan d'Esquibien (il était d'Esquibien, là-bas, vers la pointe du Raz), et moi, : le camarade **Roland Filiatre**, vieux militant révolutionnaire d'après guerre (celle de 14-18) arrêté en 1943, torturé, déporté. Cheveux déjà gris, un vieux lion combatif venu de Paris pour nous aider. Il monte à la tribune avec Ned, cependant que le petit curé et moi passons dans les groupes hostiles d'ouvriers qui n'achètent surtout pas *La Vérité* et nous regardent d'un sale œil qui ne présage rien de bon.

Ned présente Filiatre, qui prend la parole et, dressé au dessus des têtes...commence par rendre un vibrant hommage aux camarades communistes et

antifascistes allemands, tués et emprisonnés par les nazis. Quand on connaît le degré de poison chauvin distillé à l'époque par tous les partis – et plus particulièrement par le P.C. – ça laisse pantois. Le petit curé aux joues rouges et moi, bien placés au pied de la tribune, on se regarde, éberlués, pensant notre dernière heure venue. (Il a dû retrouver la foi en ce moment privilégié, mais moi je ne savais à quel saint me vouer). Bref, on attend l'assaut imminent...qui ne vient pas ! *Un turbulent silence* emplit la salle, tout le monde est tendu – sauf Filiatre qui domine la situation et dont l'ascendant sur la foule est extraordinaire. Nous sentons les gars plus attentifs qu'hostiles au fur et à mesure que Roland parle, s'impose et explique l'histoire de l'opposition de gauche, *la lutte des trotskystes sous la terreur nazie...et stalinienne*. « Un responsable P.C.F. assis près de la tribune s'instruisait comme un élève sérieux ». (Ned) A la fin de la réunion : des discussions acharnées, des demandes d'explications. Le petit curé et moi, intimidés et aussi très ignorants, n'osons pas y participer. Ned nous le reprochera sur un ton assez virulent, se plaignant d'être obligé de faire tout le boulot...etc...etc...

Il y aura une seconde réunion au Pont-de-Buis, cette fois bien préparée par le P.C. qui distribuera, paraît-il, des sifflets à roulette à ses « militants ». Impossible d'en placer une. Et Roland Filiatre, n'était pas là...

A Brasparts, gros bourg « rouge » dans les Monts d'Arrée, nous sommes venus l'après-midi. Il n'y a presque personne. Magnin, Eliane, un ou deux autres et moi, attendons les gens à l'entrée des halles (rasées depuis). Nous proposons l'éternelle *Vérité* à un petit groupe de « paysans-travailleurs », sans succès. Je suis vêtu d'une sorte de gilet en peau de lapin qui ne nécessite sans doute pas de tickets de textiles. L'un des paysans s'approche de moi en parlant breton et se moquant visiblement de mon accoutrement. Ses copains rigolent et je ne sais malheureusement pas lui répondre dans sa langue natale. Je dois bredouiller quelque chose en français, mais lui, de toute façon s'amuse beaucoup et fait – au moins – semblant de ne pas me comprendre. Me voilà devenu la cible de la petite assistance et la situation s'éternise désagréablement. Les « copains » échangent regards et sourires amusés, un peu jaunes tout de même. C'est alors que Magnin intervient pour clore l'incident, à la satisfaction (presque) générale. Reprenant une formule comparative à laquelle il semble s'être abonné, il dit en désignant mon « contradicteur » bretonnant et moi : « L'idiot du village...et l'idiot du parti ».

Merci Monsieur le Marquis. « *Ah ! ça ira, ça ira, ça ira...* »

Par un splendide après-midi de Juin, Ned et moi progressons allégrement le long de la voie ferrée de Brest à Kerhuon, pour « tenir » à nous deux une réunion dans cette charmante localité. C'est une journée magnifique et Ned, très en verve, agrmente notre trajet de ses plus croustillantes anecdotes. (Son talent de conteur est en train de s'affirmer). Arrivés à Kerhuon, un groupe d'une trentaine de personnes nous attend bien sagement. Pas de perturbateurs staliniens à l'horizon, et je peux présenter Ned l'orateur, énumérant ses titres et fonctions de résistant (libération de Paris, colonne Fabien) et lui passer prestement la parole. Les braves gens écoutent, posent ensuite leurs questions, nous baignons dans la plus civilisée des démocraties et nous nous séparons très satisfaits les uns des autres. Idyllique. Voilà comment je conçois et apprécie le militantisme. Citoyens et citoyennes de Kerhuon, merci encore !

D'autres réunions auxquelles je n'ai pas eu le plaisir de participer, ont laissé dans la mémoire des camarades, des traces ineffaçables et des images de scènes (trop) souvent fâcheuses :

Celle de Brest, au « Nouveau théâtre », avec envahissement de l'estrade et bagarre dès le début, avant même que Marcel Beaufrère (venu comme Filiatre nous donner un coup de main) et à peine remis de sa déportation, ait pu prendre la parole.

Celle de Concarneau, où Anne-Marie Fauglas – « la femme Fauglas » comme vociféraient les staliniens – molestée et accablée de crachats, s'en tira de justesse.

Celle du Guilvinec, à la fin de la campagne...qui n'eut pas lieu ! Parce que les camarades venus un après-midi coller des affiches annonçant la réunion du soir, se firent interpeller sans éclats, mais en des termes tellement résolus et sans équivoque par les marins pêcheurs, du genre : « Vous voyez le bassin, les gars ? C'est là-dedans que vous allez vous retrouver ce soir avec votre bagnole, si vous venez » ...qu'ils renoncèrent. (C'était la « bagnole » d'Alice Bourhis). Le Guilvinec est le seul endroit où nous n'avons pas, au moins, commencé une réunion. Et je peux garantir que les copains concernés n'étaient pas des « dégonflés ». Ils étaient même plutôt du genre bagarreurs qui aiment la castagne, mais à la longue, se battre à un contre cent, ça use.

Et pourtant nous chantions dans nos vieilles guimbardes, ou en d'autres occasions, en allant porter la bonne parole dans les coins les plus reculés du département. Avec *Zimmerwald*, *le Drapeau rouge*, *Odessa valse*, et *La Varsoivienne*, notre chanson préférée et la mieux adaptée à la conjoncture que nous vivions était *La complainte de Mandrin* qu'Yves Montand n'interprétait pas encore :

« Nous étions vingt ou trente  
Brigands dans une bande »...

Si seulement nous avions été vingt ou trente ! Même pas la moitié, et les staliniens de nous lancer, fiers de leur force et de leur nombre : « Combien êtes-vous dans le Finistère ? A peine deux ou trois-cents ». Quel compliment !

A Morlaix, Ned et Swann (celui-ci assez fatigué et démoralisé), tiennent une réunion dans une salle où par bonheur, la tribune domine de très haut l'assemblée et n'est accessible que par un seul escalier assez abrupt, donc facile à défendre. Les gens affluent et Swann grommelle, consterné : « Comme s'ils ne pouvaient pas rester chez eux, tranquillement, à baiser leurs femmes » ! Passons sur ces propos grivois. La réunion peut commencer, et nos deux compères intervenir à tour de rôle sans la moindre obstruction. Un type du P.S. monte à la tribune porter sa petite contradiction, puis un autre du P.C....qui a été au lycée autrefois avec Ned. Du coup, après quelques propos anodins sur le bon vieux temps, le voilà neutralisé. Il ne peut quand même pas traiter son vieux copain d'école de « vipère lubrique », d' « agent du Mikado » et autres amabilités. Mais ce qui explique vraiment la « bonne tenue » de cette réunion, c'est que Morlaix a toujours été un « fief » socialiste. Et il l'est encore.

**Ned écrit :**

« A Brest et aux alentours, le spécialiste de la lutte anti-trotskyiste, fut le stalinien **Henri Ménés**, ouvrier de l'arsenal, déporté politique, militant courageux, mais d'un niveau intellectuel très très bas.

A chacune de nos réunions, il arrivait et annonçait lourdement : « Je vais vous dire qui sont ces individus. Ce sont des hitlériens ». Puis il développait en citant quelques petites phrases de nos journaux sur la nécessité de la fraternisation prolétarienne, sur notre dénonciation de « la responsabilité collective du peuple allemand », chères au P.C.F. Aux yeux de Ménés, cela prouvait que nous étions des fascistes. Dans un élan oratoire, il n'hésita pas à déclarer : « Ils se disent internationalistes, mais ils ne sont même pas nationalistes » ! Difficile de répondre à ça. Mais, après tout, j'ai bien entendu une brave militante P.C.F. clamer dans un meeting : « Si on les écoutait, ce serait la révolution » !!

Nous connaissions maintenant notre Henri Ménés par cœur. Pour sa part, il se contentait de paraître à la fin de nos meetings pour exiger la parole et annoncer : « Je vais vous dire qui sont ces individus »...

Donc, un jour, Gérard Trévien et moi, partîmes pour Landerneau où deux à trois cents personnes nous attendaient sous un préau d'école. Nous avons commencé la réunion en déclarant qu'au vu de la masse de calomnies déversée contre nous, nous avons jugé qu'il était moins utile de parler de notre programme que de raconter l'histoire de la cellule trotskyste de Brest et du destin des camarades Bodénés, Cruau, Berthomé ...etc... ainsi que des copains allemands. Pendant deux heures, nous avons parlé devant une foule attentive. A l'appel à la contradiction, à laquelle l'auditoire était bien préparé, Ménés qui venait d'arriver, lança son classique : « Ces individus sont des hitlériens ». Je me contentai de lui répondre par un : « Voyons Henri » ! trop familier pour être honnête, qui faillit le faire s'étouffer d'indignation. La foule éclata d'un rire unanime et Ménés, acculé dans ses derniers retranchements, perdant le contrôle de ses propos, lança : « Ils ont eu des gars arrêtés par la Gestapo. Mais pourquoi ? Parce qu'ils fraternisaient avec les boches ». Il partit très mécontent.

La réunion était terminée depuis longtemps, et Gérard et moi apprenions *La Varsoviennne* dans la cour de l'école, à un groupe de jeunes ».

« Un soir, deux ou trois copains partirent dans un bled au nord de Brest, avec l'intention de porter la contradiction à un candidat du P.C.F. Devant deux-cents personnes, le gars parlait, applaudi uniquement par un homme en tenue de facteur sorti tout droit de *Jour de fête*. Nous étions dans ce qu'on appelle « la terre des prêtres ». Très vite il nous apparut que toute contradiction était inutile, et même totalement malvenue, surtout lorsqu'un copain parlant breton nous traduisit les propos de vieilles femmes qui étaient devant nous : « Il parlera moins, celui là, quand il sera en enfer » !

« Un paysan qui avait été responsable F.T.P. nous écrivit pour nous dire qu'il était d'accord avec nous quand nous estimions que la direction du P.C.F. avait trahi le mouvement ouvrier en désarmant les unités populaires.

Or, dans une de nos réunions, un instituteur stalinien, à bout d'arguments, déclara sans ambages qu'un certain trotskyste dont il donna le nom, avait gardé des armes. Nous l'avons naturellement traité de vil calomniateur. C'était en fait, bien pis. C'était

un dénonciateur, car il savait, comme tout un chacun, qu'il y avait des flics des « Renseignements Généraux », à toutes les réunions. Le soir même, nous foncions chez notre paysan (j'y étais, N.D.L.R.) qui conservait une impressionnante quantité de plastic, et cet explosif fut enterré dans divers talus.

Toutefois, le gars conserva quelques paquets, car le plastic est excellent pour allumer un feu, même avec du bois mouillé. Il était seulement obligé de le placer sur son dessus de cheminée, pour la bonne raison que son fils de quatre ans avait pris la fâcheuse habitude d'en mâcher de petit morceaux, comme on fait du chewing-gum.

Aux murs de la ferme, il y avait un pistolet allemand et une carabine. En dépit de tous nos arguments, notre sympathique camarade ne voulut pas cacher ces armes, parce qu'il les avait prises « personnellement » aux Allemands.

Le lendemain matin les gendarmes étaient là, avec des prisonniers allemands (ironie de l'histoire), munis de détecteurs de mines. Ils vidèrent la fosse à purin parce qu'une barre de fer se trouvait dans le fond. Carabine et pistolet furent confisqués. Après un passage au tribunal, notre ami s'en tira avec une simple amende, compte tenu que pas mal de témoins (paysans membres du P.C.F.) attestèrent qu'une foule considérable avait gardé des armes...en remplacement des fusils de chasse, confisqués naguère par les occupants.

Nous avons tenu une réunion dans la localité du copain. Nous pensions pouvoir parler de notre programme, mais le destin en décida autrement. Toute la soirée fut occupée par une polémique entre notre camarade et son ex-lieutenant qui était à présent le responsable P.C.F. du coin :

Lors de la libération, les F.T.P. engageaient le combat contre les Allemands qui occupaient le village et disposaient d'armes lourdes. L'aide de l'aviation américaine fut sollicitée. Mais, sans eux, les F.T.P. triomphèrent. Notre camarade dépêcha son lieutenant pour demander aux Américains d'annuler leur intervention. La démarche fut-elle entreprise trop tardivement ? Ou bien les Américains n'en tinrent-ils aucun compte ? Toute la question était là. Ce qui est certain, c'est que les avions U.S. vinrent semer la mort dans un village qui fêtait sa libération.

La réunion ne fut qu'une violente discussion entre l'ancien commandant F.T.P. et son lieutenant, chacun ayant ses partisans dans la foule »...

J'ai un peu connu **Pierre Guéguan**, l'ancien maquisard F.T.P. C'était un beau gars costaud, pas loin de la trentaine, au front large et aux yeux clairs. Ned disait de lui : « c'est un tigre », tellement il émanait de sa personne, de la puissance, de l'agilité et du courage. Il avait été soldat en Syrie et c'est là qu'il apprit « le métier des armes » qui devait lui être si utile et si efficace contre les Allemands et contribuer à le propulser à la tête de son maquis.

C'est aussi en Syrie qu'il vécut une aventure tout à fait originale. J'ai su, par Ned sans doute, que Pierre lorsqu'il était soldat là bas, avait « connu », au sens biblique du terme, et dans une contrée particulièrement propice à toutes sortes de miracles...une religieuse ! Une « bonne sœur » en somme, possédée du démon et qui fut sa maîtresse pleine de grâces. Il racontait paraît-il – avec toute la réserve due à un aussi précieux souvenir – comment sa bien-aimée à cornette pratiquait certain strip-tease, lorsqu'elle se dévoilait dans la chambre où ils se retrouvaient...

Pierre rentre au pays, redevient un paysan, pauvre parmi les plus pauvres. Braconnier par goût et par nécessité, marginal et révolté, il apprit ainsi à connaître à fond son territoire.

Cette force de la nature, au coup d'œil infallible, prompt dans ses décisions, allait très vite devenir un dirigeant parfaitement à l'aise dans le rôle que les événements allaient lui faire jouer : un authentique « chef de partisans ».

Une anecdote racontée par Pierre à Ned. Un jour, dans la campagne, ses gars lui amènent un type à vélo et qui n'en menait pas large. Pierre commence à l'interroger et le type, pour prouver qu'il était du bon côté, se met à lui citer les noms des résistants qu'il connaissait dans le pays. Pierre l'arrête d'un : « Qu'est-ce qui te prouve que nous ne sommes pas de la milice » ?

Le type en question a été élu un peu plus tard député (P.C.F.) du Finistère.

### **Ned excellait dans la contradiction :**

« Un jour je me rendis à Quimper pour porter la contradiction à Mr Monteil, éminent M.R.P. qui fut plus tard ministre. Il énuméra les candidats du département et eut un mot gentil pour les trotskystes qui, « je le crois ne méritent pas les insultes du P.C.F. ». Puis il passa aux raisons qui devaient inciter à voter M.R.P. : « Par député communiste, il y a un enfant virgule quatre, par député socialiste, un enfant virgule huit. Mais pour un député M.R.P. : deux enfants virgule sept, votez donc pour le parti de la famille et l'avenir de la France ».

Lorsque j'eus la parole, je dénonçai le procédé qui consiste à présenter comme bonne une politique, sous prétexte qu'elle est menée par des géniteurs particulièrement performants et je conclus : « Votez contre le parti du lapinisme intégral » !

Les deux tiers de la salle hurlèrent de rire et Mr Monteil, rouge de dépit, déclara : « Je crois bien que le P.C.F. n'a pas tort quand il dénonce les provocateurs trotskystes ».

\*

**Quelques anecdotes** en rapport avec la campagne, mais hors réunions publiques :

**Je suis venu tout seul à Brest** par le train et par un beau Dimanche ensoleillé et très chaud, avec pour mission de ramener à Quimper le soir-même, les signatures de nos candidats à la députation ! Elles doivent être impérativement déposées à la préfecture avant minuit heure locale. Cette énorme responsabilité, m'écrase un peu mais me stimule beaucoup. Bref, ce n'est pas le moment de musarder, de me casser une jambe ou de courir le guilledou.

Je me revois avec **Désiré Le Bris** remontant une grande rue pentue de St Pierre-Quilbignon. C'est un quartier que je ne connais pas et où semble habiter Jean Léostic, candidat émérite sur notre vaillante liste, tout comme « Dédé ». Nous marchons très vite, en devisant sous le soleil et je n'en peux vraiment plus. Alors, je me décide à dire à Désiré : « Qu'est-ce que tu marches vite » ! Et lui : « Mais non, c'est toi qui marches trop vite ! Je n'arrive plus à te suivre ». Bon, on rigole, on se calme et nous progressons alors à un train de ...député.

Le soir, mission accomplie. Eliane et Marguerite pourront déposer à la préfecture, les candidatures en bonne et due forme.

**Tribunal de Chateaulin**, où Anne-Marie Fauglas a porté plainte contre le P.C. pour diffamation. Ned nous a demandé de venir à l'audience pour la soutenir. Et avec les stals, on ne sait jamais.

Il n'y en a qu'un, de stal. En tout cas on ne remarque que lui. C'est **Alain Signor**, un instituteur et d'après certains copains, l'homme du K.G.B. en Bretagne, (difficile à vérifier par définition). Je ne me souviens que de ses yeux, noirs, étincelants d'une haine implacable et qui nous photographiaient un à un. Si ce genre de type avait été au pouvoir...je ne serais pas aujourd'hui en train de gribouiller sur lui et ses semblables.

Ce Signor avait été « grand résistant » et « responsable de Bretagne », selon Philippe Robrieux. Membre du Comité central du P.C.F. il ne fut pas réélu à ce parlement croupion stalinien, lors du 12<sup>ème</sup> congrès d'Avril 1950. (Dans les hautes sphères thoréziennes du Parti, avoir été résistant n'était plus très bien vu et si, de surcroît, on avait le malheur d'avoir eu les trotskystes sur le dos dans son secteur, sans réussir à s'en débarrasser...ça ne pardonnait pas. Au fait, c'est heureux pour Signor lui-même que ses potes n'aient pas pris le pouvoir – dans un moment d'énervement).

**Je suis au lit avec un bon rhume** et un non moins bon bouquin, en congé de maladie, bien au chaud dans les toiles. Ned débarque, me persuade en quelques phrases que je ne suis pas malade et qu'il faut justement profiter de mes jours de congé pour participer à la campagne. Ah, bon ! Après tout, en me couvrant bien (avec ma peau de lapin)...Et me voilà parti. Le feu sacré et le changement d'air m'ont vite refait une santé.

**Me voilà réveillé** par le bruit de l'eau qui dégouline obstinément quelque part et sans la moindre pitié. J'ouvre un œil (puis l'autre), pour me rendre compte que je dormais dans la « traction » avec Jean Léostic et que nous sommes à Port-Launay, au pied de la fontaine, sur la petite place devant l'église. « Il fait grand jour et c'est demain » et Jean n'en pouvant plus de fatigue a dû s'arrêter dans la nuit pour récupérer un peu. (Je ne me souviens plus d'où nous venions, ni où nous allions, ni pour quoi faire...)

Jean dort profondément et je ne peux m'empêcher, pour rendre compte de mon état d'esprit du moment, de citer ici tout un passage de *Trois hommes dans un bateau*, relatif aux sentiments que l'homme réveillé et alerte, nourrit à l'égard – ou à l'encontre – de l'homme endormi.

Je passe donc la parole au camarade Jérôme K. Jérôme :

« Je ne sais réellement pourquoi, mais la vue d'un autre individu en train de dormir quand je suis levé, m'exaspère. Je trouve par trop scandaleux de voir les précieuses heures de la vie d'un homme – les inestimables moments qu'il ne retrouvera jamais – engloutis ainsi dans un sommeil bestial.

Ce Georges, par exemple, gaspillant par une hideuse fainéantise l'inestimable don du temps ; le trésor de sa vie, dont il lui sera demandé compte, plus tard, jusqu'à la moindre seconde, lui échappant, inemployé. Alors qu'il eût pu être levé, à se bourrer d'œufs au lard, à agacer le chien, ou à flirter...au lieu de gésir là, l'âme enfoncée dans une opaque torpeur.

Pensée redoutable »...

J'ai peut-être réveillé Jean en le secouant un peu trop fort – peut-être. Mais tout ce que j'ai récolté de cet « individu » qui s'est mis à penser tout haut, c'est une sorte de grognement empâté où j'ai pu distinguer : « Qu'est-ce qu'il est con, ce jeune » !

Allez-donc rendre service aux copains !

**Nous passions de temps à autre à la permanence du P.C.I.** rue Kérvin , à Brest. Cette « permanence » était, modestement, une assez grande pièce au rez-de-chaussée d'une maison qui appartenait à la mère de Ned. Celui-ci y vivait hors réunions et autres activités militantes de plein air. Il devait aussi, dans ce repaire du trotskysme plutôt désordonné, du moins en apparence, taper à la machine et tirer à la ronéo. Ceci à défaut de tirer au pistolet, son arme de guerre (un « Lüger », lui aussi pris « personnellement » aux Allemands) amoureusement conservée dans des chiffons gras et dorlotée depuis ses exploits parisiens de F.T.P. D'après **Jean Le Gouil**, un camarade prof. de philo. à Brest qui avait vécu un temps à la permanence, Ned, la nuit venue, « à l'heure où les autres caressent leurs femmes », astiquait son pistolet – rêvant sans doute à des jours meilleurs et plus grandioses, où il pourrait de nouveau s'en servir contre l'ennemi de classe et ses représentants patentés. Sacré Ned !

A la permanence arrivaient des colis d'Amérique, contenant des vêtements déjà portés. Ils étaient exportés plus précisément, par le S.W.P. (Socialist Worker Party), la section des Etats-Unis d'Amérique de la 4<sup>ème</sup> Internationale.

Un jour, Ned me fit essayer un grand pardessus marron, légèrement élimé aux coudes (ce dont il déduisit qu'il avait appartenu à un camarade camionneur de là-bas, un « teamstar », comme il se plaisait à l'affirmer) et qui m'allait parfaitement. Dès lors, j'ai cessé d'être le révolutionnaire en peau de lapin que l'on connaît, la risée de tout un chacun (du serf au marquis), pour devenir un pur et élégant spécimen de la solidarité internationale des travailleurs !

**Je ne sais trop comment s'organisaient nos réunions :** demandes de salles aux mairies, constitution des équipes selon les possibilités des copains et leur degré d'usure, réception et diffusion du « matériel »...etc...J'ai réalisé plus tard - bien plus tard - qu'une campagne électorale n'était pas une mince affaire, surtout pour une toute petite organisation en butte à pas mal de « tracasseries ». Je ne citerai personne ; Dieu et Joseph Staline, chacun pour sa part, reconnaîtra les siens.

Il faut aussi retenir que les plus jeunes d'entre nous n'étaient pas suffisamment formés, « politisés » comme on disait alors, pour pouvoir jouer pleinement leur (nouveau) rôle de militants et résister à l'énorme pression stalinienne. Et nous n'avions aucun « texte sacré » à nous mettre sous la dent, à cause de la récente clandestinité qui avait très souvent contraint les copains à détruire ceux qu'ils possédaient. Malgré tout, ce fut une période de grandes découvertes, grâce à la fameuse boussole du marxisme-léninisme qui ne quittait jamais, au grand jamais, notre gousset !

**Nos résultats chiffrés dans le département** tournèrent autour de quatre mille voix. Il n'y eût qu'un ou deux patelins de « la terre des prêtres » à ne pas nous accorder le moindre petit suffrage.

Les stals. prétendirent que « les gens » avaient confondu Parti Communiste Français et Parti Communiste Internationaliste, dans le faux jour des isoloirs. Leur électoralisme maladif leur faisait dire n'importe quoi. Ainsi, ils se permettaient de

douter sans même s'en rendre compte, du bon sens, du savoir lire et du degré de conscience des travailleurs qu'ils se targuaient de représenter.

Leur alibi des « petites vieilles » mal voyantes, avait bon dos, et à les suivre nous aurions pu orienter notre « agit-prop » vers les « vieilles dames indignes » et constituer avec elles, un « grand parti de masse » dans le Finistère...

## VIE PRIVEE, VIE PUBLIQUE

**En ce gai Printemps de 1946, le destin** me fit don de ma première histoire d'amour.

Il nous fallait absolument déménager les locaux, Quai de l'Odéon, du Ravitaillement Général du Finistère – sans doute restitués à leur légitime propriétaire – pour nous caser à l'ancien séminaire, rue de Pont-l'Abbé. D'où : chargements de camionnettes, nombreux voyages A.R. et vrais contacts humains ; nouvelle et chaleureuse promiscuité, rendus possibles par la rupture de la routine ordinaire. C'est ainsi que j'ai découvert **Annie** et réciproquement. Jusqu'alors, elle travaillait dans les hauteurs inaccessibles de mystérieux bureaux, sous la coupe d'une dame aussi revêche que redoutable.

Annie était gentille, c'est la première impression que l'on avait d'elle. Petite brunette mutine, et gaie comme un pinson quand ce charmant volatile est de bonne humeur, nous fûmes très vite à l'unisson, appréciant comme il se doit ce déménagement-rupture. Je la remarquai, elle me remarqua, nous nous remarquâmes.

Soyons sérieux. Pour moi, c'était la grande découverte des charmes (indéniables) du « sexe opposé ». Nous sommes très vite devenus familiers et complices, et nous nous sentions bien ensemble. On s'amusait, on rigolait de tout et de rien, nous étions pleins d'entrain, d'optimisme et d'insouciance.

Et puis nous nous sommes aperçus que nous étions attirés l'un par l'autre et, après le travail, nous nous sommes mis tout naturellement à nous promener dans le grand parc boisé qui entourait le vieux séminaire.

Nous nous sommes même donné notre *premier rendez-vous*, un Dimanche après-midi dans les jardins du théâtre, de beaux jardins discrets « pleins d'oiseaux et de fleurs », sur qui ce jour-là, une pluie douce et tiède tombait comme une complice, éloignant les curieux, les autres, tout ce qui n'était pas nous.

C'est là, dans ce décor enchanteur, que nous avons échangé notre premier baiser, sous cette pluie magique qui tombait du ciel, du paradis. Pour moi, ce fut une révélation, ces lèvres douces, cette première intimité de l'autre, ce secret que nous avions désormais entre nous. Le secret du bonheur ?

\*

**Hétuin et Théolade contre Lénine.** Mon trotskysme militant n'épargnant plus personne, je voulus un jour faire bénéficier de ma science toute neuve, mes collègues les plus immédiats : MM Hétuin et Théolade, déjà entrevus. Mais autant ces braves gens avaient toléré – et même apprécié (jadis) – mon engagement au Parti Communiste très Français, autant ils réagirent avec une pugnacité à me couper le souffle, lorsque je tentai de faire passer celui de la révolution dans notre modeste officine.

Je les entretenais donc de « Révolution mondiale et de Lénine »...quand ils me coupèrent net la parole, d'un : « Votre Lénine, on le connaît. Il est passé par l'Allemagne avec l'accord des boches pour aller faire sa révolution. Vous ne saviez pas

ça, hein » ? Théolade, si terne d'habitude, exultait que c'en était indécent. Héтуin, déchaîné, ajouta que les Russes nous avaient laissé tomber en 17 sous la pernicieuse influence de l'agent de l'Allemagne qu'était en réalité « votre fameux Lénine ». Et pan !

J'avoue que sur le coup je me suis senti désarmé, faute de connaître et donc de pouvoir interpréter correctement ce point d'histoire, que mes deux bonshommes s'étaient fait inculquer dans leur prime jeunesse. Ils étaient restés résolument agrippés au chauvinisme délirant de 14-18, conforté par celui de 39-45. Ils n'en démordaient pas. Le « wagon plombé » de Lénine traversant l'Allemagne, avait achevé de les convaincre. (Lénine et les bolcheviques furent persécutés sur ce thème, par la droite haineuse et dangereuse et les sociaux-patriotes complices, sévissant en Russie).

Cependant, renseignements pris auprès de camarades « politisés », je fus vite en mesure de réfuter les arguments assénés par mes deux compères. (L'embêtant avec les crétiens politiques de tous bords, c'est que pour répondre correctement à la moindre de leur insanité, il faut tout reprendre à zéro, tout récapituler, tout expliquer patiemment et souvent très longuement – et de toute façon, ils s'en foutent). C'était là une situation que j'allais rencontrer bien (trop) souvent dans mes pérégrinations militantes, ou paramilitantes. Mais comme ici je ne risque pas d'interruptions venimeuses, je vais me permettre un éclairage aussi précis et succinct que possible sur « l'affaire du wagon plombé de Lénine » :

La guerre et la misère déclenchent « l'insurrection anonyme » de Février 1917 à Pétrograd, qui renverse le tsar et entraîne très vite une situation de dualité de pouvoirs entre le gouvernement provisoire de la faible bourgeoisie russe et les soviets démocratiquement élus des ouvriers et soldats-paysans.

Les prisonniers politiques libérés de Sibérie et des prisons par la Révolution, rentrent à Pétrograd.

Lénine en exil en Suisse, se voyant refuser tout visa de transit par les alliés, négocie finalement avec l'ambassade d'Allemagne par l'intermédiaire du socialiste suisse Fritz Platten (qui sera plus tard envoyé par Staline au goulag, où il mourra), les conditions du transfert de vingt-huit exilés russes : « lui et ses compagnons d'exil, traverseront l'Allemagne dans un wagon exterritorialisé et s'engagent de tenter d'obtenir en échange, la libération d'un nombre égal de prisonniers allemands ». (Pierre Broué)

L'état-major allemand, bouffi de suffisance, croyait seulement expédier en Russie un facteur supplémentaire de désorganisation. Mais la propagande du défaitisme révolutionnaire de Lénine et des bolcheviques atteindra aussi les troupes allemandes qui fraterniseront avec les soldats russes en révolution, avant d'obliger, en Novembre 1918, leur propre bourgeoisie à demander l'armistice.

C'est ce que j'essayais d'expliquer à mes deux « collègues ». En vain. Ils tenaient absolument à mourir idiots.

Pour conclure en beauté, je ne résiste pas au plaisir de citer Stefan Zweig, (par l'intermédiaire de Jean Jacques Marie, qui commence ainsi son indispensable et pathétique *Lénine*) : « Le train s'ébranla vers...la gare frontière allemande. Il était trois heures dix. Et le monde changea brutalement d'horaire. Des millions d'obus destructeurs avaient été tirés au cours de la guerre mondiale. Les ingénieurs continuaient à inventer les armes les plus lourdes, les plus puissantes, les plus dévastatrices. Mais aucun obus ne fut plus dévastateur et plus décisif que ce train, avec sa cargaison des révolutionnaires les plus dangereux et les plus décidés de ce siècle, ce

train, qui de la frontière suisse fonçait alors à travers toute l'Allemagne vers Pétrograd et se préparait à faire exploser l'ordre du temps ».

\*

**Avec en toile de fond l'épilogue de notre verte jeunesse**, les copains et moi cherchions dans les livres et dans les films, des réponses à nos multiples interrogations, bien de notre âge.

Comme livres : *Le zéro et l'infini* de Koestler, évidemment en tête, puis un peu plus tard, *Le yogi et le commissaire* - que je piquai à l'instigation de Bob, notre spécialiste, toujours équipé de son imper-piège à bouquins - à la très convenable librairie Le Goaziou, la plus catholique qui soit de cette triste ville de Quimper. J'ai eu la trouille de le faire, mais je l'ai fait. J'ai osé et j'ai réussi, « et c'est le principal, bonsoir, bonne nuit, bon appétit mon général ».

Prévert nous a donné ses bonnes *Paroles*, et a exprimé ce que nous ressentions – et bien au delà. Nous ne savions pas quelle bouille mettre derrière ses mots et ses images, mais j'ai trouvé une caricature de Maurice Henry, sans doute dans *Le Canard*, et je me suis empressé de la reproduire à l'aide de papier carbone, sur la page de garde de mon livre – échangé, on s'en souvient peut-être, contre *Trois hommes dans un bateau*, avec ce filou de Bob.

Nous avons déniché à la bibliothèque municipale, le *Staline* de Boris Souvarine, un vrai trésor de guerre idéologique, qui se termine par cette phrase, inscrite à tout jamais dans ma mémoire, une citation de Rosa Luxemburg critiquant le bolchevisme centralisateur : « à la fin des fins, tout tournera autour d'un seul homme qui, ex-providentia, réunira tous les pouvoirs ».

Autres livres importants, ceux de David Rousset (le camarade Leblanc) : *L'univers concentrationnaire*, dédié entre-autres à Roland Filiatre que nous avons vu à l'œuvre au Pont-de-Buis, et *Les jours de notre mort*, déjà cité, dédié celui-là à « Emil Kunder, mon camarade allemand de l'univers concentrationnaire ».

Et puis l'*Histoire du Surréalisme* de Maurice Nadeau, anti-conformiste à souhait. Une révélation.

Découverte des tout premiers « Série noire » de Marcel Duhamel : Peter Cheney et James Hadley Chase, avec son *Pas d'orchidées pour miss Blandish* que Yves me fit connaître en me l'apportant amicalement.

Je m'identifiais aussi pas mal à René Fallet – un jeune comme moi, avec le talent en plus – et à son premier bouquin : *Banlieue sud-est*. Par la suite, j'allais « suivre » d'assez près René Fallet sa vie-son œuvre, et ma mère elle-même allait devenir une fanatique du personnage (elle devait faire une sorte de « transfert ») - un transfert très distrayant.

Comme films je ne me souviens que de *Falbalas* (avec Raymond Rouleau et de sa réplique exaspérée à une candidate mannequin : « L'agriculture manque de bras » !), de *La belle et la bête* (sommptueux même en noir et blanc), des *Enfants du paradis* (de Carné-Prévert c'est tout dire) et d'*Entrée des artistes* (Jouvet coupant comme un rasoir).

Naturellement : « l'amour, toujours l'amour », continuait à tarauder notre imaginaire (seulement), sauf Jean Cadiou qui possédait une pratique certaine et nous entretenait volontiers de sa « peutille » avec qui il était en pleine complicité charnelle et

qu'un jour il me présenta. Elle louchait intensément, mais comme chantaient déjà nos glorieux tirailleurs et autres légionnaires : « ça n'empêche pas les sentiments ».

Paulo exerçait son triste métier d'aide-comptable à la « Robinetterie », petite entreprise typiquement quimpéroise à l'avenir incertain, sous la coupe d'un obsédé sexuel pourvu d'une vraie tête de « crapaud libidineux », qui devait apprécier sans mesure les bonnes blagues de notre digne ami. Celui-ci bénéficia dès lors de l'estime de son patron et commença à se prendre au sérieux – au moins sur le plan professionnel. Quelle déchéance !

Yves passa un concours d'entrée à la S.N.C.F. et fut douloureusement affecté à Auray, gare de triage, où il passa le plus clair de son temps à courir après d'insaisissables wagons, pour tenter d'en déceler la provenance et/ou la destination. Le trafic ferroviaire s'en ressentit notablement dans tout le sud de la Bretagne et, compte tenu de ses piètres résultats, notre Yves se trouva muté dans une administration centrale à St Lazare, et mis ainsi définitivement hors d'état de nuire. (Il avait de peu, échappé à l'infamante accusation de sabotage de la production, brandie par les staliniens fanatiques, qui préconisaient alors la surexploitation de l'homme par l'homme) !

Bob Calvez disparut discrètement de la circulation. Il ne sera retrouvé par Yves et par hasard, sur un quai de gare, que bien des années plus tard. Lui aussi était devenu cheminot.

Quant à moi, je quittai un Ravitaillement Général moribond fin 46 et passai le concours d'entrée à la toute nouvelle Sécurité Sociale qui, bizarrement, ne comportait pas d'épreuve de mathématiques, ce qui me sauva la mise. Le siège de la sécu. était alors situé rue Jean Jaurès, à côté du gymnase et avec une bande de jeunes promis à un bel avenir, j'immatriculais à tour de bras la population laborieuse du département. Comme c'était un travail plutôt routinier et n'exigeant pas une très forte concentration intellectuelle, nous avons vite pris la bonne habitude, de l'effectuer en chantant (*Besamé mucho et Amor, amor, à mort !*), ce qui ne gênait que l'oreille sans doute trop musicale de nos petits chefs – et choquait probablement leur sens des convenances bureaucratiques.

Lorsque j'en avais marre d'immatriculer, je me dirigeais discrètement vers *Le canard bleu*, un bar de la rue Ste Catherine, pour quérir des cigarettes, et en passant, j'ingurgitais bravement un gin à l'état pur, histoire de me mettre fugitivement dans la peau des « héros » de la « Série noire ».

Les premières élections des représentants des salariés aux Conseils d'administration des caisses devant incessamment avoir lieu et ceci sous peu, on me confia, trop légèrement il me semble, le soin d'expédier les bulletins de vote dans toutes les communes du Finistère dignes de ce nom. Et je me retrouvai tout seul, relégué sous les combles, un comble ! avec une liste, des caisses de diverses contenance et des piles impressionnantes de bulletins de vote. Je comptais, j'emballais, je collais des étiquettes sur des cartons, et zou, terminé dans les délais impartis – comme presque tous les délais. Sauf que... « on » s'aperçut que la caisse destinée à Concarneau (ville d'un rouge très stalinien), n'était pas partie et même pas arrivée ! Scandale, d'ailleurs assez feutré mais rageur, recherche du lampiste coupable et tout désigné. Tout juste si on ne m'accusa pas de « sabotage Monsieur », avec l'accent tudesque de rigueur – où, encore mieux, d'hitléro-trotskyisme !

Bref, avec les chansons, l'alcool et le tabac, ce regrettable incident m'ôta toute perspective d'accomplir une carrière, même modeste et sans ambitions démesurées à la

séculé. Quelques mois plus tard, lorsque je fus appelé à accomplir mon service militaire et que j'allai sans rancune aucune dire adieu à mes petits chefs, je les rassurai d'emblée en leur précisant bien que je n'avais nullement (c'est le mot qui convient) l'intention de briguer la moindre titularisation. Soulagés les uns et l'autre, nous nous séparâmes à tout jamais.

\*

**La vie de cellule** post-électorale avait, pendant ces dérisoires péripéties individuelles, repris ses droits. Nous-nous réunissions dans un ancien garage sans usage faute de voiture automobile, mais incorporé dans une maison appartenant à une parente d'Eliane, rue Saint-Marc, perpendiculaire à la caserne, alors grouillante d'activité. Je devais être un temps « secrétaire » de cette indispensable structure du mouvement communiste, car Ned me raconta plus tard que j'adressais très régulièrement des comptes-rendus de nos réunions à Brest – ce qui, en toute modestie, ne me surprend guère.

A propos de réunions, il y en a une qui m'a particulièrement impressionné. Une sorte de « conférence régionale », réunissant avec nous des militants de Brest et des « isolés ». C'est à cette occasion que je me suis trouvé au centre d'une « manœuvre » perpétrée par Alain et un certain **Dural**, contre Ned, dont j'étais un inconditionnel reconnu. (Je précise tout de suite qu'il ne s'agissait que d'une controverse se déroulant sur un plan purement politique, et qu'il fallait démocratiquement se prononcer sur des textes, encore appelés « thèses », de diverses tendances du P.C.I. à la veille d'un congrès national). Comme je devais passer par une période de volonté d'émancipation de l'influence – aussi distrayante qu'instructive – de Ned, mon « grand frère » enfin reconnu, le duo Le Dem-Dural, imagina, dans une sorte de « complot anti-nédien » de m'utiliser pour lui porter le premier coup, espérant ainsi le déstabiliser incontinent. J'y allai donc, vaille que vaille et pas très convaincu, quand Ned, avec son flair habituel, saisit immédiatement le sens de la manœuvre et le fit clairement comprendre dans sa première réplique dirigée contre moi et qu'il balaya de quelques propos sardoniques, avant de s'en prendre de plein fouet au couple manipulateur. Ce fut une belle empoignade, surtout entre Ned et Alain. « Le combat des chefs », celui de deux fortes personnalités luttant pour la domination de la horde avec des armes, pardon, des arguments, puisés dans leurs pratiques et dans leurs bagages théoriques impressionnants. C'était là une situation assez commune dans le mouvement trotskyste groupusculaire, qui allait perdurer encore pendant de bien sombres années – au moins jusqu'à Mai 68. Mais l'essentiel était le débat, largement facilité et chaudement recommandé, le droit de tendance, bref, la plus grande démocratie interne possible. N'empêche que ça laissait souvent des traces, et même des blessures, parfois inguérissables.

A part les réunions au local « derrière la caserne », les permanences, (où jamais personne ne se présenta) nous collions *La Vérité* sur les murs, le soir venu. Je me souviens d'un « grand collage » avec Marguerite, qui commença vers minuit et se termina à deux heures du matin. A la fin de notre circuit, passant près des halles, nous avons remarqué un de nos premiers journaux, décollé et gisant déchiré sur le sol. Une rapide inspection nous révéla – il n'y avait plus de doutes à avoir – que quelqu'un, un ignoble et non moins quelconque stalinien, avait pris un malin plaisir à nous suivre

sournoisement, arrachant systématiquement l'un après l'autre, nos journaux fraîchement collés. (Il me semble bien qu'à l'époque, lorsqu'on collait des journaux, il fallait les rayer d'un grand trait au crayon et y apposer un timbre fiscal) ! Sa malveillante besogne achevée, notre sinistre arracheur était sans doute rentré chez lui, l'esprit satisfait et se délectant de son mauvais coup. Mais il ne connaissait pas les trotskystes ! Marguerite et moi, sans aucune hésitation, décidâmes tout naturellement de retourner chez elle « faire chauffer la colle » et, un autre paquet de journaux sous le bras, de repartir à l'assaut des murailles de la ville. Nous avons dû rentrer vers quatre heures du matin, fourbus mais heureux, imaginant la gueule du stal. quand il verrait de ses propres yeux, *La Vérité* éclater encore et toujours, sur tous les murs.

\*

**En dehors des affrontements**, d'ailleurs épisodiques, entre quelques camarades et un franc-parler qui allait de soi, nos rapports habituels étaient toujours emprunts d'une réelle cordialité, de beaucoup d'humour et souvent même d'une grande attention – et je dirai mieux, d'attentions.

Ainsi, je me souviens particulièrement de Dural, humain comme pas un, se préoccupant du « moral des jeunes » et nous mettant gentiment en garde, contre le côté pessimiste et capitulard du *Zéro et l'infini* (alors seule illustration disponible de la répression stalinienne en U.R.S.S.). En fait, nous étions surtout captivés par son côté romanesque : « les seins comme des pommes » d'Orlova, « ses cuisses de pouliche sauvage », le petit bossu cassant sur son genou les reins aux chats pour survivre...etc les élucubrations politico-psycho-philosophiques de Koestler-Roubachof, ne nous intéressant absolument pas.

Ce Dural (un « pseudo ») était je crois bien d'origine italienne. Plus âgé que nous, il exerçait la lucrative activité de marchand forain, vendant des fringues sur les marchés. Il nous faisait rêver de blousons américains, hélas ! jamais tangibles ni palpables – ni palpés.

Dural vivait avec **Simone Le Gall**, une institutrice, entrevue une ou deux fois seulement, mais qui me causa une très forte et très belle impression, parfaitement inoubliable. Par sa douceur, sa capacité d'écoute, sa disponibilité, sa...suavité, elle m'a laissé le souvenir d'un être exceptionnel. Et c'est bien ce qu'elle était. J'ai su qu'elle avait milité dans l'organisation pendant l'occupation, probablement après les arrestations d'Octobre 43, en même temps que Jean Léostic. Il fallait le faire ! J'ai appris aussi, plus tard, qu'elle avait été tuée en voiture, dans la région parisienne. Dural était au volant...

Le P.C.I. comptait aussi dans ses rangs très clairsemés, ce que nous appelions les « isolés », dans la plupart des cas des instituteurs parsemés dans la campagne. Ils militaient à la tendance Ecole émancipée, « l'é-é », du Syndicat des instituteurs, mais ne venaient pratiquement jamais aux réunions. Il est vrai qu'à l'époque, les transports...etc...mais ça n'excusait pas tout.

Par contre, je me rappelle avoir contacté **René Le Du** qui habitait Grand' rue à Rosporden. Un vrai prolo qui vivait seul à l'époque et qui est resté en contact avec l'organisation, car Ned se souvenait de lui.

Je me revois aussi chez des marins pêcheurs du côté de Plouhinec, invité à partager leur plat de poissons-patates et tentant d'allumer dans leur conscience – en vain – la petite flamme, ou seulement *l'étincelle*, si chères à nos cœurs.

Sans doute en tant qu'ex. du P.C., j'ai eu quelques contacts avec un gars qui habitait Quimper, encore au Parti et qui se présentait comme un ancien des Brigades Internationales. Grand et maigre, assez mal vêtu même pour l'époque, il avait une jambe de bois. Je n'ai sans doute pas su démêler ce qu'il voulait, et peut-être que lui non plus ne souhaitait pas vraiment nous rejoindre. Eliane se montra très méfiante et dès lors, je l'évitai... un peu culpabilisé tout de même.

\*

**Et voici venu le temps des déchirements, en ce Printemps de 1947.** C'est la fin de mon histoire d'amour avec Annie. Nous avons continué à nous voir et à bien nous entendre, depuis notre premier et inoubliable baiser mouillé.

Annie m'avait vaguement entretenu d'un lointain « fiancé » officiel qui vivait quelque part « dans le Morbihan ». Elle m'assurait aussi que ses parents la poussaient à subir cette situation, et qu'elle n'aimait que moi – ce qui était bien possible. Moi, je vivais l'instant présent, je militais entre deux rendez-vous, j'étais heureux comme ça.

Et puis un jour, un sombre jour, tout se déchira. Annie, toute pâle, malgré son visage outrageusement fardé, (un masque), crispée, bouleversée, me dit, m'annonça, qu'elle allait se marier, avec l'autre.

Là, le ciel m'est tombé d'un coup sur la tête. Je me suis senti envahi d'un grand froid, figé, incapable de réagir – même pas de récriminer, et encore moins de juger

Il m'a pourtant bien fallu, après avoir subi le choc, émerger et remonter à la surface. Ça m'a pris pas mal, pas mal de temps. J'en ai parlé à Yves et à Paulo qui ont tenté de dédramatiser l'événement, pas toujours avec beaucoup de finesse, mais c'était tant mieux.

J'ai milité tant et plus, bien sûr.

Prévert aussi, est venu à la « riscossa » avec :

« Le petit homme qui chantait sans cesse  
le petit homme qui dansait dans ma tête  
le petit homme de la jeunesse  
a cassé son lacet de soulier  
et toute les baraques de la fête  
tout d'un coup se sont écroulées »...

A mon grand étonnement, Annie souhaitait que j'assiste à la sortie de « sa noce, » un Samedi matin à la cathédrale, comme si elle avait eu besoin du réconfort de ma présence pour supporter la « cérémonie », ou quelque chose dans ce genre...

Ce jour-là, j'étais à la « permanence » avec quelques copains et copines, et quand l'heure fatidique a sonné, je me suis levé et j'ai dit, coupant court à nos palabres : « Je suis invité au mariage de ma fiancée », et je suis parti. Mais je n'ai pas pu aller jusqu'au parvis de la cathédrale sous le tonnerre des cloches qui sonnaient à toute volée. Je me suis arrêté chez moi et je n'ai plus bougé.

**Et puis, j'ai eu très envie de partir**, de quitter Quimper. Ça tombait bien, le service militaire allait me donner l'occasion de me tirer le plus loin possible – je l'espérais. En ces temps reculés, l'armée ou la marine tenaient lieu de « Club Med. » pour les prolétaires, désespérés ou non. C'était pour eux, pour nous, la seule façon de « voir du pays ». Quels pays ? L'Allemagne avec ses deux petites zones d'occupation, concédées in extremis par les « Trois Grands » à la France gaullienne, l'Afrique du Nord « française », l'A.O.F. (« Ah ! Joseph, l'A.O.F. » !!) c'est à dire : l'Afrique Occidentale Française ...etc...

Heureusement qu'au Conseil de révision, j'avais été déclaré « bon pour le service ». (Ne pas l'être était alors considéré comme une sorte de tare, seulement réservée aux avortons de toutes sortes et aux idiots de villages). Dans la grande salle du gymnase : « Tout le monde à poil », pesés, mesurés, et sommairement auscultés. Nos tristes anatomies étaient soumises au cynisme rigolard des « officiels » bien vêtus et autres médecins militaires en blouses blanches trop négligemment ouvertes sur leurs décorations. Tous les formats, tous les modèles de « zizis » se trouvaient ainsi rassemblés et Pierre Perret lui-même ne s'en serait sans doute jamais remis.

Je ne me sentais pas du tout gêné (politiquement) de devoir « faire l'armée ». C'était une façon d'être avec les autres jeunes, issus des couches populaires et d'y apprendre à utiliser les armes qu'un jour prochain nous pourrions retourner contre le pouvoir. Raisonement révolutionnaire classique de l'époque.

J'ai été convoqué avec des centaines d'autres « conscrits » à Vannes, d'où nous étions « dispatchés ». Je me revois au milieu des gars, dans une cour de caserne et sous un soleil écrasant, attendant le verdict de mon affectation et espérant à fond qu'on ne me laisserait pas moisir dans une quelconque garnison ridicule de ce pays qui m'ennuyait.

Et la nouvelle est tombée. J'étais expédié en Allemagne ! Mon auto-prédiction de Juin 40 se réalisait. Sept ans après, presque jour pour jour, je partais effectivement « en occupation en Allemagne ».

En route vers l'Inconnu(e).

*Je m'étais promis de consacrer un chapitre à une sorte d' « Eloge du Trotskysme ». Par précaution – tout peut arriver – je préfère dès aujourd'hui tenter d'exprimer succinctement toute ma gratitude à l'égard de cette passionnante et obstinée « doctrine » de la Révolution Permanente, ainsi qu'à ses adeptes, propagandistes et autres agitateurs aux indéniables qualités humaines.*

*Je crois devoir aussi au « trotskysme » d'avoir pu accéder à une certaine vision, plutôt critique du monde – sans pour autant renoncer à contribuer à le changer – ce qui m'a permis d'éviter bien des chausse-trappes et de surmonter pas mal de mes nombreuses lacunes.*

*Comme me le disait il y a peu un vieux copain, se permettant une brève allusion à son « parcours » : « c'est sans doute ce que j'ai fait de mieux dans ma vie ».*

*Ce sont là de belles et simples paroles, et « je les signe ».*

*Tourquéennec. 13 Janvier 2004*

|   |            |
|---|------------|
| <b>AVANT-PROPOS</b>   | <b>1</b>   |
| <b>LES MORTS RESTAIENT JEUNES</b>                                 | <b>3</b>   |
| <b>REPERES</b>  | <b>4</b>   |
| <b>« GRAND-PERE ( bis ) VOUS N’AVEZ RIEN D’UN AMIRAL »</b>        | <b>5</b>   |
| <b>PREPAREZ VOS MOUCHOIRS (priseurs)</b>                          | <b>7</b>   |
| <b>LE PARRAIN</b>   | <b>8</b>   |
| <b>MON ONCLE</b>  | <b>11</b>  |
| <b>SUR LA CHINE</b>   | <b>16</b>  |
| <b>« ADIEU LA VIE, ADIEU L’AMOUR » ( la chanson de Craonne )</b>  | <b>19</b>  |
| <b>TONTON RENE</b>  | <b>22</b>  |
| <b>VIVE L’ANARCHISTE</b>  | <b>23</b>  |
| <b>PRESQUE TOUT SUR MA MERE</b>                                   | <b>25</b>  |
| <b>« CHER PAYS DE MON ENFANCE »</b>                               | <b>28</b>  |
| <b>PLACE GUERIN</b>   | <b>31</b>  |
| <b>A QUIMPER ( 1936-1939 )</b>                                    | <b>34</b>  |
| <b>SUR LE FRONT POPULAIRE ET JUIN 36</b>                          | <b>38</b>  |
| <b>MAL A L’ESPAGNE</b>  | <b>41</b>  |
| <b>A QUIMPER ( 1936-1939), suite et fin</b>                       | <b>44</b>  |
| <b>LE PHENOMENE BUREAUCRATIQUE ET LE PACTE GERMANO-SOVIETIQUE</b> | <b>55</b>  |
| <b>PENDANT LA DROLE DE GUERRE</b>                                 | <b>62</b>  |
| <b>CET ETE LA</b>   | <b>65</b>  |
| <b>SOUS LA BOTTE ( 1940-1944 )</b>                                | <b>68</b>  |
| <b>Pendant ce temps-là...( 1 )</b>                                | <b>72</b>  |
| <b>SOUS LA BOTTE ( suite )</b>                                    | <b>74</b>  |
| <b>Pendant ce temps-là...( 2 )</b>                                | <b>77</b>  |
| <b>SOUS LA BOTTE ( re-suite )</b>                                 | <b>83</b>  |
| <b>Pendant ce temps-là ...( 3 )</b>                               | <b>92</b>  |
| <b>SOUS LA BOTTE ( fin )</b>                                      | <b>99</b>  |
| <b>Pendant ce temps-là ( 4 )</b>                                  | <b>104</b> |
| <b>DE LA LIBERATION A L’HITLERO-TROTSKYSME</b>                    | <b>10</b>  |
| <b>Pendant ce temps-là...( fin )</b>                              | <b>116</b> |

|  |            |
|--|------------|
| <b>DE LA LIBERATION A L'HITLERO-TROTSKYSME ( suite )</b> | <b>118</b> |
| <b>LA RUPTURE</b>  | <b>123</b> |
| <b>DOUARN.</b>   | <b>127</b> |
| <b>CAMPAGNE DOUBLE</b>                                   | <b>131</b> |
| <b>VIE PRIVEE,VIE PUBLIQUE</b>                           | <b>143</b> |